This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2.05
425a

ELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lintilhac

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

57.

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE. — TOME II.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

H;

301988

LE CADI DUPÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR LEMONNIER,

MUSIQUE DE MONSIGNY,

Représentée, pour la première fois, le 4 février 1761.

NOTICE

SUR LEMONNIER.

On a confondu souvent cet auteur avec l'abbé Lemonnier, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en 1721, qui fut de nos jours conservateur de la bibliothèque du Panthéon et associé de l'Institut. L'Éditeur de la collection du Théâtre de l'Opéra-Comique, en 8 volumes in-18, publiée par M. Nicolle, est aussi tombé dans cette erreur, et ce qui a pu contribuer à la propager, c'est que ces deux hommes qui portaient le même nom, et à peu près du même âge, sont morts à une année de distance l'un de l'autre.

On sait bien moins de particularités sur la vie de notre Lemonnier que sur celle de l'autre, ou plutôt on ne sait rien.

Pierre-René Lemonnier, naquit à Paris en 1731, y fit de bonnes études, et fut dans sa jeunesse secrétaire de M. de Maillebois. Cet emploi ne contrariait point le goût qu'il avait pour le théâtre. Il travailla successivement

pour l'Opéra-Comique, le Théâtre-Italien et le Théâtre-Français. De toutes les pièces qu'il a composées on n'en joue plus qu'une qui est le *Cadi dupé*, dont le sujet est tiré des *Mille et un jours*.

Lemonnier est mort à Metz, le 8 janvier 1796.

Ses autres ouvrages sont : *Les Pélerins de la Courtille*, parodie des *Paladins*, opéra d'un anonyme, 1760.

Le Maître en droit, opéra-comique en deux actes, en vers, 1760.

La Matrone Chinoise, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, 1764.

Renaud d'Ast, opéra-comique, en 1765.

Le Mariage clandestin, comédie en trois actes et en vers, 1768.

La Meûnière de Gentilly, en 1768.

L'Union de l'Amour et des Arts, ballet héroïque à trois entrées, 1773.

Azolan ou *le Serment indiscret*, ballet héroïque en trois actes, 1774.

Le Bon Fils, comédie en un acte, avec des ariettes, 1774.

Il a donné une traduction des *Comédies de Térence*, 1770, 3 vol. in-8°.; des *Satires de*

Perse, 1773, in-8°. On lui doit encore: *Fables, Contes et Epîtres*, 1773, in-8°. ; et *Fêtes des Bonnes Gens de Cunon, et des Rosières de Briquebecq et de Saint-Sauveur-le Vicomte*, 1778, in-8°., avec un supplément.

PERSONNAGES.

LE CADI.
FATIME, sa femme.
ZELMIRE.
NOURADIN.
OMAR.
ALI, fille d'Omar.
UN AGA, ou lieutenant.

La scène est à Bagdad, chez le Cadi.

LE CADI DUPÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

Le théâtre représente une salle d'audience.

LE CADI, seul.

ARIETTE.

Vous qu'Amour brûle de ses feux,
Trouvez-vous que vos belles
Soient fières et cruelles?

Amans, formez de nouveaux nœuds.
En vain, pour mieux triompher d'elles,
Comptez-vous leur rester fidèles;
En vain vos vœux seront constans:
Elles riront de vos tourmens.
A des beautés rebelles
Il faut de volages amans.

Vous qu'Amour brûle, etc.

Oui, vengez-vous ainsi de leurs mépris. Pour moi, j'ai poussé plus loin ma vengeance. Sur le bruit de la beauté de Zelmire, je l'avais fait demander en mariage... La petite mignonne m'a trouvé trop vieux pour elle, et m'a refusé tout net!... Refuser un cadi!...

un homme comme moi!... Elle a même dédaigné de me voir... Mais je crois qu'elle n'est pas à se repentir de ses refus. (*Il rit.*) Ah, ah, le bon tour que je lui ai joué; ah!... je viens de lui faire épouser, sous le nom d'un riche négociant de Damas, un malheureux aventurier sans nom et sans fortune, que j'ai fait servir à mes desseins sans le connaître... Ah, ah, ah,... Mais je voulais faire part de cette bonne aventure à ma femme, à Fatime, sans lui dire pourtant le véritable motif de ma vengeance... montons à son appartement. Voici l'heure cependant où je donne audience; n'importe, si quelqu'un vient, il attendra... Oh! parbleu, j'enverrais l'état de juge à tous les diables, si je me piquais comme tant d'autres d'en remplir exactement les fonctions.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ZELMIRE, NOURADIN.

DUO.

ZELMIRE, après avoir regardé si le cadi est sorti.

Nouradin.... Il n'est plus ici!...

NOURADIN.

Zelmire... Changez de parti.

ZELMIRE.

Venez, tout nous réussit:

Point de grâce,
Oui, punissons son audace.

NOURADIN.

Calmez ce juste dépit :
Ah ! de grâce,
Ah ! quittez, quittez la place.

ZELMIRE.

J'en aurais le démenti !...
Non, non, j'ai pris mon parti.

NOURADIN.

On peut l'avoir averti.
Prenez un autre parti.

ZELMIRE.

Il faut songer
A se vanger
Après un si cruel outrage.

NOURADIN.

Pourquoi songer
A nous venger ?
Notre bonheur est son ouvrage.
D'un vain succès c'est vous flatter.

ZELMIRE.

Je n'ai pas dessein d'éclater.

NOURADIN.

Craignez la noirceur du cadi.

ZELMIRE.

Non, non, non, j'ai pris mon parti.
Venez, tout nous réussit, etc.

NOURADIN.

Calmez ce juste dépit, etc.

ZELMIRE, vivement.

Non, non; rien, vous dis-je, ne peut me faire changer de résolution; tout ce que vous venez de m'apprendre redouble encore ma haine pour lui. Le fourbe!... Il est homme à rendre cette aventure publique... Et je ne chercherais pas à me venger!... Ah! je le connais... je veux le prévenir... Je vous ai parlé d'un teinturier de cette ville qui avait une fille d'une laideur effrayante?... Le cadi ne m'a jamais vue... je ne vous en dis pas davantage.

NOURADIN.

Le cadi est le plus méchant, le plus noir de tous les hommes. Je sais qu'il n'a pas tenu à lui que vous ne soyez la victime de son dépit jaloux; mais, ma chère Zelmire, encore une fois, pourquoi vouloir vous venger?... Vous savez qu'il est la dupe de sa malignité: faut-il vous répéter encore que je ne suis point au-dessous du mari auquel il a cru vous engager: ce que je vous ai dit de ma naissance... de mon nom... les preuves que vous en avez...

ZELMIRE.

AIR: *De l'Amour tout subit les lois*, ou: *Je n'en fais pas un vain mystère.*

Ah! votre amour, cher Nouradin,
Est tout ce que mon cœur veut croire:
Mais le cadi, fourbe et malin,
Irait partout chanter victoire;

Je veux le punir à mon tour,
Et payer d'un juste salaire
Le bien qu'il a fait en ce jour,
Et le tour
Qu'il a voulu nous faire.

NOURADIN.

Plus vous vous obstinez à suivre votre projet, plus je dois croire que vous vous repentez de m'avoir pour époux...

ZELMIRE.

Pouvez-vous le penser ?...

NOURADIN.

Ah! parlez... ordonnez de mon sort.

AIR.

Si votre flamme est trahie,
Si vous dédaignez mes feux;
De la chaîne qui nous lie
Brisez, brisez les beaux nœuds;
Toujours plein de ma tendresse,
J'irai chercher des climats,
Où mon cœur pourra sans cesse
S'occuper de vos appas.

Amant fidèle et sensible,
Après m'avoir su charmer,
Je verrai s'il est possible
De vivre sans vous aimer;
Mais ma flamme est votre ouvrage,
Mon cœur, percé de vos traits,

Est trop plein de votre image,
Pour vous oublier jamais.

ZELMIRE.

Tout doit vous rassurer : je suis trop heureuse que la fortune me mette en état de vous prouver mes sentimens. Oui, je vous l'ai déjà dit, cher Nouradin.

AIR.

Mon destin est assez doux.
Le nœud qui m'unit à vous
Fait le bonheur suprême
D'un cœur qui vous aime ;
Mon sort n'a plus rien d'affreux,
L'Amour va serrer nos nœuds ;
Il prendra soin lui-même
De combler nos vœux.

NOURADIN.

Quoi ! ce dieu vous enflamme !
Ah ! quel moment enchanteur !
Que n'ai-je encore une ame
Pour mieux sentir mon bonheur !
Tout promet à mon ardeur
L'avenir le plus flatteur ;
Que n'ai-je encore une ame
Pour mieux sentir mon bonheur.

ENSEMBLE.

Est-il un destin plus doux ?
Le nœud qui m'unit à vous,
Fait le bonheur suprême
D'un cœur qui vous aime ;

Notre sort n'a rien d'affreux;
Ah! quand on chérit ses nœuds,
L'Amour prend soin lui-même
De combler nos vœux.

ZELMIRE.

Mais j'oublie, en vous parlant, qu'il faut craindre que le cadi ne nous voie ensemble... Éloignez-vous un moment.... Personne ne vous connaît dans cette maison qu'un seul esclave; tâchez de le mettre dans vos intérêts: engagez-le à dire à Fatime que son mari la trompe.... Elle l'aime.... Elle est jalouse.... Allez, je me charge du reste...

NOURADIN

Je vous laisse seule à regret...

ZELMIRE.

Je vous rejoins dans un moment.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ZELMIRE, seule.

ARIETTE.

Toi que mon cœur adore,
Tendre Amour, je t'implore;
Viens dans mes yeux
Faire éclater tes feux.

Prête-moi tous les charmes
Dont tu fais briller la beauté;
Si j'emprunte aujourd'hui le secours de ces armes,
Non, ce n'est pas pour faire une infidélité.

Toi, que mon cœur adore, etc.

Je suis femme, et je brûle de me venger du cadi : il a prétendu me marier à sa fantaisie... et moi, si je puis, je veux le marier à la mienne. On m'a dit en entrant, qu'il allait descendre... (*Le cadi paraît.*) C'est lui sans doute que je vois... Contraignons-nous... et ne négligeons rien pour le faire donner dans le piége que je vais lui tendre...

SCÈNE IV.

ZELMIRE, voilée, LE CADI.

LE CADI, à part, et sans voir Zelmire.

Ma foi, Fatime n'a pas pris ma vengeance autant à cœur que je l'aurais cru... mais elle est femme, et c'est la cause de son sexe qu'elle a défendue. (*Apercevant Zelmire voilée.*) Oh! oh! voici quelque bonne aubaine peut-être...

ZELMIRE, à demi-voix, et feignant d'être embarrassée et timide.

Peut-on, Monseigneur, vous demander un moment d'entretien tête-à-tête?...

LE CADI.

Tête-à-tête? oui-dà. (*A part.*) Elle m'intéresse (*Haut.*) Holà!... (*A l'esclave qui paraît.*) Qu'on nous laisse seuls ici...

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Que me veux-tu, ma chère enfant,
Et que puis-je pour ton service?
Parle...

ZELMIRE.

Je ne viens qu'en tremblant,
Seigneur, vous demander justice.

AIR : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Dans cette ville on vous renomme
Pour un si parfait honnête homme...

LE CADI.

Point du tout,..

ZELMIRE.

Juge scrupuleux,
J'ai peur...

LE CADI.

Ta crainte est ridicule;
Va, ma chère, quand je veux,
Je sais arranger un scrupule.

Allons, allons; lève ce voile importun. (*Il lui lève son voile, et la considère avec une surprise mêlée d'admiration.*) Que de grâces!... Oh!...

DUO.

ZELMIRE au cadi, qui la regarde tendrement.

Qu'en dites-vous, Monseigneur?
Suis-je laide à faire peur?
Ce visage, cette taille;
Méritent-ils qu'on s'en raille?
Qu'en pensez-vous, Monseigneur,
Suis-je laide à faire peur?

LE CADI.

Qui? toi?... laide! Non, d'honneur,
Tout me charme en toi, mon cœur.

ZELMIRE.

Considérez-moi bien:
Comment est mon maintien?
Hem!

LE CADI.

Bien.

ZELMIRE.

Considérez-moi bien:
Ne me manque-t-il rien?
Hem!

LE CADI.

Rien.

ZELMIRE.

Ai-je la démarche belle?...
La trouvez-vous naturelle?
Hem!...

LE CADI.

Bien.

ZELMIRE.

Ce bras est-il mignon?
Peut-il être plus rond?
Hom!...

LE CADI.

Non.
Ah! ah! finis, friponne...
Je n'y puis plus tenir.

ZELMIRE.

Monseigneur me pardonne
D'avoir osé venir...

LE CADI.

Je te trouve à ravir...
Et je meurs de plaisir.

ZELMIRE.

Ainsi l'entretenir...
Il devrait m'en punir.

LE CADI.

Finis.. la raison m'abandonne!...
Pourquoi me faire ainsi souffrir?..

ZELMIRE.

Ah! que n'ai-je dans ma personne
Ce qu'il faudrait pour l'attendrir?...
Mais.... mais.... hélas!
De mes appas
Qui pourrait jamais faire cas?

LE CADI.

Dieu! que d'appas!
Quel embarras!...
Ah! mon cœur, mon cœur n'y tient pas.

ZELMIRE.

Voyez si je suis malheureuse!
Mon père, qui me trouve affreuse,
Dit partout que je suis... boîteuse,
Borgnesse, manchotte, hideuse.
Me trouvez-vous ces défauts-là?

LE CADI.

Peut-on être plus mauvais père?
Ah! si j'en croyais ma colère...
Mais, ma chère, laissez-moi faire,
Je lui prouverai le contraire.
Je ne vois rien de tout cela.

Ah! ah! finis! friponne, etc.

ZELMIRE.

Monseigneur me pardonne, etc.

Vous saurez donc que je me nomme Ali, que, malgré le peu de beauté dont vous me trouvez pourvue, je vis tristement au fond d'une retraite isolée...

LE CADI.

La pauvre enfant!...

ZELMIRE.

Et sous le prétexte de mon effrayante laideur, mon père refuse tous les partis qui se présentent pour moi.

LE CADI.

Il a donc perdu l'esprit, ton bonhomme de père?

ZELMIRE.

Hélas ! je n'espère qu'en vous ; et c'est par un grand hasard que j'ai pu m'échapper... Je l'ai vu sortir, et j'ai profité de ce moment pour venir me plaindre à vous de ses procédés.

LE CADI.

Par la moustache de tous nos prophètes, tu n'auras pas perdu tes pas.

ARIETTE.

Non, ma reine,
Sois certaine
Que ta peine
Va finir.
Quel plaisir
Si la mienne
Pouvait aussi t'attendrir,
Si tu comblais mon désir !

On te gène !
Prends la chaîne
Que l'Amour
T'offre en ce jour.
Vois la flamme
Dont mon ame
Brûle pour toi sans retour.

Tu soupires,
Tu désires
De m'avoir pour ton époux ?
Cette attente

Qui m'enchante,
Fait mon espoir le plus doux.
Ah! ma reine,
Sois certaine, etc.

ZELMIRE, à part.

Je le tiens. Achevons. (*Haut.*) Vous êtes trop bon, mais...

LE CADI.

Quoi? mais... Je ne suis pas encore si cassé?... Qu'en dis-tu?...

ZELMIRE.

Je dis qu'il faudrait être bien dégoûtée... pour...

LE CADI.

Va, va, j'entends. Oui...

AIR: *Quand le péril est agréable.*

Je vois ce que ton cœur désire;
Tu brûles de me rendre heureux.
(A part.)
Tout le monde n'a pas les yeux
De la fière Zelmire.

ZELMIRE.

Que parlez-vous de Zelmire?...

LE CADI.

Oh! ce n'est rien... Passons. Eh! dis-moi, comment se nomme ton père?

ZELMIRE.

Omar, le teinturier ; et je suis sa fille unique.

LE CADI.

Teinturier !... Ah ! n'importe...

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

L'Amour rapproche les états ;
L'amant dont la flamme est extrême,
En formant des nœuds pleins d'appas,
Ne doit voir que l'objet qu'il aime.

Et où demeure-t-il ?

ZELMIRE.

Près de la grande mosquée, à la porte de la ville.

LE CADI.

Bon. Tu peux t'en retourner, et avant qu'il soit une heure, tu auras de mes nouvelles... Mais je fais une réflexion. Si tu restais ici, cela serait bien mieux.

DUO.

ZELMIRE.

Rester chez vous ?
(A part.)
Non, non, je meurs d'effroi.

LE CADI.

Et pourquoi donc ne pas rester chez moi ?

ZELMIRE.

Moi !

LE CADI.

Oui, vraiment, toi.

ZELMIRE. à part.

Je meurs d'effroi.

LE CADI.

Bon ! bon ! tu veux rire.

ZELMIRE, à part.

O ciel ! que lui dire ?

LE CADI.

D'où te vient ce trouble ?

ZELMIRE.

Ma frayeur redouble.
Non, non, si je restais
Je m'en repentirais.

LE CADI.

Mais, mais, si tu restais,
Le saurait-on jamais ?
Tiens, passe dans ce cabinet;
De là tu pourras tout entendre.

ZELMIRE.

Je ne suis ici qu'en secret.
Si mon père...
(A part.)
Quel parti prendre ?
(Haut.)
Je ne suis ici qu'en secret;
Si mon père l'apprenait,
De tout il se douterait,
Il me gronderait,
Il me frapperait,
Et peut-être il me tuerait.

LE CADI.

Je te garderai le secret.
Si ton père l'apprenait,
Va, va, il l'approuverait;
Mais s'il te grondait,
On l'apaiserait....
Te frapper ?... il n'oserait.

Je ne veux point te gêner... Ce que j'en disais, c'était pour le bien de la chose.

ZELMIRE.

Il vaut mieux, pour l'amener à ce que nous désirons, qu'il ne se doute de rien.

LE CADI.

Soit, soit... ta raison est bonne, et je te laisse aller. Ça, ne perdons pas de tems. Holà! quelqu'un.

SCÈNE V.

LE CADI, UN AGA.

LE CADI.

Prends du monde!... et fais conduire ici, de gré ou de force, le teinturier Omar, qui demeure à l'extrémité de la ville.

L'AGA.

Omar?... Oh! je le connais : il vient de passer à l'instant devant ce logis.

LE CADI.

Cours donc promptement, et amène-le comme il sera.

(L'Aga sort.)

SCÈNE VI.

LE CADI, seul.

ARIETTE.

Ah ! quel jour heureux pour moi !
L'Amour seul me fait la loi :
Oui, cher objet de ma flamme,
En m'unissant avec toi,
Je vais vivre, sur mon ame,
Cent fois plus content qu'un roi.
Mais ma femme, c'est un diable;
Que dira-t-elle à cela ?
Oh ! tout ce qu'elle voudra ;
Si rien ne la rend traitable,
On la répudiera.

Ah ! quel jour ; etc.

Oui, mon parti est pris : si Fatime ne veut point souffrir une nouvelle compagne, elle ira chercher fortune ailleurs.

SCÈNE VII.

LE CADI, OMAR, L'AGA, SUITE DE L'AGA entraînant Omar qui refuse d'entrer.

TRIO.

L'AGA.

Entrez donc.

OMAR.

Non, non, non.

L'AGA.

Entrez, allons.
Que de façons!

LE CADI.

Allons, point de caprice;
Il faut qu'on obéisse.

OMAR.

Mais, mais, par quel caprice
Faut-il que j'obéisse?
Laissez-moi m'en aller.
Qu'ai-je à démêler
Avec la justice?

LE CADI.

Laissez-là ce garçon.
Les discours sont hors de saison;
Je vais le mettre à la raison.

OMAR.

Non, non, je n'irai pas, non, non.

Ah ! Monseigneur, pardon, pardon :
Non, non, c'est une trahison.

L'AGA.

Allons, marche, garçon;
Les discours sont hors de saison.
On va te mettre à la raison.

OMAR.

Ah ! Monseigneur : je vois bien que c'est un tour de ma coquine de femme ; mais tout ce qu'elle a pu vous dire est faux.

LE CADI, à la suite de l'Aga.

Sortez, vous autres... (*A l'Aga.*) Toi, (*Il lui parle un moment à l'oreille, après quoi il lui dit tout haut.*) va, et dès que le contrat sera prêt, apporte-le moi.

(L'Aga sort.)

SCÈNE VIII.

LE CADI, OMAR.

LE CADI, à Omar.

Lève-toi : on ne te fera point de mal.

OMAR, d'un air inquiet.

AIR : *D'su l'port, etc.*

Demandez à tout le quartier
Comme j'exerce mon métier.

LE CADI.

Aisément cela se peut croire.

OMAR.

Il est vrai que dans ma maison,
Quand ma femme fait le démon,

Ah! dam' la patience échappe, et pour la ramener par la douceur,

A coups d'pieds, à coups d'poings,
J'l'y frotte la gueule et la mâchoire.

LE CADI.

Cette douceur-là est un peu vive; mais je veux... te parler... de...

OMAR.

A cela près, personne ne peut me reprocher que... vous allez voir comme je me gouverne..

LE CADI.

Eh! non, non, je n'ai pas besoin de savoir...

OMAR.

Oh! pardonnez-moi... Écoutez, écoutez...

ARIETTE.

Entre ma femme et la table
Je partage mes plaisirs.
Lorsque l'une est peu traitable,
Et s'oppose à mes désirs,
L'autre adoucit mon chagrin,
Et rend heureux mon destin.
Chaque jour m'offre de nouveaux charmes;

Le passé n'est rien pour moi :
L'avenir causerait trop d'alarmes,
Le présent seul fait ma loi.
On vit content, et tout convient,
Quand on prend le tems comme il vient.
Mon cœur qui ne veut que jouir,
De tout s'accommode ;
Toujours choisir
Le vrai plaisir,
Voilà ma méthode.

LE CADI.

C'est bien dit... mais il n'est pas question de cela...

OMAR, d'un air inquiet.

Comment donc ?...

LE CADI.

Tu as une fille, n'est-ce pas ?

OMAR, pleurant.

Hélas ! oui, Monseigneur... à mon grand regret.

LE CADI.

Je ne veux pas te chagriner ; au contraire. (*Bas.*) Nous y voilà. (*Haut.*) J'ai à te procurer un assez bon parti pour elle... Mais, pour être plus à notre aise... (*Il lui présente un fauteuil.*) tiens... prends ce siége et mets-toi là.

OMAR.

Ah ! ah ! Monseigneur, le respect...

LE CADI.

Fais ce que je t'ordonne, et écoute-moi.

DUO.

LE CADI

Je veux former de nouveaux nœuds,
Et ta fille est l'objet heureux
Sur qui l'Amour fixe mes yeux;
Il faut l'accorder à mes feux.

OMAR, se levant.

Vous vous moquez... Mais, Monseigneur...
Vous plaisantez... c'est trop d'honneur...
La pauvre innocente
Est bien votre servante.
Elle est... impotente...
Elle est,.. rebutante;
C'est une horreur,
Elle vous ferait peur.

LE CADI, souriant.

Je m'attendais bien, mon ami,
Que tu me la peindrais ainsi.
Tant mieux... il n'importe,
Je l'aime de la sorte.
(Contrefesant Omar.)
Elle est... impotente...
Elle est... rebutante...
Et moi je la veux ainsi;
N'en prends aucun souci.

OMAR.

Non, non; vous m'éprouvez en vain.

LE CADI.

Quoi ! tu me refuses sa main ?

OMAR.

Si je vous accordais sa main,
Vous m'en puniriez dès demain.

LE CADI.

Quoi ! tu me refuses sa main !
On ne m'offense pas en vain.

OMAR.

Non, je ne veux point vous trahir.

LE CADI, s'impatientant.

Mais je sais à quoi m'en tenir.

OMAR.

Non, non, ce serait vous trahir,
Je ne dois point y consentir.
Bon ! j'en suis certain, je le voi,..
Vous voulez vous moquer de moi.

LE CADI.

Obéis au plus tôt, crois-moi...
Oui, je veux lui donner ma foi....
Quel homme pour être entêté !

OMAR.

Je vous ai dit la vérité.....

LE CADI.

Peut-on être plus entêté ?

OMAR.

Oh ! c'est la pure vérité.
(En pleurant.)
La pauvre créature

Est un monstre en peinture:
Et rien dans la nature
N'égale sa difformité.

LE CADI.

Voilà, sur ma parole,
Un impertinent drôle:
Peut-on jouer son rôle
Avec plus de malignité.

OMAR,

Mais... je sais que ma fille en tout...
Ne peut inspirer que dégoût...

LE CADI.

Paix... Veux-tu me pousser à bout?
Je te dis qu'elle est de mon goût:
Paix!

OMAR.

Mais...
Votre volonté fait ma loi.

LE CADI.

Ne crois point me donner la loi:
J'exige ta fille de toi.

OMAR.

J'obéirai; mais, sur ma foi,
C'est malgré moi.

LE CADI.

Obéis-moi.

OMAR, à part.

Il extravague.... ou quelqu'un a voulu rire

à ses dépens... Demandons-lui une grosse dot, cela le dégoûtera peut-être...

LE CADI.

Que marmottes-tu donc là entre tes dents?..

OMAR.

Oh! rien, rien... Si bien donc, seigneur cadi, que ma fille vous plaît... et que vous la voulez... telle qu'elle est.

LE CADI.

Oui, telle qu'elle est...

OMAR.

Soit... je vous l'accorde...

LE CADI.

Ah! je suis ravi de te voir plus raisonnable.

OMAR

Oui... soit... mais je ne peux pas (là, en conscience) la donner à moins d'une dot de mille sequins...

LE CADI

AIR: *Ronde de Platée.*

Ouf... à ce prix je choisirais
Entre les plus belles filles...
Je ne dois pas te les refuser... mais
C'est bien vendre ses coquilles.

OMAR, au cadi qui réfléchit.

Dam!... oui ou non; voyez... c'est à prendre ou à laisser.

LE CADI.

Et si je te les donnais...

OMAR.

Oh ! que non, Monseigneur, vous n'en ferez rien...

LE CADI.

Tiens... Les voilà. (*A part.*) Quel arabe que cet Omar !

OMAR.

Grand merci... Maintenant, avant que l'iman y mette la dernière main, vous savez encore qu'il faut qu'un contrat en bonne forme.... (*A part, en riant.*) C'est ici que je l'attends.

LE CADI, en riant.

Patience, patience ; j'avais donné d'avance ordre... et le voilà qu'on m'apporte à signer.

OMAR, à part, pendant que le Cadi signe.

Il ne signera pas... Il signe!... Oh! par ma foi, je ne l'espérais guère. Il est donc devenu fou. Profitons de sa sottise...

LE CADI, lui remettant le contrat.

Es-tu content ?...

OMAR.

Oh ! très-content !...

AIR.

Soyez, soyez son époux,
Maintenant elle est à vous.

Faites-lui bien les yeux doux.
Oui, je me rends
A vos présens.
J'y consens,
Soyez mon gendre.
Mais, en voyant ce tendron,
Que l'objet vous plaise ou non,
N'allez pas changer de ton.
Belle ou laidron,
Sotte ou guenon,
Sans façon
Il faut la prendre.

LE CADI.

Ne t'inquiète de rien, c'est mon affaire.

OMAR.

Je vais donc chercher la mariée... (*Il rit.*) Ah, ah, ah... (*Il revient sur ses pas, et dit au cadi.*) Si pourtant ma fille n'avait pas le bonheur de vous plaire.... pour vous obliger... je reprendrais bien la marchandise... Mais je ne rends rien... je vous en avertis.

(Il sort.)

LE CADI.

Eh! va promptement, et ne diffère point mes plaisirs. Allons donner des ordres, et tout préparer pour recevoir convenablement ma nouvelle conquête.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

PATIME, seule, un billet à la main. Elle a entendu les dernières paroles du cadi.

Il me fuit!... Ce que je viens d'entendre... ce que j'apprends, n'est donc que trop vrai! (*Elle jette les yeux sur le billet et lit les derniers mots.*) « Et si vous n'y mettez ordre, » il est prêt à vous répudier. » L'infidèle!.... Il me ferait cet affront! Il ne compte pas sans doute que je l'endurerai patiemment!...

AIR.

Ah! que le sort d'une femme est à plaindre!
Ah! que les hommes sont trompeurs!
Sont-ils amans, ils savent se contraindre,
On croit former les nœuds les plus flatteurs.
Si les femmes étaient plus fines,
Qu'elles s'épargneraient de pleurs!
L'Amour voltige sur les fleurs,
L'Hymen marche sur les épines.
Ah! que les hommes sont trompeurs!
Ah! que les hommes sont trompeurs,

Il revient... feignons.

SCÈNE X.

LE CADI, FATIME.

LE CADI, à part en entrant.

Tout est arrangé.... et je n'attends plus... Ma femme! ô ciel!... quel contre-tems! que vient-elle faire ici?

FATIME.

AIR: *J'ai rêvé toute la nuit.*

Ah! rassurez mon esprit;
Si j'en crois ce que l'on dit,
Je vais perdre votre cœur,
Un nouvel objet en est le vainqueur.
En dissipant mon erreur,
Vous me rendrez mon bonheur.

LE CADI s'asseyant.

Voilà comme vous êtes toujours avec vos soupçons jaloux! Eh! bien, après tout, ne suis-je pas le maître? Voyons, quand cela serait?

FATIME.

Comment! double traître : quand cela serait!...

DUO.

FATIME.

Va,
Crois-moi, n'achève pas:

Ingrat, tu cesses donc de feindre ?

LE CADI, ironiquement.

Qu'avez-vous à craindre,
Vous êtes fort à plaindre.

FATIME.

Peux-tu me traiter ainsi.

LE CADI, se levant.

Je suis, je suis maître ici.

FATIME.

Perfide ! cœur volage !
Pour jamais le mien se dégage.

LE CADI.

Quel tapage !
Soyez sage....

FATIME.

Parjure !... quel outrage !
Je n'écoute plus que ma rage.

LE CADI.

Quel orage !
Oh ! j'enrage...

FATIME.

Ah ! j'aurai raison
De cette trahison :

LE CADI.

Baissez le ton ;
Mais c'est un vrai démon.

FATIME.

Ou dans ta maison
Je ferai carillon.

LE CADI.

Calmez-vous donc;
Mais c'est un vrai démon.

FATIME.

Suis ton penchant léger,
Ton cœur peut se partager :
Oui, tu peux m'outrager,
Je saurai bien m'en venger.

LE CADI.

Quoi! sans être léger,
Ne peut-on se partager?...
Qui veut vous outrager?...
Oh! vous pouvez vous venger...

FATIME.

Deux têtes dans un bonnet!...
Ah! voyez le bel effet!...

LE CADI.

Deux têtes dans un bonnet!
Eh mais! si cela me plaît.

FATIME.

Perfide! cœur volage, etc.

LE CADI.

Quel tapage, etc.

Ma chère moitié, croyez-moi, filez doux, ou je prendrais un parti qui pourrait bien n'arranger que moi seul...

FATIME.

Oui!... tu abuses donc de ma complaisance et de ma tendresse!... Eh bien! traître, je ne

changerai donc point de façon de penser.... Je vais attendre ici ta nouvelle conquête, et, après lui avoir reproché de m'enlever ton cœur... ton cœur que je regrette encore... tout perfide... tout inconstant qu'il est... je veux l'étrangler à tes yeux.

LE CADI.

Mais, mais, voilà une méchante créature !...

FATIME.

N'as-tu pas de honte, dis-moi, de vouloir, à ton âge, faire encore le jeune homme?..

LE CADI.

Oh ! c'en est trop; puisque rien ne peut te mettre à la raison, je vais chercher ta dot; emporte ton trousseau; une fois, deux fois.... trois fois... je te... Mais qu'entends-je?...

SCÈNE XI.

LE CADI, FATIME, OMAR, ALI, NOURADIN, ZELMIRE, au fond.

(Un crocheteur conduit la fille d'Omar dans une brouette. Ali doit être vêtue comiquement, et couverte d'un voile de taffetas vert.)

OMAR, au crocheteur.

Avancez. (*Au Cadi.*) Voici la mariée que l'on conduit ici...

FATIME.

Où donc ?...

LE CADI.

Te moques-tu ? Je ne la vois pas.

OMAR.

Levez ce voile...

LE CADI, reculant.

O ciel !...

FATIME, riant.

Ah ! l'horreur... Ah ! ah !...

OMAR.

Nous l'avons pourtant arrangée de notre mieux...

ALI, balbutiant.

Eh bien !... qu'est-ce ?... Vous voilà tous ébaubis....! Oh ! dame, on n'est point faite comme moi impunément...

AIR : *Paris est au roi.*

Regardez ces traits,
Nobles et parfaits ;
Trouva-t-on jamais
De pareils attraits,
J'ai l'air gracieux,
Et d'assez beaux yeux...
Du plus loin qu'on me voit,
On me montre au doigt.
Ma figure,
Ma parure,
Tout n'est-il pas fait pour moi ?

Port de reine,
Ah! sans peine
Je serais, ma foi,
Un morceau de roi.

Regardez ces traits, etc.

Mais, de grâce, approchez,
Voyez ces airs penchés;
Aux plus fières je ferais la nique;
Je me pique
D'être unique;
Je suis un bijou
Dont vous serez fou.

Regardez ces traits, etc.

FATIME.

Quoi! c'est pour cette ridicule et laide guenon-là que tu me quittes?

ALI.

Guenon!... moi!... guenon!...

LE CADI.

Mais qu'est-ce que tout cela veut donc dire?...

OMAR.

Cela veut dire que je savais bien que vous ne seriez pas content; je vous ai prévenu.... et c'est votre faute si...

LE CADI.

Encore, malheureux!...

AIR.

Comment oses-tu te moquer d'un cadi?
Ne devrais-je pas t'avoir déjà puni?
Finis, crois-moi,
Ou, sur ma foi,
Je me vengerais de toi.
Ne t'expose pas à mon ressentiment.
Point d'entêtement:
Si je n'ai sur-le-champ
L'objet charmant
Qui me plaît tant,
Je te fais pendre à l'instant.

OMAR.

Mais vous l'avez voulu : je n'ai point d'autre fille...

ALI, se remuant dans sa brouette.

Pendre son beau-père! mais, mais, mais, quel homme!...Eh! que me fera-t-il-donc, à moi?...

FATIME.

Mais on ne vous trompe point, et je sais qu'Omar n'a pas d'autre fille que ce petit monstre-là...

ALI.

Un monstre!.... un monstre!... Ah! qu'on me remène... je n'y tiens pas...

LE CADI, d'un air rêveur.

Il est pourtant venu tout-à-l'heure ici une jeune personne qui...

FATIME.

Oui, qui s'est moquée de vous. Je voudrais bien que ce fût Zelmire!

SCÈNE XII.

LE CADI, FATIME, OMAR, ALI, ZELMIRE voilée, NOURADIN.

ZELMIRE, se dévoilant.

La reconnaissez-vous, seigneur Cadi, cette *jeune personne?*

LE CADI, voulant embrasser Zelmire.

Ah! te voilà!.. que je suis aise!

NOURADIN.

Doucement, Seigneur, cette prétendue fille d'Omar est Zelmire, celle même que vous m'avez donnée pour épouse, et dont, sans le vouloir, vous avez fait le bonheur en la mariant au fils d'un homme connu, et chéri d'elle et de sa famille...

FATIME.

Ah! j'en suis enchantée... Embrasse-moi, ma chère amie.

ALI.

Encore une rivale!... Ah!... doucement,

il faut qu'on m'épouse, il faut qu'on m'épouse, moi, auparavant.

LE CADI, à part.

Je suis pris pour dupe, et je le mérite bien.

ZELMIRE.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Par votre propre artifice
Vous voilà bien confondu,
Mais, dans la bonne justice,
Ce n'est qu'un prêté rendu.
Or, voici tout mon systême :
Quand on veut tendre un filet,
Il faut craindre pour soi-même
D'être pris au trébuchet.

LE CADI.

N'en parlons plus, n'en parlons plus.

(A Omar.)

AIR : *Ces filles sont si sottes*, OU : *Des fleurs de rhétorique*

Toi, remporte ton paquet.

ALI.

Adieu donc, mon cher poulet.
Si pour moi, tout net
Il vous reprenait
Quelque petit caprice,
Je suis encor, malgré cela,
Fort à votre service,
Lon la,
Fort à votre service.

Bonsoir, la compagnie...

(Elle sort.)

OMAR

Vous n'exigez pas sans doute, que je vous rende...

LE CADI.

Non, non, tiens, au contraire, voilà pour payer ta discrétion sur laquelle je compte : garde cet argent, et surtout ton effroyable fille, que je répudie une fois, deux fois, trois fois, et plutôt un million de fois, s'il le faut...

OMAR.

Grand merci...

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LE CADI, FATIME, ZELMIRE, NOURADIN.

NOURADIN.

Sans rancune, seigneur Cadi...

ZELMIRE

Vous ne m'en voulez plus, sans doute ?

LE CADI.

Non, si vous me gardez le secret sur tout

ceci, et pourvu que cette aventure ne m'ait point fait perdre le cœur de ma chère Fatime.

FATIME.

Tu le mériterais bien, traître: mais les femmes sont trop bonnes...

AIR: *De nécessité nécessitante.*

C'est ainsi, toutes tant que nous sommes,
Que notre bonté gâte les hommes.
A leurs lois nous serions moins soumises,
Si nous leur passions moins de sottises.

LE CADI.

Allons, allons, ne songeons plus à tout cela; soyons amis, réjouissons-nous. (*A Zelmire et à Nouradin.*) Je ne veux plus que vous nous quittiez, et je vais travailler à réparer tout le mal que j'ai voulu vous faire.

QUATUOR.

ENSEMBLE.

Jouissons désormais, sans partage,
Du bonheur que l'on goûte en ménage.
Rions, chantons; bannissons les soupirs,
Et n'écoutons que la voix des Plaisirs.

LE CADI, NOURADIN.

Si quelquefois dans un beau jour,
L'Hymen excite quelqu'orage,

FATIME, ZELMIRE.

Bientôt le flambeau de l'Amour
Brille, et dissipe le nuage.

ENSEMBLE.

Jouissons, etc.

FIN DU CADI DUPÉ.

LE ROI ET LE FERMIER,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR SÉDAINE;

MUSIQUE DE MONSIGNY,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Italien, le 22 novembre 1762.

NOTICE

SUR SÉDAINE. (1)

Michel-Jean SÉDAINE naquit à Paris, le 4 juillet 1719. Son père, Pierre Sédaine, était architecte. Les heureuses dispositions pour l'étude, qu'il manifesta dès le bas âge, charmèrent son oncle qui lui fit faire ses études à ses frais ; mais ce bon parent étant venu à mourir, Sédaine père, qui tenait presque toutes ses ressources de lui, fut obligé d'aller occuper une chétive place dans une forge du Berry et emmena ses deux fils. Le jeune Michel-Jean vit donc son éducation interrompue, et quoiqu'il n'eût que 13 ans, il en versa des larmes en secret. Après la mort de son père, dont le chagrin fut la cause, il revint, dans un état qui ne différait guère de l'indigence,

(1) Nous aurions pu nous dispenser de donner cette Notice puisqu'il s'en trouve une dans l'ancien Répertoire ; mais comme elle est trop peu détaillée nous avons cru devoir donner celle-ci où nous profitons des renseignemens donnés par la famille de l'auteur.

retrouver sa mère qui était restée à Paris, à peu près dans la même situation. Il fut obligé de subvenir à l'existence de sa famille; mais s'il tailla des pierres, ce n'est que parce que cette occupation entre dans l'apprentissage d'un architecte.

L'adversité sembla donner une nouvelle ardeur à son goût pour l'étude: il lisait dans ses momens de repos Horace et Virgile, en latin, bien qu'il n'eût pu se perfectionner dans cet langue. L'entrepreneur Buson, pour qui il travaillait, en fit un maître-maçon. Diverses chansons qu'il avait faites le firent recevoir dans la société des gens de lettres, et lui firent faire la connaissance de Vadé. Celui-ci engagea son ami Monnet, directeur de l'Opéra-Comique, à solliciter Sédaine de travailler pour son théâtre qui était alors désert. Sédaine y fit venir la foule en donnant le *Diable à quatre*, son premier opéra, qui, aujourd'hui, se joue rarement, quoiqu'il ait été amélioré par M. Creuzé de Lesser.

Sédaine s'était rendu célèbre un peu avant ce premier succès dramatique par la fameuse *Epître à mon habit* que tout le monde, encore aujourd'hui, sait par cœur, et qui joue un si grand rôle dans l'*Habitant de la Guadeloupe* de Mercier.

Il donna peu de tems après l'*Huitre et les Plaideurs*, les *Troqueurs* et divers autres opéras, et il se voua entièrement à la carrière dramatique où il obtenait de grands succès. Lorsque l'Opéra-Comique fut réuni aux Italiens, ses pièces déjà nombreuses passèrent au répertoire de ce dernier théâtre. Bientôt prenant un plus grand essor, il se montra sur la scène de l'Opéra et sur celle des Français, où sa jolie comédie de la *Gageure* et le drame du *Philosophe sans le savoir*, le mirent au premier rang des auteurs de l'époque et sur la même ligne que Marivaux et Diderot.

Mais le théâtre de l'Opéra-Comique fut plus particulièrement celui de sa gloire. Dans l'espace de 35 ans il y donna plus de vingt ouvrages dont la plupart sont restés au répertoire. Il est vrai que c'est à la musique de Monsigny et de Grétry que le plus grand nombre doit de n'être pas oublié, et il n'y a guère que les six opéras que nous insérons ici, qui soient d'un grand intérêt à la lecture. C'est encore une grande fécondité dans un genre où le mérite littéraire est si peu commun.

On lui a reproché avec raison l'incorrection de son style et la barbarie de quelques-

unes de ses phrases. Sans doute il est des passages de ses meilleurs opéras qui sont pitoyables, et il y a quelques-un de ses vers qui sont mauvais; mais c'est une erreur d'attribuer cela, comme l'a dit Laharpe, à ce qu'il n'avait fait aucune espèce d'études : cette assertion est fausse : il les avait au moins commencées, comme nous venons de le dire, et, puisqu'il lisait des auteurs latins, il n'était pas si ignorant qu'on a voulu le faire croire. Il était même le premier à avouer à ses amis les négligences de son style et de son dialogue, mais il s'en excusait sur le musicien qui le forçait, disait-il, à mutiler et à rogner ses pièces. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fit primitivement les opéras de *Richard* et d'*Aucassin* sur un meilleur plan et qu'ils furent d'abord joués l'un en 4 actes et l'autre avec des scènes de plus; et que ce fut pour les ajuster à la musique et aux effets de la scène, qu'on les lui fit mettre tels qu'ils sont à présent. Une preuve sans réplique d'ailleurs que Sédaine écrivait bien quand il voulait, c'est que les deux pièces de lui que l'on joue aux Français n'ont pas été attaquées sous ce rapport. C'est donc une niaiserie de la part de Laharpe de dire, dans son Cours de littérature, que *Sédaine ne savait pas la grammaire.*

Le grand talent de Sédaine consistait à bien saisir la nature. Il fut un excellent peintre, et nul n'a su mieux que lui donner ces scènes bourgeoises ou rustiques, mêlées de pathétique et de comique, et qui présentent des contrastes aussi frappans de la noblesse des actions avec la simplicité grossière des personnages et le naturel attendrissant des sentimens.

Il y avait beaucoup d'analogie entre Sédaine et Shakespeare. Tous les deux eurent un grand génie dramatique dont l'art n'avait point dirigé la force. Sédaine lui-même sentait cette analogie avant même d'avoir lu Shakespeare, aussi lorsqu'il le lut dans la traduction de M. Letourneur, il en fut enthousiasmé; il en était dans l'extase, et ce fut ce qui lui fit dire par Grimm : « Vos transports » ne me surprennent point; c'est la joie d'un fils » qui retrouve un père qu'il n'a jamais vu. »

Avec un extérieur froid, il était d'un caractère sensible, et il était observateur attentif des effets, quoique peu touché des causes. Comme écrivain, il fut certainement très-inférieur à Favart, le Racine de l'Opéra-comique, mais il lui fut bien supérieur pour l'invention, pour les situations dramatiques et la peinture des caractères.

Les architectes de Paris lui conférèrent une des premières places de leur compagnie, moins à cause de sa connaissance de leur art, que parce que ses succès dramatiques et littéraires répandaient de l'éclat sur leur profession.

L'Académie française imita cet exemple, quoique fort long-tems après, car il était plus que septuagénaire quand il y fut reçu en 1786. S'il s'y fût présenté plus tôt, on eût pu, par malignité toute pure, lui appliquer ce vers de Boileau :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

Mais après quarante ans de succès dramatiques, on considéra que l'homme qui n'avait d'abord été destiné qu'à bâtir des maisons, n'en avait eu que plus de mérite à faire des pièces de théâtre qui avaient fait les plaisirs du public.

Sédaine est bien loin toutefois d'être goûté aujourd'hui comme il l'a été de son vivant, soit parce que le genre de l'Opéra a changé, soit parce que toutes ses pièces sont plus ou moins imprégnées de la philosophie du XVIIIe siècle, et respirent cette liberté de maximes et d'idées qui a de nombreux ennemis aujourd'hui; peut-être reviendra-t-il de mode dans 50 ans, tant les opinions sont sujètes à changer!

Tous les contemporains de Sédaine qui l'ont connu ou qui en ont parlé s'accordent à reconnaître en lui les qualités de l'honnête homme, et il fut bon fils, bon père, bon époux, bon ami. Laharpe dit qu'il était d'un caractère un peu froid, mais probe et solide. Mais il en impose grossièrement quand il dit qu'il *menait une vie retirée et laborieuse* et qu'il ne *fut qu'homme de cabinet*. Il n'y a rien de plus faux, et sa famille qui existe encore peut le certifier ; il voyait le monde : il était très-répandu dans la société ; il donnait à dîner chez lui, où il recevait deux fois la semaine, et Laharpe s'y trouvait, lui qui a avancé cette assertion si erronnée.

Sédaine est mort le 17 mai 1797, et a laissé un fils, deux filles qui portent encore son nom et à qui, par paranthèse, on a montré assez peu d'égards pour leur refuser leurs entrées à un théâtre qui dut à leur père une grande partie de prospérité à laquelle il est parvenu. Tels des descendans d'illustres personnages se sont vus repoussés des palais bâtis par leurs ancêtres et tombés dans les mains étrangères qui s'en sont transmis la possession d'âge en âge !

Dans le tome XXXIII du *Théâtre du second ordre*, on a donné la liste des ouvrages

qu'il avait composés pour le Théâtre-Français. La liste de ses *opéras* est beaucoup plus étendue.

A L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Diable à quatre, opéra-comique en trois actes (imité de l'anglais), représenté pour la première fois sur le théâtre de la Foire Saint-Laurent, le 19 août 1756, et repris le 12 février 1757 à la Foire Saint-Germain. Au mois de septembre 1810, on a remis cette pièce au théâtre avec des changemens.

Blaise le savetier, en un acte, 1759.

L'Huître et les plaideurs, en un acte, 1759.

Les Troqueurs dupés, en un acte, 1760.

Le Jardinier et son Seigneur, en un acte, 1761.

On ne s'avise jamais de tout, en un acte, 1761.

AU THÉATRE ITALIEN.

Anacréon, comédie en vaudevilles, jouée le 13 décembre 1758, non imprimée.

Le Roi et le Fermier, en trois actes (imité de l'anglais), 1762.

Rose et Colas, en un acte, 1764.

L'Anneau perdu et retrouvé, en deux actes, 1764. (Imité d'une pièce intitulée *les Bons Compères*, ou *les Bons Amis*, représentée le 5 mars 1761, à l'Opéra-Comique.)

Les Sabots, en un acte, 1768.

Le Déserteur, en trois actes, 1769.

Thémire, pastorale en un acte, 1770.

Le Faucon, en un acte, 1772.

Le Magnifique, en trois actes, 1773.

Les Femmes vengées, en un acte, 1775.

Le Mort marié, en deux actes.

Félix ou *l'Enfant trouvé*, en trois actes, 1777.

Aucassin et Nicolette, en trois actes, 1778.

Thalie au nouveau théâtre, prologue en un acte, pour l'inauguration de la nouvelle salle, 1783.

Richard Cœur-de-Lion, en 3 actes, 1784. Cette pièce eut 130 représentations de suite.

Le Comte d'Albert, en deux actes, 1787.

La Suite du Comte d'Albert, en un acte, 1787.

Raoul Barbe-Bleue, en trois actes, 1789.

Guillaume-Tell, en trois actes, 1791.

A Trompeur, Trompeur et demi, en trois actes, 1793.

La Blanche Haquenée, en trois actes, 1793.

AU THÉATRE DES AMIS DE LA PATRIE.

(Rue de Louvois.)

Pagamin, comédie à ariettes, en un acte, 1792.

A L'OPÉRA.

Aline, reine de Golconde, en trois actes, 1766.

Amphitryon, en trois actes, 1788.

PERSONNAGES.

LE ROI.
LUREWEL.
UN COURTISAN.
RICHARD, fermier, inspecteur des gardes-chasse, amant de Jenny.
LA MÈRE DE RICHARD.
BETSY, sœur de Richard.
JENNY, cousine et amoureuse de Richard.
RUSTAUT, CHARLOT, MIRAUT, } gardes-chasse.

La scène est en Angleterre.

LE ROI ET LE FERMIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE I.

RICHARD, seul.

ARIETTE.

Je ne sais à quoi me résoudre,
Je ne sais où porter mes pas;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

Partout où je fixe ma vue,
En proie au chagrin qui me tue,
Je sens que mon ame éperdue
Veut choisir, et ne le peut pas.

Je ne sais à quoi, etc.

Si j'allais... Non... Doute cruel

Quoi? douter... Je n'ai plus de doute,
Je sens trop ce qu'il m'en coûte.
Oui, je veux à l'instant.. O ciel!

Je ne sais à quoi, etc.

(Pendant la fin de cette ariette, trois gardes-chasse ar
ils portent des fusils à deux coups, pour le bois; il
en habit uniforme, à l'exception de Richard, qui a q
que chose de distingué.)

SCÈNE II.

RICHARD, RUSTAUT, MIRAU
CHARLOT.

RICHARD, brusquement.

Quelle heure est-il?

RUSTAUT.

Il est six heures.

RICHARD.

Le roi est-il encore à la chasse?

MIRAUT.

Je n'en sais rien.

RICHARD.

Ce n'est pas à toi que je parle, c'est à
pourquoi réponds-tu pour lui?

MIRAUT.

Eh! mais je n'ai pas...

RICHARD.

Tais-toi. Qu'on ne me mette, qu'on ne me mette morbleu pas en colère, je n'y suis déjà que trop disposé.

RUSTAUT.

Parbleu, tu es bien brusque aujourd'hui ?

RICHARD.

J'en ai sujet; laisse-moi en repos, toi; as-tu vu le roi ?

RUSTAUT.

Non.

RICHARD.

Et toi ?

CHARLOT.

Non.

RICHARD.

Et toi, Miraut ?

MIRAUT.

Oui; il est du côté de la montagne, sur le grand chemin de Londres.

RICHARD.

Comment est-il mis ?

MIRAUT.

Je n'y ai pas pris garde.

RICHARD.

Du vivant de mon père, chassait-il souvent de ces côtés-ci ?

RUSTAUT.

Oui, quelquefois.

RICHARD.

Je voudrais bien le voir.

RUSTAUT.

C'est vrai, tu ne l'as pas encore vu ?

RICHARD.

Il chasse bien tard, le vent s'élève du côté de Mansfield, il pourrait être pris par l'orage.

RUSTAUT.

Et par la nuit.

SCÈNE III.

RICHARD, BETSY, RUSTAUT, MIRAUT, CHARLOT.

RICHARD.

Écoutez, vous autres.

BETSY.

Mon frère, mon frère.

RICHARD.

Que viens-tu faire ici ? va-t'en.

BETSY, pleurant.

Il ne m'a jamais traitée comme cela.

RICHARD.

Petite sotte. Écoutez, vous autres; les braconniers se serviront de l'occasion de la chasse pour rôder cette nuit dans la forêt. Soyons fidèles comme un chef de meute, et durs comme ces chênes. Toi, Rustaut, tu iras à la Croix-Parée. Toi, Miraut du côté de Darby. Toi, Charlot, sur les Roches. S'il faut du secours, un coup de sifflet; vous les amènerez chez moi : liez-les, s'ils résistent.

SCÈNE IV.

RICHARD, RUSTAUT.

RUSTAUT.

A qui diable en as-tu, toi qui es la gaîté même, toi, qui as toujours le verre à la main, la chanson à la bouche, et la joie au front? Tu n'as parlé d'aujourd'hui que pour nous brusquer.

RICHARD.

J'en ai sujet.

RUSTAUT.

Comment, morbleu, sujet? Te voilà, par la mort de ton père, qui t'a fait étudier, qui

t'a fait voyager, qui, Dieu merci, t'a fait élever comme un milord; te voilà à la tête d'une bonne ferme, te voilà inspecteur des chasses de la forêt de Cheroud, te voilà aimé de la belle Jenny, près de l'épouser, que te faut-il donc? Être roi? Être...

RICHARD, lui serrant les bras.

Ah! Rustaut, je voudrais que le plus scélérat de nos milords fût pendu; ce serait Lurewel.

RUSTAUT.

Qui? ce milord qui demeure...

RICHARD.

Ce colifichet doré, qui de ses voyages n'a rapporté en Angleterre que des vices et des ridicules... Jenny!

RUSTAUT.

Quoi! Jenny?

RICHARD.

Eh bien! Jenny, il l'a enlevée, séduite, trompée, que sais-je? Que je suis malheureux! je me vengerai.

RUSTAUT.

ARIETTE.

Ami, laisse-là la tendresse;
Elle ne donne que du chagrin:
Une pinte de vin

Vaut mieux qu'une maitresse.

Ami, etc.
Être sans cesse à désirer,
A soupirer,
Craindre, trembler, n'oser parler,
Au moindre mot
Faire le sot,
Fi, fi, fi, fi.

Ami, etc.

Tiens, crois-moi...

RICHARD.

Finiras-tu? laisse-moi en repos: ai-je besoin de tes conseils? Va où je t'ai dit, morbleu.

RUSTAUT.

Diable, c'est sérieux.

SCÈNE V.

RICHARD, seul.

ARIETTE.

D'ELLE-MÊME

Et sans effort.
Elle va chez ce milord:
Dieu! se peut-il que je l'aime,
Se peut-il que je l'aime encor.
Quoi! ma Jenny, si douce, si timide,
Quoi! ma Jenny pourrait être perfide?
Non, je ne le croirai jamais...

D'elle-même, etc.

Hier, en me serrant la main,
Elle me dit : Richard, demain,
Nous nous verrons au point du jour ;
Que n'en puis-je hâter le retour ?
Non, non, je ne le croirai jamais.
D'elle-même, etc.

(Pendant le cours de cette ariette, Betsy paraît dans le fond du théâtre avec Jenny.)

SCÈNE VI.

BETSY, RICHARD.

BETSY, avec timidité.

Mon frère, mon frère ?

RICHARD.

Eh bien ! me laisseras-tu en repos ? que veux-tu ?

BETSY, pleurant.

Je venais pour vous dire que Jenny...

RICHARD.

Eh bien ! Jenny : eh bien ! Jenny !....

DUO.

BETSY.

Non, non, vous ne m'avez jamais,
Jamais, jamais traitée ainsi,

Hi, hi,

RICHARD.

Betsy, Betsy, fesons la paix.

BETSY.

Ce n'est que pour vous que je vais,
Que je viens, que j'accours ici,
Hi, hi..

RICHARD.

Betsy, Betsy,
Eh bien! que dis-tu de Jenny?

BETSY.

Encore, devant vos gardes!
Vous me traitez, vous me traitez ainsi.

RICHARD.

Tu prends garde à nos gardes,
Tais-toi, Betsy, fesons la paix.

BETSY.

Eh bien!
Jenny!

RICHARD.

Enfin,
Jenny!

BETSY.

Vous saurez que Jenny...

RICHARD.

Je saurai que Jenny...

BETSY.

Non, non, vous ne m'avez jamais,
Jamais, jamais traitée ainsi,

Hi, hi.

RICHARD.

Non, non, jamais, jamais,
Betsy.
Je ne veux te parler ainsi.
Eh! mais fini.

BETSY.

Ce n'est que pour vous que je vais.

RICHARD.

Eh! pourquoi me dire, je vais?

BETSY.

Que je viens, que j'accours ici,
Hi, hi.

RICHARD.

Oui, pour moi seul tu viens ici.
Eh! mais finis.

BETSY.

Non, non, vous ne m'avez jamais,
Jamais, jamais traitée ainsi,
Hi, hi.

RICHARD.

Ah! qu'elle m'impatiente!
Ah! qu'elle me tourmente!
Non, non, jamais, jamais,
Betsy,
Je ne veux te parler ainsi.

(Pendant la fin de ce duo, Jenny s'approche en hésitant.)

BETSY.

Eh bien! Jenn est revenue.

RICHARD.

Revenue ?

BETSY.

Oui, elle est là. (*Il fait un pas pour y aller, Betsy l'arrête.*) Ah ! mon frère, ah ! mon frère ! elle vous demande en grâce que vous ne lui fassiez aucun reproche, que vous ne l'ayez écoutée.

RICHARD.

Oui, oui, je le promets. Ah ! la voilà ! Quoi ! perfide Jenny !...

SCÈNE VII.

RICHARD, BETSY, JENNY.

JENNY.

RICHARD, est-ce là ta promesse ? écoute-moi !... Que j'ai de joie de te revoir !

RICHARD, brusquement.

De joie ! de joie ! (*Tendrement.*) Puis-je la partager ?

JENNY.

Oui, ta mère est sûre de mon innocence.

BETSY.

Oui, mon frère, ma mère l'a embrassée.

RICHARD.

Laisse-nous, ma petite Betsy

SCÈNE VIII.

RICHARD, JENNY.

JENNY.

J'ai conduit mon troupeau le long des murs du château de Milord.

RICHARD.

Ce matin entre sept et huit?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez... passé le long de la chaussée?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez... Eh! Jenny, que ne me dites-vous tout ce que vous avez fait?

JENNY.

Eh! Richard, tu ne m'en donnes pas le tems. J'ai conduit mon troupeau le long des murs du château de Milord....

RICHARD.

Oui; et vous avez passé..

JENNY.

Tu vas encore répéter la même chose.

RICHARD.

J'écoute.

JENNY.

Les gens du milord ont détourné mon troupeau, et l'ont fait entrer dans les cours du château. Un de ses domestiques est venu me dire à l'oreille : Allez redemander votre troupeau au milord, sûrement il vous le fera rendre.

RICHARD.

Enfin ?

JENNY.

J'y ai été.

RICHARD.

Le trouver ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Lui-même ?

JENNY.

Lui-même. On m'a fait passer dans une grande chambre ; ensuite dans une autre, et de-là dans une troisième ; il était dans un petit cabinet où l'on m'a fait entrer ; alors j'ai eu peur.

RICHARD.

Eh bien !... vous hésitez, Jenny ? Jenny, n'oubliez aucune circonstance, je vous en prie.

JENNY.

ARIETTE.

Le milord m'offre des richesses,
Le milord me fait des promesses ;
Sur sa table il met un trésor. (Bis.)
De l'or, de l'or !
Puis il disait : Jenny,
Jenny, belle Jenny,
Je voudrais vous parler. (Bis.)
Non, Milord, je veux m'en aller. (Bis.)
« Vous en aller ! » Je pleure, il se rit de mes larmes,
« La petite en a plus de charmes. »
Puis il se met à mes genoux :
Ah ! Milord, Milord, levez-vous,
Enfin il m'offre des richesses,
Il me fait encor cent promesses,
Il me montre encor ce trésor : (Bis.)
De l'or, de l'or !
Puis il reprit : Jenny,
Jenny, belle Jenny,
Ne peut-on vous parler ?
Mais enfin, las de supplier... (Bis.)
N'y venez pas, je vais crier. (Bis.)
Je vais crier.
Non, Milord, je veux m'en aller,
Non, Milord, sans vous parler

Je veux m'en aller. Bis.)
Non, Milord, je veux m'en aller,
Je veux m'en aller.

RICHARD.

Quoi! ces prières, ces menaces, ces caresses? quoi! ces promesses, ces richesses?...

JENNY.

Ah! Richard, Richard! peux-tu le penser.

ARIETTE.

Ce que je dis est la vérité même:
Tous les trésors de l'univers
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,
Que par la main dont ils nous sont offerts.
Un bouquet qu'unit un brin d'herbe,
Donné par toi, toucherait plus mon cœur,
Il serait un don plus superbe;
Il ferait plus mon bonheur.

Ce que je dis, etc.

RICHARD.

Ah! Jenny, je n'ai pas de peine à te croire.

SCÈNE IX.

JENNY, BETSY, RICHARD.

BETSY.

Ah! mon frère, si vous ne venez pas... il va pleuvoir comme tout

RICHARD.

Va devant, nous te suivons. Eh bien! Jenny?

(Betsy fait un bouquet dans le fond du théâtre, et ne reparaît sur le devant qu'à la fin de la scène.)

JENNY.

Enfin, il est entré un domestique qui a dit au milord que le roi chassait dans les environs: il est sur-le-champ monté à cheval, m'a remis entre les mains d'une femme, d'une femme!... Ah! grand dieu! il faut que les gens de condition soient bien riches pour payer de pareils services. Quels propos ne m'a-t-elle pas tenus!

RICHARD.

Elle?

JENNY.

Oui

RICHARD.

Oh ciel!

JENNY.

Elle m'a enfermée dans un cabinet. A l'aide

d'un rideau que j'ai détaché, je suis descendue dans les fossés du château, je me suis sauvée chez toi; ta mère nous y attend.

RICHARD.

Voilà ce que c'est aussi, Jenny, pourquoi reculer notre mariage? Si tu avais été ma femme, cela ne te serait pas arrivé.

JENNY.

Mais, Richard, mon troupeau est chez milord.

RICHARD.

Qu'importe?

JENNY.

Comment, qu'importe! c'est toute ma dot.

RICHARD.

Toi, une dot! en as-tu besoin?

JENNY.

Eh! Richard, sans mon troupeau, ta mère ne consentira jamais à notre mariage.

RICHARD.

Je la prierai tant.

JENNY.

Non, c'est inutile, je veux ravoir mon troupeau. Le roi doit chasser encore demain; j'irai sur son passage; je me jetterai à ses pieds; il m'écoutera; il ne serait pas roi, s'il n'était pas juste.

RICHARD.

Enfin, je te revois!

DUO.

JENNY.

Ah! Richard, ah! mon cher ami!

RICHARD.

Ah! Jenny ma chère Jenny!

JENNY.

Ah! que j'ai souffert aujourd'hui!

RICHARD.

Ah! que tu m'as causé d'alarmes!

JENNY.

Ah! que j'ai souffert aujourd'hui!

RICHARD.

Ah! que tu m'as coûté de larmes!

ENSEMBLE.

Quel plaisir de te voir ici!

JENNY.

Mais, Richard, vois-tu ce nuage?
Entends-tu le bruit de l'orage?

RICHARD.

Jenny, qu'importe cet orage?
Ce nuage n'est qu'un passage.

JENNY.

Je pleurais. Songe à mon effroi.

RICHARD.

Je souffrais, j'étais hors de moi.

JENNY.

Il croit que je manque de foi.

RICHARD.

Pardonne un soupçon qui t'offense.

JENNY.

Il croit que je manque de foi.

RICHARD.

Je ne respirais que vengeance.

JENNY.

Quel malheur nous avait surpris !

RICHARD.

Quel bonheur nous a réunis !

JENNY.

Ces chênes, battus par le vent,
Semblent tomber à chaque instant.

RICHARD.

Aujourd'hui Richard, furieux,
Était bien plus agité qu'eux.

JENNY.

Et moi donc, je joignais les mains.

RICHARD.

Quels étaient nos cruels destins !

JENNY.

Je disais : Quels sont ses chagrins !

RICHARD.

De moi je n'étais plus le maître.

JENNY.

Je disais : Quels sont ses chagrins !

RICHARD.

Oui, j'aurais été chez le traître,
Me venger, te voir et mourir.

JENNY.

Je te vois, pour moi quel plaisir!
Entends-tu les chiens, les chasseurs,
Les abois, les cris, les clameurs?

RICHARD.

J'entends le galop des chevaux,
Le bruit des cors et les échos.

JENNY.

Sans toi, je crois que j'aurais peur:
Ce bruit donne quelque terreur.

RICHARD.

C'est le son qui du haut des monts
Répond jusqu'au fond des vallons.

JENNY.

Richard, la chasse se disperse;
Le bruit des cors, ah! comme il perce!

RICHARD.

J'entends, la chasse se disperse!
Le bruit des cors, tiens, comme il perce!

JENNY.

Mais, Richard, l'orage s'approche.

RICHARD.

Nous nous mettrons sous cette roche.

ENSEMBLE.

JENNY.
RICHARD.
BETSY.

Ah! Richard, ah! mon cher ami!
Quel plaisir de te voir ici!
Ah! Jenny, ma chère Jenny!
Quel plaisir de te voir ici!
Eh! vite, cherchons un abri.

(Betsy vient les rejoindre. Richard veut prendre son chapeau, Betsy le lui donne et l'embrasse ; Richard veut embrasser Jenny qui le repousse ; Betsy prend le fusil de son frère : ils sortent de la scène ; cependant la musique exprime le bruit de l'orage indiqué dans le duo ; ce qui fait l'entr'acte.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Il est supposé qu'il a été tiré un coup de fusil dans la forêt, à l'instant même entrent Rustaut et Charlot : ils marchent en tâtonnant avec leur fusil et en état de défense ; ils se joignent ; ils se saisissent.)

SCÈNE I.

RUSTAUT, CHARLOT.

DUO.

RUSTAUT.

Tu résistes, tu te défends.

CHARLOT.

A l'instant si tu ne te rends....

RUSTAUT.

On a tiré, c'est toi, c'est toi !

ENSEMBLE.

Oui, toi, toi. Moi !

RUSTAUT.

Eh mais ! c'est toi, Charlot ?

CHARLOT.

Eh mais ! c'est toi, Rustaut ?

RUSTAUT

On n'y voit pas; on n'y voit goutte.

CHARLOT.

Tâchons de reprendre la route.

RUSTAUT.

On a tiré, ce n'est pas toi?

CHARLOT.

Ce n'est pas moi, ce n'est pas toi?

ENSEMBLE.

Le drôle n'est pas loin d'ici.

RUSTAUT.

Sais-tu bien qu'on dit que le roi
S'est égaré dans ce bois-ci?

CHARLOT.

Tant pis. Sais-tu bien que l'on dit
Que Richard a trouvé Jenny?

RUSTAUT.

Tant mieux. Tiens, prenons par ici.

CHARLOT.

Tiens, Rustaut, prenons par ici.

SCÈNE II.

LE ROI, l'épée à la main.

ARIETTE.

Je me suis égaré sans doute!
Quelle nuit! quelle obscurité!

Personne, en ce bois écarté,
Ne peut m'enseigner une route ?
Quelle nuit! quelle obscurité!
Hélas! dans cette inquiétude,
Que me servent la royauté,
Et le trône, et la majesté ?
Je me meurs de fatigue en cette extrémité;
Et je tombe de lassitude.
Arrêtons un instant.... Recueillons mes esprits....
Où vais-je ?... où suis-je ?... rien n'annonce
Par où je dois sortir de la peine où je suis:
Plus je marche et plus je m'enfonce
Dans l'épaisseur de ces taillis.
Encor, si je voyais quelque faible lumière
Qui m'indiquât le plus humble réduit,
Où je pusse passer la nuit ?
Moi, souverain de l'Angleterre,
Moi, qui de mes palais ai surchargé la terre,
Aurais-je jamais cru que je serais réduit
A désirer une chaumière,
A désirer le plus humble réduit ?

AIR.

Dans les combats, le bruit des armes,
Le canon, la fureur, les cris des combattans,
Loin de m'inspirer des alarmes,
Portent la flamme dans mes sens;
Et ce triste et profond silence,
La vaste horreur de ces forêts,
Semblent m'accuser d'imprudence,
Et de mon cœur troubler la paix.

Dans les combats, etc.

SCÈNE III.

LE ROI, RICHARD.

RICHARD.

J'ai entendu quelqu'un.

LE ROI.

J'entends parler.

RICHARD.

Qui va-là ?

LE ROI.

Moi.

RICHARD.

Qui, vous ?

LE ROI.

Moi, vous dis-je.

RICHARD.

Qui, moi, moi ? Vous ne vous appelez pas moi, peut-être ? D'ou venez-vous? Où allez-vous ? Qui êtes-vous ?

LE ROI.

Je vous assure que voilà des questions auxquelles je ne suis pas fait. Qui êtes-vous, vous-même ?

RICHARD.

Comment? qui je suis? C'est moi qui vous interroge.

LE ROI.

Répondez-moi. Qui êtes-vous?

RICHARD.

Apprenez que je suis inspecteur des gardes de la forêt, et que c'est de l'autorité du roi.

LE ROI.

Je dois la respecter. Eh bien! je vous dirai, l'ami...

RICHARD.

Oh! l'ami, l'ami, je ne veux point d'ami que je ne le connaisse. C'est comme ce milord Lurewel.

LE ROI.

Répondez-moi. Vous êtes inspecteur des gardes de la forêt?

RICHARD.

Oui.

LE ROI.

Et moi, je suis.. de la suite du roi.

RICHARD.

Je m'en suis douté à votre mot d'ami... Ces courtisans... Ce n'est pas que je sois fâché, mais si vous êtes de la suite du roi, où est votre cheval?

LE ROI

Je l'ai laissé mort à quelques pas d'ici.

RICHARD.

Cela pourrait bien être, j'en ai trouvé un ici près. Vous êtes en bottes ; et que tenez-vous là ?

LE ROI.

C'est mon épée, sur laquelle je suis tombé, et qui me paraît faussée.

RICHARD.

Et où comptez-vous aller comme cela ?

LE ROI.

Mais je vous prierai de me conduire à Nottingham.

RICHARD.

Moi ! cette nuit, du tems qu'il a fait, à trois grandes mortelles lieues dans les sables, au risque de nous casser le cou le long des roches de Virai ! Tenez, je vous crois honnête homme malgré votre mot d'ami.

LE ROI.

Vous me faites bien de la grâce.

RICHARD.

Mais il y a bien des gens à qui ce serait la faire... Je ne dis pas cela pour vous. Enfin, j'ai ma ferme à un quart de lieue d'ici ; je n'ai

pas mangé de la journée, parce que j'ai eu du chagrin ; vous avez peut-être faim aussi ; acceptez un mauvais soupé donné de bon cœur. (*Pendant ce tems-là, Lurewel et un lord passent dans le fond du théâtre en tâtonnant; le lord crie:* Lurewel?) J'ai entendu... Non... Enfin, pendant que nous souperons, on vous cherchera un cheval, et si vous ne voulez pas attendre le jour, Rustaut, Rustaut qui est un de nos gardes, vous mettra dans la route.

LE ROI.

Vous ne me conduirez donc pas vous-même?

RICHARD.

Oh! quand ce serait le roi, je ne pourrais pas.

LE ROI.

En ce cas, je n'ai rien à dire.

RICHARD.

La raison est bien simple. Il y a un tas de coquins qui rôdent pour tuer des biches ; je ne peux pas quitter mon poste, et Jenny m'attend.

LE ROI.

Et comment vous appelez-vous ?

RICHARD.

Richard, pour vous servir.

LE ROI,

Eh bien! monsieur Richard...

RICHARD.

Oh! point de monsieur.

LE ROI.

Eh bien, Richard, j'accepte votre soupé avec plaisir.

RICHARD.

Bon cela. Prenons par ici. Tenez, voilà mon bâton, il vous aidera à marcher dans les sables; donnez-moi votre épée, qui pourrait vous faire tomber.

LE ROI, à part.

Allons donc sous la conduite de mon connétable.

RICHARD.

Savez-vous si le roi chassera encore demain?

LE ROI.

Non certainement.

RICHARD.

Tant pis!

LE ROI.

Pourquoi?

SCÈNE IV.

LUREWEL, UN COURTISAN.

LE COURTISAN.

Lurewel, Lurewel, où es-tu ?

LUREWEL.

Me voilà.

LE COURTISAN.

Donne-moi la main, et ne nous quittons pas.

LUREWEL.

Ma foi, mon cher ami, tu es l'homme de la cour avec lequel j'aime le mieux être égaré, puisqu'il fallait l'être.

LE COURTISAN.

Vraiment ?

LUREWEL.

Ah ! d'honneur... Diable soit de la racine ! je me suis estropié. Ma foi, arrêtons ici un instant.

LE COURTISAN.

Je suis excédé.

LUREWEL.

Voilà une sotte chasse.

LE COURTISAN.

Aussi le roi l'a voulu.

LUREWEL.

Le roi est certainement aussi embarrassé que nous.

LE COURTISAN.

Moi, qui comptais jouer cesoir.

LUREWEL.

Et moi, la plus jolie petite fille du monde, la charmante Jenny... Tu ne connais pas cela.

LE COURTISAN.

D'où veux-tu que je la connaisse?

LUREWEL.

Je l'ai fait enlever.

LE COURTISAN.

Enlever?

LUREWEL.

Oui, c'est le plus court. Elle fait la sotte, mais je l'ai laissée en de bonnes mains.

LE COURTISAN, toussant.

Hum.

LUREWEL.

Hum. As-tu entendu?

LE COURTISAN.

Quoi?

LUREWEL.

Qu'elqu'un.

LE COURTISAN.

C'est comme la voix du roi.

LUREWEL.

Je croirais qu'oui.

LE COURTISAN.

Oui.

DUO.

LUREWEL.

Ah! grand Dieu! n'est-ce pas le roi?

LE COURTISAN.

Ah! ciel! ah! si c'était le roi?

LUREWEL.

Je tremble pour sa majesté;
Errer dans cette obscurité!

LE COURTISAN.

Le roi pourrait s'être écarté,
Errer dans cette obscurité!

ENSEMBLE.

Ce n'est que pour le roi
Que j'ai de l'effroi.
Chut!
Mais non, tout est en paix;
Mais non, tout est en paix.
Ce n'est personne, je me trompais.
Tout est en paix.

LUREWEL.

Cette petite fille fait des façons.

LE COURTISAN.

Avec toi ?

LUREWEL.

Ah ! elle n'est chez moi que de ce matin ; et je sais qu'elle aime un certain Richard...

LE COURTISAN.

Ah ! si elle a le cœur prévenu...

LUREWEL.

Prévenu ! ah, ah, prévenu est admirable au possible ! Ne suis-je pas le maître de ce que j'ai sous la clé ? et enfin... lorsque... les charmes d'un amant se joignent à l'empire des circonstances...

LE COURTISAN.

Je ne connais pas de mortel plus heureux que toi ; tu as des bonnes fortunes charmantes.

LUREWEL.

Tiens, mon cher ami :

ARIETTE.

Un fin chasseur qui suit à pas de loup
La perdrix qui trotte et sautille,
Un fin chasseur à l'instant qu'il dit : pille,
N'est jamais si sûr de son coup,

Que moi quand je guette une fille
Gentille.
Si mon ardeur
A sa pudeur
Donne des ailes,
Tant mieux;
Je la suis des yeux:
Toutes les belles,
Toutes les belles
N'ont que le premier vol devant moi;
N'ont que le premier vol devant moi,
Où je les trouve,
Leur cœur éprouve
Que je dois leur donner la loi.

Un fin chasseur qui suit à pas de loup
La perdrix qui trotte et sautille,
Un fin chasseur à l'instant qu'il dit: pille;
N'est jamais si sûr de son coup,
Que moi quand je guette une fille
Gentille, etc.

LE COURTISAN.

Oh! pour ce coup-ci, j'entends du bruit.

LUREWEL.

Et moi aussi.

LE COURTISAN.

Il ne nous manque que des voleurs. Serais-tu brave?

LUREWEL.

Sans doute. Paix. Écoute...

SCÈNE V.

RUSTAUT, CHARLOT, LE COURTISAN, LUREWEL.

QUATUOR.

RUSTAUT.

AVANCE, suis-moi, Charlot.

CHARLOT.

Oui, je te suis?

LE COURTISAN.

Oui, je crois, j'entends du bruit :
Au diable soit de la nuit.

LUREWEL.

J'entends du bruit.

RUSTAUT.

Mets tes armes en état.
Sont-elles en état ?

CHARLOT.

C'est en état.

LE COURTISAN.

J'entends du bruit.

LUREWEL.

Oui, c'est un bruit.

RUSTAUT.

Prends garde à toi.

CHARLOT.

Va, je te suis.

LE COURTISAN.

Ici, restons un moment ;
J'entrevois un mouvement,
Certainement.

LUREWEL.

Un mouvement.
Certainement.

RUSTAUT.

Avance un pas après moi,
Et surtout prends garde à toi.
Oui, prends garde à toi.

CHARLOT.

Je suis à toi.

LE COURTISAN.

Les vois-tu? moi, je les voi.

LUREWEL.

Tiens, je les voi.

RUSTAUT.

Allons tout en enfonçant,
Et contre eux en appuyant.

CHARLOT.

Moi le premier,
Par ce sentier.

LE COURTISAN.

Ils sont armés, je les voi,
Défendons-nous.

LUREWEL.

Défendons-nous.

RUSTAUT.

Ferme, en appuyant.

CHARLOT.

En les serrant.

RUSTAUT.

Suis-moi, suis-moi.

LE COURTISAN.

Ils semblent venir à moi.

RUSTAUT.

S'ils coupent par ce sentier,
Avance-toi le premier;
Oui, toi le premier;
Par ce sentier.

LE COURTISAN.

Ils sont à nous,
Avançons,
Marchons, marchons.

LUREWEL.

Marchons, marchons.

RUSTAUT.

Nous les prenons,
Nous les tenons.

CHARLOT.

Nous les tenons.

LUREWEL.

Hallons, frappons.

TOUS.

Halte-là, reste-là, qui va-là?

RUSTAUT.

Il faut, il faut nous contenter.

LE COURTISAN.

Parlez, parlez, sans insister;
Que faut-il pour vous contenter?

RUSTAUT.

Craignez les coups,
Ou suivez-nous.

CHARLOT.

Ou suivez-nous.

LE COURTISAN.

Craignez les coups,
Ou laissez-nous.

LURÈWEL.

Ou laissez-nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme; un petit escalier dans le fond; une porte dans le haut ouvrante et fermante; une autre sur un des côtés du théâtre, ouvrante et fermante, et laissant voir l'intérieur d'une chambre.

SCÈNE I.

LA MÈRE, BETSY, JENNY.

LA MÈRE, dans la coulisse.

BETSY?

BETSY, du haut de l'escalier dans le fond du théâtre, et fermant la porte de la chambre d'où elle sort.

Plaît-il, ma mère?

LA MÈRE.

On frappe.

BETSY.

On y va.

LA MÈRE.

Eh bien! qui est-ce?

BETSY.

Personne.

LA MÈRE.

Vous voyez bien, Jenny... Betsy, venez ici; qu'est-ce que vous faites là-haut? Donnez-moi mon rouet... Vous voyez bien, Jenny, qu'il faut se méfier de tout le monde.

JENNY.

Oui, ma tante.

LA MÈRE.

Betsy, voulez-vous prendre votre dévidoir? Jenny, je vous ai élevée comme ma fille : et vous allez l'être, puisque vous allez épouser Richard.

(Pendant ce temps, Betsy va chercher le rouet, approche des chaises, prend son dévidoir, et trémousse.)

JENNY.

Il revient bien tard ce soir.

LA MÈRE.

C'est vrai, cela m'inquiète... Mais comment pourra-t-on avoir votre troupeau de d'chez ce milord?

JENNY.

Les chemins doivent être bien mauvais de cet orage-ci.

LA MÈRE

Cela pourrait retarder votre mariage.

JENNY.

Savez-vous s'il a emporté sa lanterne?

LA MÈRE.

Betsy, savez-vous si votre frère a emporté sa lanterne ?

BETSY.

Non, ma mère, elle est là.

JENNY.

Il n'en fait jamais d'autre.

LA MÈRE.

C'est tout votre bien que ce troupeau.

JENNY.

C'est vrai.

(Betsy est à l'ouvrage : cependant la mère s'a sied, prend son rouet ; Jenny coud une pièce de son trousseau, ou fait de la dentelle : elle s'assied en face de la porte par où Richard doit venir, elle y regarde toutes les fois qu'elle lève la tête, et soupire. Betsy bouille, s'amuse avec son tablier, et se remet à l'ouvrage lorsque sa mère la regarde. La mère mouille son chanvre, le tire avec ses dents aux repises de l'air.)

TRIO (*).

BETSY.

Lorsque j'ai mon tablier blanc,
Et mes souliers d'un vert galant,

(*) Ces trois airs chantés séparément, se joignent et formen un *trio*.

Un bouquet dans ma collerette,
Gai tourlourette,
Le petit Colas suit mes pas,
Et puis nous allons tout là-bas
Jouer à la cligne-musette
Sous la coudrette.

JENNY.

Quand la bergère attend l'amant,
L'amant qui cause son tourment,
Rêveuse, attentive, inquiète,
Sans cesse elle guette;
Mais sitôt qu'elle entend ses pas,
Elle est contente et ne dit pas,
Et ne dit pas ce qu'en cachette
Son petit cœur souhaite.

LA MÈRE.

Hélas! hélas! que je me vois trompée!
Mais le méchant tire sa claire épée,
Et lui donne deux grands coups dans les flancs.
Prenez pitié de mes pauvres enfans.

JENNY.

Ah! le voilà!

(Elle aperçoit Richard, jette son ouvrage par terre, court à lui, revient toute honteuse, et dit:)

Il est avec un Monsieur!

BETSY, qui s'est levée presque en même temps que Jenny.

Ah! ma mère, un monsieur!

(La mère se lève; ensuite Jenny ramasse son ouvrage, range sa chaise, et Betsy aussi.)

SCÈNE II.

LE ROI, RICHARD, BETSY, JENNY, LA MÈRE.

RICHARD.

Bonsoir, ma mère. Bonsoir, Jenny.

JENNY.

Vous avez bien tardé, Richard.

LA MÈRE.

J'ai cru que tu ne reviendrais pas.

RICHARD.

J'ai battu le bois; j'ai trouvé Monsieur. Allons, ma mère, vite le couvert. Donne un siège, toi. Du jambon, une salade, tout ce que nous avons; vous ne ferez pas grande chère; commençons par boire un coup. Tiens, Betsy, porte cela. (*Il lui donne ses pistolets.*) Et va tout de suite à la cave, et ne te casse pas le cou comme hier. (*Au roi.*) Voulez-vous que je vous tire vos bottes?

SCÈNE III.

LE ROI, RICHARD, JENNY.

LE ROI.

Non, je vais remonter à cheval.

RICHARD.

Ah! c'est vrai. A propos, Rustaut n'est pas revenu ?

JENNY.

Non.

RICHARD.

Quoi, te voilà! Monsieur, voilà ma future que je vous présente.

LE ROI.

Elle est gentille.

RICHARD.

Ah! Monsieur, que nous avons eu de chagrin! Ce méchant milord.... Vous le connaissez, dites-vous ?

LE ROI.

Oui, il était de ma suite, nous étions ensemble.

RICHARD.

Et vous nous faites espérer que ce troupeau....

LE ROI.

Oui je.... je ferai en sorte qu'on vous rende justice.

RICHARD.

Ah! c'est bon : voilà de la bière, vite des verres. Ah! j'ai là-bas une vieille bouteille de vin, mais c'est pour après celle-ci.

SCÈNE IV.

RICHARD, LE ROI, JENNY, LA MÈRE.

LA MÈRE.

ARIETTE.

Monsieur, Monsieur,
Sauf vot' respect, faites-nous l'honneur ;
Voilà qu'c'est prêt,
C'est sans apprêt.

Si l'on était,... mais l'on n'est pas...
Nous n'avons pas ..
Un bon repas,
Dame, on n'est pas...
Monsieur, Monsieur,
Sauf vot' respect, etc.

RICHARD.

Eh! ma mère, avec vos complimens....

LA MÈRE.

Eh! mon fils, pour qui ce monsieur nous prendrait-il?

RICHARD.

Allons, Monsieur, passons là-dedans; donnez-moi le bras, que vous ne tombiez. Ma mère, vous ne venez pas?

LA MÈRE.

Nous avons soupé.

RICHARD.

Et vous, Jenny?

JENNY.

Je souperai après.

SCÈNE V.

BETSY, JENNY, LA MÈRE.

BETSY.

Ah! ma mère, qu'il a de belles manchettes! Je l'aime bien ce monsieur-là.

TRIO.

JENNY.

Ah! ma tante! ah! ma tante!
Ah! que je serais contente,
Si mon troupeau, par son crédit,

Peut revenir, car il l'a dit.

LA MÈRE.

Eh! oui, contente,
Eh! oui, ma tante,
Ah! son crédit,
Il vous l'a dit.
Bon! un milord est si puissant.

JENNY.

Ce monsieur rit.

LA MÈRE.

Ces seigneurs ont tant de crédit.

BETSY.

Mon frère chante.

JENNY.

Richard le sait, je l'ignorais.
Dans ce château,
Ils ont fait entrer mon troupeau.

LA MÈRE.

Aussi, pourquoi près du château
Aller conduire ce troupeau?
Sur ce côteau,
Près du hameau,
Le pâturage est bel et beau.

BETSY.

Ils boivent.

JENNY

Moi, j'espère; moi, j'espère
Qu'il pourra nous satisfaire.

LA MÈRE.

Bon, j'espère...

J'en désespère.

BETSY.

Mon frère chante.

JENNY.

Peut-être aussi sont-ils amis.

LE MÈRE.

On pense ainsi
Que son ami.

JENNY.

Enfin, pourquoi l'a-t-il promis?

LA MÈRE.

Discours de cours,
Nageons toujours;
Tout prometteur
Est un menteur.

BETSY.

Ce monsieur rit,
Mon frère chante.

(Betsy va de tems en tems regarder à la porte de la chambre où est le roi.)

SCÈNE VI.

JENNY, BETSY, LA MÈRE, RICHARD.

RICHARD.

VITE, ma mère, allez tenir compagnie à ce Monsieur; je m'en vais à la cave.

SCÈNE VII.

RICHARD, JENNY.

RICHARD.

Ma foi, c'est un honnête homme; sans moi il se serait tué à cette fondrière : je l'ai retenu par son habit; j'en ai encore mal au bras.

JENNY.

Crois-tu qu'il ait assez de crédit....

RICHARD.

Ma foi, oui, oui.

JENNY.

Mais si le milord... (*Ici Richard fait un mouvement comme pour s'en aller.*) On n'a pas le tems de se dire un mot!

RICHARD.

C'est vrai.

JENNY.

Veux-tu que j'aille à la cave?

RICHARD.

Avec moi?

JENNY.

Oh! non.

SCÈNE VIII.

BETSY, JENNY.

BETSY.

Ah! Jenny, voyez ce que ce Monsieur vient de me donner.

JENNY.

Comment! ce sont des pièces d'or. Eh! comment peut-il vous avoir donné tout cela?

BETSY.

ARIETTE.

Il regardait
Mon bouquet :
Sans doute il le désirait ;
Je l'ai pris,
Et je l'ai mis
A son habit ;
Il rit, il rit, il rit, il rit,
Et de sa grâce voilà
Qu'il me présente cela.
Je le prend,
Et l'embrasse à l'instant ;
Pan,
Maman
Me détache un bon soufflet,
Net,

Et j'eus sur le bec
Un bon coup sec.
Pourquoi frapper cet enfant ?
Dit ce monsieur en grondant ;
Ce baiser
Pouvait-il jamais m'offenser ?
Comme j'étais là pleurant,
Il tire encore de l'argent,
En disant :
Approchez, belle enfant,
Tenez ;
Prenez.
J'approche et je prend,
Pour faire endêver maman.

JENNY.

Pour faire endêver votre maman ! mais, Betsy, c'est fort mal.

BETSY.

Pourquoi m'a-t-elle donné un soufflet ? Devant ce Monsieur encore.

JENNY.

Eh ! pourquoi embrassez-vous les hommes ? Une grande fille de votre âge, une fille de quatorze ans ! c'est honteux.

BETSY.

Jenny, aurait-on des moutons avec cela ?

JENNY.

Oui.

BETSY.

Eh bien! Jenny, achetez un troupeau, je vous le donne.

(Elle les jette, partie dans la main, partie à terre)

JENNY, les ramassant.

Betsy! Betsy! cette petite folle, elle pourrait bien les perdre.

SCÈNE IX.

RICHARD, JENNY.

DUO.

JENNY.

Un instant.

RICHARD.

Il m'attend.

JENNY.

Un instant.

RICHARD.

Il m'attend.

ENSEMBLE.

JENNY.

Ah! revien :
Je te vois ; ah! quel bien!

RICHARD.

Je revien :
Je te vois ; ah! quel bien!

RICHARD, une bouteille à la main.

Il semble,

Il semble que tout se rassemble
Pour nous donner quelque chagrin.
Un instant, depuis ce matin,
Est-il possible d'être ensemble ?

ENSEMBLE.

JENNY.

Un moment
Seulement,
Un moment
Seulement,
Ah ! revien :
Je te vois ! ah ! quel bien !

RICHARD.

Il m'attend,
Quel tourment !
Il m'attend,
Quel tourment !
Je revien :
Je te vois ! ah ! quel bien !

RICHARD.

Un baiser.

JENNY.

Un baiser ? non, va-t'en.

RICHARD.

Un baiser.

JENNY.

On m'attend.

SCÈNE X.

LE ROI, RICHARD, JENNY.

LE ROI.

Quoi ! Richard, vous me laissez seul ?
Ah ! je ne m'étonne pas.

RICHARD.

Je vous demande pardon ; mais quand je suis avec elle, j'oublierais l'univers. Rentrons.

LE ROI.

Non, je reste ici. (*Il s'assied.*)

RICHARD.

Des verres, des verres. Cette bouteille-là sera meilleure que l'autre; c'est une dernière, mais je ne pense guère la boire en meilleure compagnie. (*Richard débouche la bouteille, verse dans un verre qui est sur une assiette que tient Betsy, qui regarde en l'air, et pense répandre.*) Allons, Jenny, il faut boire à la santé de Monsieur. Vas-tu répandre, toi? Laisse ça là.

JENNY.

Vous savez que je ne bois pas de vin.

RICHARD.

Il y a bien d'autres choses à quoi il faut s'habituer. (*Au Roi.*) Êtes-vous toujours obligé d'être à la cour?

LE ROI.

Oui.

RICHARD.

Toujours, toujours.

LE ROI.

Oui, toujours.

RICHARD.

Toujours; mais vous devez bien vous ennuyer?

LE ROI.

Pourquoi?

RICHARD.

Ma foi, que sais-je? C'est qu'on s'ennuie aisément de ce qu'on est obligé de faire. Il est vrai qu'on dit que le roi est bon, et qu'il y a du plaisir à le servir.

LE ROI.

Oui certainement, il est bon.

RICHARD.

Buvons à sa santé

(Richard choque avec le roi, et fait un petit clin-d'œil à Jenny.)

LE ROI.

Ah! je le veux bien. A la santé du Roi.

JENNY.

Holà donc. A votre santé, Monsieur.

LE ROI.

Je vous remercie.

RICHARD, en reposant son verre.

Je ne conçois pas, moi, comment un roi peut être bon.

LE ROI.

Pourquoi donc?

RICHARD.

C'est qu'il y a des gens qui ont quelquefois intérêt qu'il ne le soit pas.

LE ROI.

Votre réflexion... m'étonne. Mais à la cour il y a d'honnêtes gens...

RICHARD.

Vous, par exemple; mais il y a aussi des milords Lurewel. Savez-vous, Monsieur, que pour connaître la vérité, il faut aller au-devant d'elle, et qu'un roi ne peut guère faire le premier pas?

LE ROI.

Soyez persuadé, Richard, qu'un roi qui sait aimer, a des amis fidèles et des ministres sûrs.

RICHARD.

Cela doit être. Mais...

LE ROI.

Mais, Richard, vous me surprenez toujours: qui peut vous en avoir tant appris?

RICHARD.

Vraiment, c'est une de vos idées à la cour de croire qu'on ne pense que là, et je parie que c'est la vôtre.

LE ROI.

Vous n'avez pas dessein de me flater.

RICHARD.

Moi, Monsieur, je ne flatte que ceux que je méprise.

LE ROI.

Il serait bien terrible... je serais bien fâché, Richard, que tout le monde pensât comme vous.

RICHARD.

Eh! pourquoi donc, Monsieur?

LE ROI.

Mais vous n'avez pas répondu à ma question; qui peut vous en avoir tant appris?

RICHARD.

Ma foi, j'ai un peu couru, j'ai vu. Tenez, nous parlions d'un roi, j'ai vu ce qu'un roi n'est pas toujours à portée de voir.

LE ROI.

Quoi?

RICHARD.

Des hommes.

SCÈNE XI.

LE ROI, RICHARD, JENNY, BETSY, LA MÈRE.

LA MÈRE.

Buvez-vous encore ?

RICHARD.

Ah! ma mère, laissez tout ça.

LA MÈRE.

Parle-lui donc encore de ce troupeau.

LE ROI, à Jenny.

Comment vous appelez-vous ?

JENNY.

Jenny, Monsieur.

LE ROI.

Eh bien, Jenny, êtes-vous contente de vous marier ?

JENNY.

Oui, Monsieur; mais vous pourriez ajouter quelque chose à notre contentement.

LE ROI.

Dites; si je le puis, je le ferai.

JENNY.

Ce serait de venir à notre noce.

RICHARD.

Parbleu elle a raison, faites-nous ce plaisir-là, ça nous consolera de ce troupeau ; car ce milord est trop puissant.

LE ROI.

Mais, belle Jenny, pouvez-vous espérer de vivre heureuse dans un lieu aussi sauvage que celui-ci me le paraît ?

JENNY.

Avec Richard, Monsieur ?

LE ROI.

N'aimeriez-vous pas mieux être à Londres, dans une grande ville, j'entends avec lui ?

LA MÈRE.

Ah ! Monsieur, lorsque feu mon pauvre homme vivait....

RICHARD.

Eh ! ma mère, laissez-la parler.

LA MÈRE, à Betsy.

Où avez-vous mis l'argent que ce monsieur vous a donné ?

JENNY.

Je crois, Monsieur, que, pour vivre heureux, le bruit de la ville est moins propre que le calme de la campagne.

RICHARD.

Jenny, chantez à Monsieur cette chanson... Ah! c'est qu'elle chante.... Vous allez l'entendre.

JENNY.

Laquelle?

RICHARD.

Cette chanson sur le bonheur.

JENNY.

Ah!

LE ROI.

Eh! votre garde....

RICHARD.

Il ne peut pas tarder.

LA MÈRE.

Tu me paieras ça; va, je le dirai à ton frère.

SCÈNE XII.

LE ROI, JENNY, RICHARD.

RICHARD.

Allons, Jenny, chantez, ne soyez pas honteuse.

(Jenny prélude l'air qu'elle veut chanter.)

Ce n'est pas celle-là.

JENNY.

Laquelle donc ?

RICHARD.

Ah ! dites toujours, vous aimez celle-là.

JENNY.

ROMANCE.

Que le soleil dans la plaine,
Brûle troupeaux et bergers ;
Qu'une tempête soudaine
Vienne inonder nos vergers ;
Près de l'objet qui nous enchaîne,
Et qui nous lie à son désir,
Rien n'est peine,
Tout est plaisir.

Que le cours de la semaine
Nous ravisse le repos :
Qu'une saison incertaine
Augmente encor nos travaux ;
Près de l'objet, etc.

Que la bouillante jeunesse
Enflamme et trouble nos sens ;
Que la tremblante vieillesse
Rende nos pas languissans ;
Près de l'objet, etc.

LE ROI.

Fort bien, Jenny.

RICHARD.

Ce n'est pas celle-là que je voulais dire, c'est celle sur le bonheur.

JENNY.

Eh bien! dites, vous la savez.

RICHARD.

Soit.

ARIETTE.

Ce n'est qu'ici,
Oui,
Ce n'est qu'au village,
Que le Bonheur a fixé son séjour,
Loin de la ville, loin de la cour,
C'est à l'ombrage
D'un vert feuillage,
Qu'on trouve ensemble et la Paix et l'Amour.
Lorsque le soleil lance ses traits
Sur nos têtes profanes,
La foudre frappe les palais,
Elle respecte les cabanes

Ce n'est qu'ici,
Oui,
Ce n'est qu'au village
Que le Bonheur a fixé son séjour.

LE ROI.

Richard, votre chanson est fort bien; mais elle n'est pas tout-à-fait juste.

RICHARD.

En quoi donc ?

LE ROI.

Le tonnerre ne tombe sur les palais que parce qu'ils sont plus élevés que les cabanes.

RICHARD.

C'est vrai ; mais ce n'est pas moi qui ai fait la chanson ; n'importe, le bonheur n'en est pas moins ici. Mais vous, Monsieur, faites-nous le plaisir de nous chanter quelque chose sur le bonheur de la cour.

LE ROI.

J'entends souvent chanter, mais je ne chante point.

RICHARD.

Ah ! Monsieur, quelque chanson de la cour.

LE ROI.

Je vous assure qu'on ne m'a jamais prié de chanter.

RICHARD.

Eh bien ! nous vous en prions.

JENNY.

Ah ! Monsieur.

LE ROI.

Il est fort plaisant que... Je le veux bien pour la singularité du fait.

JENNY.

Ah ! écoute, Richard.

LE ROI.

Je vais vous dire un fragment d'opéra que j'ai vu représenter. Vous savez ce que c'est qu'un opéra ?

RICHARD.

Oui, Monsieur, j'y ai été très-souvent, et je l'ai expliqué à Jenny.

LE ROI.

Je m'en souviendrai peut-être mal.

RICHARD.

Cela est égal.

LE ROI.

Un jeune prince destiné au trône demande par quel moyen un roi peut parvenir au plus haut degré de bonheur. Voici la réponse de son gouverneur.

ARIETTE.

Le bonheur est de le répandre,
De le verser sur les humains,
De faire éclore de vos mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

Est-il une félicité,
Comparable à la volupté
D'un souverain qui se peut dire :

Tout ce que le ciel m'a soumis,
Tous les sujets de mon empire,
Sont mes enfans, sont mes amis ?
Ah ! quel plaisir, quel plaisir de lire,
Dans les yeux d'un peuple attendri,
Tout ce qu'inspire
La présence d'un roi chéri !

Le bonheur, etc.

RICHARD.

Ah ! Monsieur, sans le respect que je me sens pour vous, que je vous embrasserais de bon cœur ! Monsieur, le gouverneur de ce prince-là ne lui vole pas ses gages.

SCÈNE XIII.

BETSY, LA MÈRE, LE ROI, RICHARD, JENNY.

BETSY.

Ah ! mon frère, voilà Rustaut qui amène des voleurs.

SCÈNE XIV.

LUREWEL, UN COURTISAN, RUSTAUT, CHARLOT, MIRAUT, LE ROI, BETSY, RICHARD, LA MÈRE, JENNY.

(Le Roi est assis, Richard, la Mère et Betsy, empêchent qu'on ne le voie.)

JENNY.

Ah ! ciel ! c'est le milord.

(Jenny se sauve et se cache derrière la porte qu'elle tient à demi-ouverte.)

LUREWEL.

Ah ! c'est l'ami Richard...

RICHARD.

Quoi ! c'est vous, Milord ?

LUREWEL.

Ah ! tu me fais prendre par tes gardes ?

RICHARD.

Ils ne savaient pas ! Milord...

LUREWEL.

Ils ne savaient pas ! je t'apprendrai à savoir pour eux.

RICHARD.

Pourquoi, Rustaut, avez-vous arrêté Milord ?

RUSTAUT.

Eh ! sarpejeu, est-ce qu'on voyait clair ! Un coquin et un milord peuvent se ressembler. Que ne disait-il ? Sitôt que je leur ont dit que j'étions des gardes, ils se sont rendus, et n'ont plus voulu répondre.

RICHARD.

Mais, Milord, Jenny que vous avez retenue...

LUREWEL.

Ah ! Jenny, Jenny ne sortira de chez moi qu'à bonnes enseignes : il sied bien à un drôle comme toi d'épouser une jolie fille ; et lorsque...

(Le Roi alors se lève et paraît ; le Courtisan l'aperçoit.)

LE COURTISAN.

Ah ! voilà le Roi.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE COURTISAN, LUREWEL.

Ah ! Sire, votre Majesté,
Votre personne est en sûreté.
Ah ! pour nous quelle félicité !

RICHARD, LES GARDES, LA MÈRE, BETSY.

Le Roi !
Quoi ! c'est le Roi !

LE ROI.

Milord, répondez-moi.

LE COURTISAN.

Ah! Sire!
Oui, Sire,
Voici Milord, qui vous dira,
Assurera,
Qui jurera.

LUREWEL.

Ah! Sire!
Oui, Sire,
Voici Milord.

RICHARD.

Ah! Sire, excusez-moi.
Sire, pardonnez-moi.
C'est le Roi!
Quoi! c'est le Roi!
Le Roi! le Roi!

LES GARDES, LA MÈRE, BETSY.

C'est le Roi!
Quoi! c'est le Roi!
Le Roi, le Roi!
Voilà le Roi!

LE COURTISAN, LUREWEL.

Qu'ordonne votre Majesté?
Mon cœur flatté,
Trop enchanté,
Se sent flatté.

LE ROI.

Il me suffit, répondez-moi.

RICHARD, LES GARDES, LA MÈRE, BETSY.

Quoi! c'est le Roi!

LE COURTISAN, LUREWEL.

Nous oublions ce que nos cœurs,
Dans ces momens de craintes, d'horreurs,
Ont éprouvé de vives terreurs.

LE ROI.

Milord! répondez moi.

RICHARD.

Ah! Sire, excusez-moi,
Sire, pardonnez-moi.

LES GARDES, LA MÈRE, BETSY.

C'est le Roi!
Voilà le Roi!
Quoi! c'est le Roi!

LE COURTISAN, LUREWEL.

Ah! Sire,
Oui, Sire,
Quoi! disions-nous, dans ces forêts
Un roi chéri de ses sujets,
Ah! quels regrets!
Au milieu de ces bois épais.

RICHARD.

C'est le Roi,
Quoi! c'est le Roi.

LE ROI.

Paix.

LE ROI, après avoir fait signe à tout le monde de se taire.)

Milord, que veut dire Richard touchant cette fille?

LUREWEL.

Ah ! sire, cette misère-là ne mérite pas l'attention de votre Majesté.

RICHARD.

Que ne m'est-il permis...

LE ROI.

Paix, Richard. Dites-moi la vérité, Milord.

LUREWEL.

Sire, une petite fille, une infortunée, une orpheline de ce canton, que ce drôle-là...

LE ROI

Songez que vous me parlez.

LUREWEL, un peu dépité.

Que... que j'ai prise sous ma protection, parce que .. parce que Richard voulait l'épouser malgré elle.

JENNY, accourant de l'endroit où elle était cachée.

Malgré moi ! (*Se jetant aux pieds du Roi.*) Ah Sire !

LE ROI.

Eh bien, Milord ?

LUREWEL.

Je crois que votre Majesté veut bien me rendre assez de justice...

LE ROI.

Si je vous la rendais... Sortez de ma présence.

LUREWEL, au Courtisan.

Milord, vous savez que mon idée...

LE COURTISAN.

Ah! fi, Milord, c'est une action infâme. (*Au Roi.*) Sire, c'est une action infâme.

LUREWEL, à part.

Où nous entraîne une première injustice!

LE ROI.

Voilà donc comme les rois savent la vérité!

RICHARD.

Excusez, Sire, si...

LE ROI.

Richard, donnez-moi mon épée. Avez-vous là des chevaux?

RUSTAUT.

Oui, Sire, voilà des chasseurs qui arrivent de tous les côtés de la forêt pour s'informer si je ne savions pas ce que vous étiez devenu.

LE ROI.

Richard, recevez-la de ma main; je vous anoblis.

RICHARD.

Sire, je ne dois peut-être ma franchise qu'à mon état; si cela était, je vous dirais: Qu'ai-je fait pour mériter cette faveur?

LE ROI.

Vous oubliez que vous m'avez sauvé la vie; mais, Richard, si la noblesse est faite pour décorer les vertus, c'est à la vérité qu'elle doit la préférence.

RICHARD.

Je ne dois peut-être cela qu'à mon état. Sire, reprenez votre noblesse, et laissez-moi ce qui la mérite.

LE ROI.

Ah! Lurewel! quelle distance! Jenny, vous m'avez prié de votre noce, je la ferai. Richard, je me charge de la dot. Adieu, Madame. Adieu, petite.

SCÈNE XV.

JENNY, BETSY, LA MÈRE.

BETSY.

Ma mère, c'est donc là un roi?

LA MÈRE.

Eh! vraiment oui, petite bête. Mais.... mais... mais je n'en reviens pas.

JENNY.

Ah! ma tante, quel bonheur! A-t-il dit quand notre noce se ferait?

LA MÈRE.

Ah! si j'avais su que c'était le Roi, moi qui avais des poulets tout prêts.

(On entend un prélude de cors.)

SCÈNE XVI.

RICHARD, RUSTAUT, CHARLOT, BETSY, JENNY, LA MÈRE.

RICHARD.

Le Roi est monté à cheval. Ah! Jenny!

JENNY.

Ah ! Richard !

CHŒUR.

Que du ciel la bonté suprême
Accorde au Roi les jours les plus nombreux,

JENNY, RICHARD.

Ah! { Richard, / Jenny, } je pense de même.

BETSY, LA MÈRE.

Eh bien, moi, / Ah! mon fils, } je pense de même.

CHŒUR.

Notre bonheur fait tous ses vœux;
Il ne voit dans le diadême
Qu'un moyen de nous rendre heureux.

Que du ciel, etc.

VAUDEVILLE.

RUSTAUT.

Ne perdons jamais l'espérance,
L'orage écrase nos forêts;
Mais l'orage amène la paix,
Et de là ton bonheur commence.
Il ne faut s'étonner de rien,
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

CHARLOT.

Ce n'est pas assez de la quête,
Il faut lancer, chasser, forcer,
Se fatiguer, se harasser,
Mais enfin nous prenons la bête.
Il ne faut, etc.

LA MÈRE.

Lorsque j'élevais ton enfance,
Tu m'as donné bien du chagrin;
Tu n'étais qu'un petit coquin,
Mais tu passes mon espérance.
Il ne faut, etc.

BETSY.

L'évènement m'a fait connaître
Que j'ai bien placé mon bouquet;
Pour me payer de mon soufflet,
Le Roi me marira peut-être.
Il ne faut, etc.

JENNY.

Je sais que la peine est extrême,
Même dans un ménage heureux:

Quand on souffre, on souffre pour deux ;
Mais avec un époux qu'on aime,
Il ne faut, etc.

RICHARD.

Le chagrin imprime sa trace
Sur l'amour et sur la gaîté !
Aujourd'hui, quelle adversité !...
Viens, ma Jenny, que je t'embrasse.
Il ne faut s'étonner de rien,
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

FIN DU ROI ET LE FERMIER.

ROSE ET COLAS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR SÉDAINE,

MUSIQUE DE MONSIGNY,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 8 mars 1764.

PERSONNAGES.

MATHURIN, fermier, père de Rose.
PIERRE LEROUX, fermier, père de Colas.
COLAS.
ROSE.
LA MÈRE BOBI.

ROSE ET COLAS,

COMÉDIE.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison d'un fermier, un escalier sur une des ailes.

SCÈNE I.

ROSE, seule.

ARIETTE.

Pauvre Colas, pauvre Colas,
Mon père ne sortira pas;
Il l'a juré. Pauvre Colas,
Pauvre Colas.

Il court, il va,
Eh! pourquoi ça?
Je n'en sais rien;
Il court, il vient,
Dans sa chambre il se renferme,
Et puis il court à la ferme;
Du jardin au colombier,
Et de la cave au grenier,

Et du grenier au cellier.
Pauvre Colas, pauvre Colas.
Mon père ne sortira pas;
Il l'a juré. Pauvre Colas,
Pauvre Colas.

A présent tu te tourmentes;
Mais peux-tu t'en prendre à moi?
Colas, si tu te lamentes,
Je me lamente plus que toi.
Pauvre Colas, pauvre Colas.
Mon père ne sortira pas,
Il l'a juré. Pauvre Colas,
Pauvre Colas.

SCÈNE II.

LA MÈRE BOBI, ROSE.

ROSE.

Bon, ne voilà-t-il pas la vieille mère Bobi! Qu'est-ce qu'elle demande? Qu'est-ce que vous regardez, la mère?

LA MÈRE.

Rien, rien. Où est ton père?

ROSE.

Je ne sais pas; il est partout, et il n'est nulle part.

LA MÈRE.

Il ferait mieux de se tenir chez lui.

ROSE.

Vous êtes venue par la petite ruelle, la mère ; vous n'avez pas fermé la porte ?

LA MÈRE.

Non, non, non.

ROSE.

Mais qu'est-ce que vous regardez donc ?

LA MÈRE.

N'est-ce pas là ta chambre ?

ROSE.

Oui.

LA MÈRE.

Où tu couches ?

ROSE.

Oui.

LA MÈRE.

ARIETTE.

La sagesse est un trésor,
Un trésor c'est la sagesse :
L'argent ne vaut pas de l'or,
Un peu d'or n'est pas richesse ;
L'argent, l'or et la richesse
Ne valent pas la sagesse.
La sagesse est un trésor,
Un peu d'or n'est pas richesse :

L'argent ne vaut pas de l'or,
L'argent, l'or et la richesse,
Eh! non, non, c'est la sagesse:
La sagesse est un trésor.

Parce que j'eus ce printems
Quatre-vingt et quatorze ans,
On pense que je radote.
Bon dieu, les mauvais enfans!
L'un me tire par ma cotte,
Que les enfans sont méchans!
L'un me tire par ma cotte,
L'autre saute devant moi,
Un petit me montre au doigt:
Viens-y, il y viendra;
Mais le premier qui viendra;
Le premier qui sautera,
Le premier qui dansera.
Je vous lui donne à l'instant,
Pan.

La sagesse est un trésor,
Un trésor c'est la sagesse;
Un trésor c'est la sagesse;
L'argent ne vaut pas de l'or.
Un peu d'or n'est pas richesse, etc.

SCÈNE III.

ROSE, seule.

Voyez quel radotage! Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Si je lui avais répondu un mot, elle ne finissait plus .. Je ne sais à quoi m'occuper... Je n'ai courage à rien.

(Elle reste à rêver appuyée sur sa chaise.)

SCÈNE IV.

MATHURIN, ROSE.

MATHURIN.

Tu n'as donc rien à faire aujourd'hui ?

ROSE.

Ah ! vous voilà, mon père.

MATHURIN.

Que fais-tu là ?

ROSE.

Je...

MATHURIN.

Oui, je...

ROSE.

Vous me pardonnerez.

MATHURIN.

Eh bien! travaille donc

ROSE.

Mais, c'est que vous allez, et que vous venez.

MATHURIN.

Qu'est-ce que cela te regarde ?

ROSE.

Vous dormez toutes les aprés-dinées, et aujourd'hui vous n'avez pas dormi.

MATHURIN.

Je ne veux pas dormir.

ROSE.

Vous pouvez avoir besoin de quelque chose.

MATHURIN.

Je t'appellerai. Hon, hon, hon.

SCÈNE V.

MATHURIN, seul.

ARIETTE.

Sans chien et sans houlette,
J'aimerais mieux garder cent moutons près d'un blé,
Qu'une fillette

Dont le cœur.... dont le cœur a parlé :
Elle est si leste,
Elle est si preste ;
L'oreille est en l'air ;
L'œil est un éclair :
Toujours folle
De plaisir,
Elle vole
Vers son désir ;
Mais l'âge, et le tems
Qui tout mène,
Vengent ses parens
De leur peine.
Mère de famille,
La fille
Un jour
Chante à son tour :

Sans chien, etc.

SCÈNE VI.

MATHURIN, ROSE.

ROSE, accourant.

Ah ! mon père ! ah ! que je suis fâchée !

MATHURIN.

Quoi ?

ROSE.

Je n'ai pas songé à vous dire : eh ! vite, eh ! vite, vite, il faut que vous alliez au château.

MATHURIN.

J'en sors.

ROSE.

Vous en sortez !... et chez le collecteur?

MATHURIN

Je viens de lui parler.

ROSE.

Lui parler ? ah !... La vieille mère Bobi est venue... N'aviez-vous pas dit que vous iriez à la ville ?

MATHURIN.

Le fils de Pierre y est allé.

ROSE.

Colas ?

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

A la ville ?

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

Y a-t-il long-tems qu'il... Vous aviez dit nier que vous iriez acheter de la graine.

MATHURIN.

Tu as bonne envie que je sorte.

ROSE.

Moi ! point du tout, mon père ; mais c'est que, quand vous êtes ici, vous vous ennuyez.

MATHURIN.

Dis que je t'ennuie.

ROSE.

Si vous voulez, j'irai pour vous.

MATHURIN.

Eh non! eh non! eh non! je n'ai pas besoin de tes services : j'attends Pierre ici, il m'en fera avoir, de la graine, lui, il m'en fera avoir... (*A part.*) La malice, voyez-vous? je parie qu'elle attend.

ROSE, à part.

Il ne sortira pas.

SCÈNE VII.

MATHURIN, ROSE, PIERRE LEROUX.

ROSE.

Ah! bonjour, monsieur Pierre.

PIERRE.

Bonjour, Rose, bonjour.

MATHURIN.

Je t'attendais.

ROSE.

Comment vous portez-vous, monsieur Pierre !

PIERRE.

Fort bien.

MATHURIN.

Laisse-nous.

ROSE.

Mon père disait que vous étiez à la ville.

PIERRE.

Non, c'est mon fils.

ROSE.

Oui, pour acheter de la graine.

PIERRE.

Non, c'est pour de l'argent qu'on me doit.

MATHURIN.

Tu nous laisseras parler peut-être.

PIERRE.

On m'a dit que tu me demandais ?

MATHURIN.

Chut... Qu'est-ce que tu fais-là, toi !

ROSE.

Moi, mon père ?

MATHURIN.

Oui, va t'occuper ; va nous cueillir une

salade, épluche-la, lave-la, laisse-nous.... Eh bien! Pierre Leroux, comment vont les vignes?

PIERRE.

Ah! ah! assez bien, si ce n'étaient les vers qui nous mangent.

MATHURIN.

Oh! cela a été de tout tems; qu'y faire?

PIERRE.

Rien; il n'y a que Dieu et le tems.

MATHURIN.

La méchanceté des hommes va depis en pis.

PIERRE.

Quand cela sera au comble, il faudra bien une fin.

MATHURIN.

Oui, pourvu que...

SCÈNE VIII.

MATHURIN, PIERRE.

MATHURIN

Ah! la voilà partie. Oh! ça, Pierre Leroux, ce n'est pas cela qui s'agit.

PIERRE.

Dites.

MATHURIN, apportant un arc.

Connaissez-vous cela ?

PIERRE.

Cela, parjoi ! si je connais ça ? c'est un arc.

MATHURIN.

Oui, c'est un arc; mais encore.

PIERRE.

Eh ! c'est le mien que j'ai donné à mon fils.

MATHURIN.

Cela suffit.

PIERRE.

C'est celui avec lequel j'ai gagné le prix.

MATHURIN.

C'est bon ; mais...

PIERRE.

Il y a bien trente ans.

MATHURIN.

C'est à merveille ; j'ai...

PIERRE.

J'ai encore la tasse d'argent.

MATHURIN.

Oui, oui, je l'ai vue... Vous saurez que...

PIERRE.

Je ne l'ai pas sur moi.

MATHURIN

Je vous en dispense. Je voulais....

PIERRE.

Je voulais vous la montrer..

MATHURIN.

Je n'en doute pas.

PIERRE.

C'est que...

MATHURIN.

C'est que... oui, vous avez raison, elle est belle, je l'ai vue. C'est une tasse qui a une anse, nous la reverrons; mais j'ai autre chose à vous dire.

PIERRE.

Ah! dites, dites.

MATHURIN.

Vous êtes veuf, et moi aussi! nos femmes nous ont laissé à vous un garçon, et à moi une fille.

PIERRE.

Oui, qui est bien gentille.

MATHURIN.

Votre garçon me paraît aussi un genti garçon; j'ai un conseil à vous demander.

PIERRE.

J'écoute.

MATHURIN.

Si au lieu d'un garçon, vous aviez une fille, et qu'il vînt à l'entour de chez vous rôder quelque jeune gaillard, qui vînt la voir en votre absence, vous m'entendez, qu'est-ce que vous feriez!

PIERRE.

Ce que je ferais? Si le garçon ne me convenait point, je lui dirais : Tiens, un tel (son nom) je vois toute ta manigance, et je te prie de ne plus faire comme cela, parce que cela me déplaît. D'abord ma fille n'est pas pour toi parce que tu es un libertin, parce que tu es (enfin ce qu'il serait) : s'il y revenait, je me mettrais en colère, je battrais la fille, je battrais le garçon, je...

MATHURIN.

Oui, vous battriez tout le monde: mais si le garçon vous convenait?

PIERRE.

S'il me convenait. (*Il rêve.*) Ah! ah!.... pour lors... j'enverrais chercher le père ou j'irais le trouver moi-même, Mathurin; car c'est à ceux qui ont affaire à aller trouver. Mais ne parlons plus de ça. Je dirais au père tout ce qui se passe; et que votre fils se tienne

chez vous, ou je l'assomme.—Mais mon fils aime votre fille; mais ils se conviennent; mais ils sont d'âge; mais voulez-vous la lui donner?—Ah! parlons.—Parlons, et nous parlerions.

MATHURIN.

Eh bien! Pierre Leroux, ce que vous dites qu'il faut que le père fasse, je le fais. Hier nous nous sommes quittés tard, je suis rentré ici: on ne voyait pas bien clair, j'ai vu quelque chose là du long, là entre la table et la muraille; cela marchait à quatre pattes, j'ai cru que c'était un chien, j'y ai donné un coup de pied. Ho! pataud, à la cour. Ma fille s'est jetée à mon cou.—Ah! mon père, vous revenez bien tard: ah! mon père, j'étais inquiète. Ah! mon père.—Donne-nous de la lumière, lui ai-je dit.

PIERRE.

Eh bien?

MATHURIN.

Eh bien! pendant qu'elle allait en chercher, j'ai trouvé cet arc-là sous mes pieds.

PIERRE.

Ici?

MATHURIN.

Là.

PIERRE.

Ah, ah!

MATHURIN.

Ainsi, je suis sûr que ce qui marchait à quatre pattes n'est autre que votre fils. Il est inutile, je crois, de vous dire que cela ne me plaît pas : ainsi recommandez-lui bien de ne plus venir ici ; ou, si je l'y trouve, il s'en repentira. Il m'a joué un tour de chien, et moi, je pourrais lui en jouer un qui ne lui ferait pas plaisir.

PIERRE.

Mais, si nos jeunes gens s'aiment, et que nous puissions...

MATHURIN.

Ah! parlons, parlons, je ne demande pas mieux.

PIERRE, après avoir rêvé.

Que donnerez-vous à votre fille en mariage?

MATHURIN.

Tout, et rien; et vous à votre fils ?

PIERRE.

Tout, et rien; je n'ai que lui.

MATHURIN.

Je n'ai qu'elle.

PIERRE.

Je lui donne d'abord mes premiers attelages, mes premières charrues.

MATHURIN.

C'est-à-dire, vos anciennes.

PIERRE.

Oui ; ils les renouvelleront.

MATHURIN.

Et moi je lui donne le trousseau qu'elle a filé, tous les joyaux de sa mère, ses hardes, son linge, ses garnitures, ses coiffes, sa croix d'or, ses boucles d'or (elle les a déjà), les gants de soie, le collier, le ruban ; je veux qu'elle paraisse.

PIERRE.

J'entends, nous leur donnerons peu de chose, que nous voudrons faire valoir beaucoup.

MATHURIN.

Comme ça se pratique.

PIERRE.

Vous ressouvenez-vous de notre vieux bailli ? Mes enfans, mes enfans (disait-il avec sa petite canne), le hasard commence les mariages, et la vanité les finit.

MATHURIN,

Vanité, si vous voulez ; mais je les associerai à ma ferme.

PIERRE.

Et moi à la mienne.

MATHURIN.

A la fin de mon bail.

PIERRE.

Et moi aussi. Et combien avez-vous encore à aller?

MATHURIN.

Trois ans. Et vous?

PIERRE.

Et moi cinq.

MATHURIN.

Il faut cependant qu'ils vivent.

PIERRE.

N'avez-vous pas peur qu'ils manquent de quelque chose? Mais il faut d'abord faire connaître aux jeunes gens ce que c'est que la dépense d'un ménage.

MATHURIN.

J'entends; oui, leur rendre la vie un peu difficile.

PIERRE.

Moi, ce qui m'inquiète, c'est que je ne sais comment ils se tireront de cet embarras-là; ils sont encore trop jeunes.

MATHURIN.

Trop jeunes! Pierre Leroux, nature, jeunesse et santé; vous vous souvenez de la chanson?

PIERRE.

C'est sur moi qu'elle a été faite, et sur feu ma femme.

MATHURIN.

Je le sais bien.

PIERRE.

Je ne sais si je m'en souviendrai : il y a ma foi long-tems.

MATHURIN.

Oui, il y a long-tems : je n'étais pas plus haut que ça.

PIERRE.

CHANSON.

Avez-vous connu Jeannette ?
Avez-vous connu Jeannot ?
L'un et l'autre était plus sot
Qu'un mouton qui paît l'herbette.
Un beau jour que dans les champs
Ils allaient tous deux cherchant
Leurs troupeaux qui vont paissans,
Ils s'accostent en dandinant,
Ils se parlent en ricanant,
Rien n'était si drôle.
Eh bien, dans le même été,
Ce fut le couple le plus futé;
L'esprit, le bon sens, la parole.
Nature, jeunesse et santé
Sont trois bons maîtres d'école.

MATHURIN.

Comme on a chanté cela dans le village! Eh bien! cet embarras-là vous a-t-il fait mourir? Vous étiez cependant bien jeunes tous les deux.

PIERRE.

Ma pauvre Jeannette n'était pas sotte: mon fils est tout son portrait.

MATHURIN.

Ma fille la vaudra bien. Savez-vous qu'elle me gêne? oui, elle me gêne, elle me gêne... plus que feu ma femme. Si je bois, si je jure, si je dis quelque drôlerie, elle me reprend: c'est comme sa mère, et pis encore; car il faut respecter la jeunesse.

PIERRE.

Vous avez raison.

MATHURIN.

Enfin, c'est conclu, et le plus tôt sera le mieux.

PIERRE.

Le plus tôt, non; j'ai mes vendanges à faire.

MATHURIN.

Eh! n'ai-je pas ma moisson?

PIERRE.

C'est à cause de cela, ils en auront plus de

cœur à nous aider ; remettons à l'hiver, aux Rois.

MATHURIN.

A l'hiver ? c'est un mauvais tems.

PIERRE.

C'est le meilleur pour les mariages ; c'est encore ce que nous chantait le bailli.

MATHURIN.

Votre bailli, votre bailli, avec ses grandes chansons, les trois quarts du tems il ne savait ce qu'il disait.

PIERRE.

Écoutez, écoutez.

MATHURIN.

Je sais ce que vous voulez dire.

PIERRE.

Non, non.

MATHURIN.

Eh ! tenez :

CHANSON.

Au printems naissent les fleurs :
Dont les fruits parent l'automne ;
Mais, assis sur une tonne,
C'est l'hiver qui se couronne
Du tribut de leurs faveurs :
Ainsi l'hiver dans ses fêtes,

Doit s'embellir des instans,
Et se parer des conquêtes
Que l'Amour prépare au printems.

PIERRE.

Eh bien! vous voyez qu'il faut remettre à cet hiver.

MATHURIN.

Une chanson n'est pas une raison.

PIERRE.

C'est la réponse à la nôtre, c'est la réponse à la nôtre, c'est... Vous rêvez.

MATHURIN.

Oui, je rêve... Voulez-vous que je dise franchement la vérité?

PIERRE.

Sans doute.

MATHURIN.

Je suis un homme, moi; je ne suis pas une femme, je ne peux pas avoir une fille pendue à mes côtés comme un trousseau de clés. Elle est sage, elle est sage, ah! très-sage; mais peut-être aime-t-elle votre fils; et la sagesse d'une fille qui aime est plus mûre qu'il ne faut.

PIERRE.

Et moi, et moi! N'ai-je pas les mêmes appréhensions?.. les mêmes, non; mais d'au-

tres. Mon fils est vif, de bon cœur, mais prompt, et je crains qu'il ne lui prenne une fantaisie de courir et de quitter le pays.

MATHURIN.

Eh bien ! finissez donc?

PIERRE.

Oh ! nous serons toujours à même.

MATHURIN.

Eh ? ne voyez-vous pas qu'ils vont vous tourmenter ?

PIERRE.

Bon, tourmenter ! il y a moyen à tout. La première fois que mon fils viendra ici, mettez-le à la porte ; il sera triste. Je lui dirai qu'est-ce que tu as ? Il est franc, il me contera son chagrin. — Va, je parlerai au père.—Ah ! je vous remercie. Je le traîne huit jours.

MATHURIN.

Eh bien, huit jours.

PIERRE.

Après cela, ce sera vous qui n'aurez pas le tems de me parler : encore huit jours de gagnés.

MATHURIN.

Encore huit jours de gagnés.

PIERRE.

Ensuite nous parlons; mais nous ne convenons pas de nos faits: encore huit jours.

MATHURIN.

Encore huit jours.

PIERRE.

Enfin nous voilà arrangés.

MATHURIN.

Eh bien, huit et huit font seize, et huit font vingt-quatre, et huit c'est...

PIERRE.

C'est trente-deux.

MATHURIN.

Nous voilà juste en pleine moisson.

PIERRE.

Ah! ah! alors c'est à nous à les occuper si bien pendant la moisson, et pendant les vendanges, que le soir ils n'aient envie que de dormir.

MATHURIN.

Enfin, voilà les vendanges finies.

PIERRE.

Ah! qu'ils ne sont pas encore mariés. Il arrivera que vous aurez dit quelque chose de moi dans le village, ou j'aurai dit quelque chose de vous. L'éclaircissement entre nous

commencera par des injures ; alors la rupture, alors les caquets, les femmes s'en mêleront, de là des rapports, des médisances, des calomnies.—Ne me parlez jamais de cet homme-là.—Ne me parlez jamais de cet homme-ci, qu'il s'aille promener lui et son fils.—Qu'il aille au diable lui et sa fille. Nos jeunes gens pleureront : il s'en aimeront davantage; et puis quelque honnête homme viendra s'entremettre, il nous raccommodera, et croira avoir bien de l'esprit ; et puis l'hiver ; et puis les Rois, et puis le mariage.

MATHURIN.

Cela nous donnera de la peine.

PIERRE.

De la peine? de la peine ? Je n'en aurai pas plus qu'à tendre la corde de cet arc.

MATHURIN.

Vous n'en auriez pas mal.

PIERRE.

Pas mal ?... Ah ! que j'ai encore le poignet roide.

(Pierre se met en devoir de tendre la corde de l'arc, et le donne ensuite à Mathurin, qui fait le même jeu.)

SCÈNE IX.

ROSE, PIERRE, MATHURIN.

DUO.

MATHURIN.

Ah! ah! ah! comme il y viendra!
Comme il y viendra!
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.

PIERRE.

J'ai bien encor le poignet ferme;
Soyez certain de cela.

MATHURIN.

Vous n'avez plus le poignet ferme,
Soyez certain de cela.

PIERRE.

M'y voilà, non.
Bon, non.

MATHURIN.

Bon, bon, ahi, fort.
Bon, bon, encor plus fort.

PIERRE.

Tenez, prenez, voyons, à vous.

MATHURIN.

Donnez, donnez, Pierre Leroux.

PIERRE.

Voyons, à vous.

MATHURIN.

Oui, c'est à nous, oui, c'est à nous,
Qu'il appartient encor
Un plus heureux effort.

PIERRE.

Ah! ah! ah! comme il y viendra!
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.

MATHURIN.

J'ai plus que vous le poignet ferme,
Soyez certain de cela.

PIERRE.

Vous n'avez plus le poignet ferme,
Soyez certain de cela.

MATHURIN.

M'y voilà, non.
Bon, bon, bon,
M'y voilà... non.

PIERRE.

Bon, bon, ahi, fort,
Ahi, fort.
Eh bien! eh bien! était-ce à vous
Que convenait encor
Un plus heureux effort?

MATHURIN.

Ce n'est plus nous,
Ce n'est plus nous.
Ami, ami, laissons cela.

PIERRE.

Laissons cela.

ENSEMBLE.

La vieillesse nous dit : Holà !
Laissons à nos enfans,
Faire ce qu'on fait à vingt ans.

(En se retournant, pendant la ritournelle, ils aperçoivent Rose qui peut les avoir écoutés ; ils se retirent, l'un d'un côté du théâtre et l'autre de l'autre : ils frappent du pied, ruminent et feignent la plus grande colère.)

PIERRE.

Morbleu ! elle nous a entendus.

MATHURIN.

Quelle imprudence !

PIERRE.

O ciel!

MATHURIN.

Pierre Leroux.

PIERRE.

Mathurin.

MATHURIN.

Vous êtes un coquin.

PIERRE.

Tu me le paieras.

(Ils se promènent comme des furieux, Rose se lève, range sa chaise, les regarde, et commence le trio.)

TRIO.

ROSE.

Mais, mais ils sont en courroux;
Oui, je les crois en colère.
Mon père, mon père,
Pierre Leroux.

PIERRE.

Oui, je me moque de vous,
Je me ris de ta famille :
Ta fille, ta fille
N'est rien pour nous.

ROSE.

O ciel! ô ciel!
Pourquoi, pourquoi,
Dites-moi, dites-moi?
Ah! ah! ah! ciel!

PIERRE.

Je ris, je ris de ton courroux.

MATHURIN.

Si j'en croyais mon courroux,
Oui, la main, la main me grille!...
Ma fille n'est pas pour vous.

PIERRE.

Oui, je me moque de vous.

ROSE.

Pourquoi vous mettre en courroux?

MATHURIN, PIERRE, à part.

Bien, bien, bien.

ROSE

Pourquoi vous mettre en colère ?

PIERRE.

Oui, je me moque de vous.
Je me ris de ta famille ;
Ta fille, ta fille
N'est pas pour nous.

MATHURIN.

Si ce n'était ma fille...

ROSE.

Mon père, mon père, Pierre Leroux.
Mon père ; mon père,
Mais dites-moi donc pourquoi?
C'est de moi, c'est de moi.
Mais pourquoi ?

PIERRE.

Suis-je fou ? suis-je fou ?
Pour vous, non, jamais.

MATHURIN.

C'est bien moi qui serais fou,
Et ma fille
Est trop gentille ;
Ma fille n'est pas pour vous.

PIERRE.

Veux-tu, veux-tu sortir ?
Prends garde à toi : (Bis.)
Veux-tu sortir ?

ROSE.

Pourquoi sortir, pourquoi ?
Ah ! quel effroi !

Je vais mourir.

PIERRE, à part.

Bien, bien, très-bien.
(Haut.)
Sors, sors, sors, sors.

MATHURIN, à part.

Bien, bien, bien.
(Haut.)
Sors, sors, sors.
S'il passe devant ma porte.

PIERRE.

Je veux que de mille coups...

ROSE.

Eh! pourquoi tout ce courroux?

PIERRE.

Et que le diantre m'emporte,
Je veux que mille coups,
Je veux que le diable emporte
Ta porte et tes verroux,
Si vous ne le payez tous.

ROSE.

Pourquoi vous mettre en colère,
Mon père, Pierre Leroux,
Pourquoi menacer de coups?
Quelle fureur vous transporte!

MATHURIN.

S'il passe devant ma porte,
Je veux que de mille coups,
S'il approche de ma porte,
Si Colas, si Colas vient... vient... vient ici,

Oui, oui, oui, oui.

ROSE.

Colas, Colas, quoi! c'est pour lui.
Colas ne vient pas chez nous.
Ou du moins il n'y vient guère.
Mon père, mon père,
Pierre Leroux.
Ah! Pierre, ah! Pierre,
Ah! mon père, apaisez-vous.

PIERRE, à part.

Bien, bien, bien, bien.
(Haut.)
Je veux que de mille coups,
Je veux que le diable emporte
Ta porte et tes verroux.

MATHURIN.

Oui, s'il passe devant ma porte,
Si je vais prendre un bâton,
Tu sauras comme
J'assomme;
J'ai le bras bon.

PIERRE.

Eh! bien, eh! bien, sors,
Sors donc, sors donc.

ROSE.

Excusez, excusez,
Hélas! pardon;
Non, non, restez,
Non, non.

PIERRE.

Sors, sors; il faut sortir,

Il faut sortir.

MATHURIN.

Sors, il faut finir.
Il faut finir,
Il faut finir.

ROSE.

Quel déplaisir !

SCÈNE X.

MATHURIN, ROSE.

MATHURIN, saisissant un rateau.

Et toi, si je sais que tu parles à son fils... Pourquoi la porte de cette ruelle est-elle toujours ouverte ? J'y vais mettre un cadenas... Si je sais que tu lui parles, vois-tu ce rateau? le manche est de cœur de bois de cormier, à pleine main; c'est pour le servir. Qu'il y vienne! morbleu, qu'il y vienne! Si je le trouve ici... Pour aujourd'hui, tu ne lui parleras pas. Je vais fermer la porte à double tour.

SCÈNE XII.

ROSE, COLAS.

COLAS, par la lucarne.

Rose ! Rose !... Elle n'y est pas.

ROSE, cachée sur la rampe de l'escalier.

Ah ! cela me fait peine.

COLAS.

Rose, voilà un bouquet... Elle n'y est pas, je vais le jeter à sa place, elle le trouvera. (*Il jette le bouquet qui tombe par terre.*) Ah ciel ! le voilà par terre, elle peut marcher dessus ; si je pouvais descendre ! ah ! je descendrai bien. (*Il accroche son chapeau au linteau de la lucarne, son chapeau tombe en dehors.*) Bon, voilà mon chapeau tombé : qu'importe ? (*Il descend, ramasse le bouquet le met sur la table, sur la chaise, à la quenouille, à son côté. Pendant la ritournelle, Rose a l'air très-embarrassée, et se montre de tems en tems.*)

ARIETTE.

C'est ici que Rose respire,
Ici se rassemblent mes vœux ;
Si j'étais maître d'un empire,

Je le donnerais pour ces lieux.
Ah! Rosette! qu'on est heureux
Lorsqu'on soupire,
Et lorsqu'on est deux!
Ce lin fut pressé de sa main,
Sa bouche
Touche
Cette quenouille
Si joliment,
Tant joliment!
Elle mouille
En le filant.
Que je la baise!
Et cette chaise;
Ici tout est, tout est charmant....
Ah! Rosette! bouquet joli,
Que j'ai cueilli
Pour elle,
Si de ma belle
Vous êtes accueilli;
Si sa main sur son sein vous pose,
Dites-lui: Rose, charmante Rose,
Votre amant n'ose,
Il n'ose, il n'ose,
Il ne peut exprimer
Comme il sait vous aimer.

Ah! Rosette, etc.

(A la fin de la ritournelle, Colas cherche à sortir par la lucarne. Rose prend une pelotte de laine, et la lui jette. Il la voit, et descend.)

Te voilà, te voilà, ah! Rose, quoi! te voilà!

ROSE.

Va-t'en, va-t'en.

COLAS.

Dis-moi donc?

ROSE.

Non, sors vite.

COLAS.

Pourquoi te cacher?

ROSE.

Va-t'en, je t'en prie; je ne t'écoute pas.

COLAS.

Ne crains rien? laisse-moi...

ROSE.

Non, je t'en prie, mon père...

COLAS.

J'étais à la ville.

ROSE.

Ah! que je suis malheureuse de m'être montrée!

COLAS.

Qu'un seul mot.

ROSE.

Eh! bien, quoi?

COLAS.

Pour quelle raison, dis-moi...

ROSE.

Ah! je t'en prie, je te le demande à genoux: sors vite. A ce soir, à ce soir.

COLAS.

Je t'obéis. Ah! quelle cruauté!

ROSE.

Oui, oui, va-t'en.

(Colas remonte sur la table, sur la cheville; et près de passer par la lucarne, il la regarde pendant la ritournelle, et il redescend.)

DUO.

COLAS.

M'aimes-tu, ah! comme je t'aime?
Je n'ai qu'un plaisir:
Je dis, elle m'aime.

ROSE.

M'aimes-tu, ah! comme je t'aime?
Je n'ai qu'un désir:
De l'être de même.

ENSEMBLE.

Le jour, la nuit,
Ton image me suit:
Je te vois là, là. Ah! comme je t'aime!
Es-tu comme moi?

Quand je pense à toi
Adieu mon ouvrage,
Je n'ai nul souci,
Je suis sans courage,
Et je reste ainsi.

M'aimes-tu, etc.

ROSE.

Oh! ciel! voilà mon père, je l'entends, vite, sauve-toi.

COLAS.

Ah! que j'aurai bientôt... A ce soir.

ROSE.

Vite, mon père : ah ciel!

[Colas a beau se hâter, il est forcé de rester sur la cheville, parce que la lucarne s'est refermée.]

SCÈNE XIII.

ROSE, MATHURIN, COLAS.

MATHURIN.

ARIETTE.

Ah! ah! quelle douleur
Pour le cœur
D'une fille

Qui sèche, qui grille
De voir son amant!
Ah! c'est un grand tourment.
Quel âge a donc la pauvre enfant?
Seize ans, seize ans bientôt.
Eh! tôt, tôt, tôt,
Qu'on la marie.
Ah! papa, je vous prie,
Oui, c'est fait de ma vie :
La pauvre petite en mourra.

Ah! ah! quelle douleur, etc.

(Pendant la ritournelle, Mathurin ramasse la pelotte de laine que Rose a jetée à son amant.)

ROSE, à part.

Que je suis en peine! comment va-t-il sortir de là?

MATHURIN.

Elle a bien du soin. Comment aurait-elle soin d'un ménage? elle n'a seulement pas soin d'une pelotte de laine... (*Elle la prend d'un geste rude.*) Je te... Ah! tu boudes, tu boudes, tu as de l'humeur... tu ne dis mot...! Ah! tu es curieuse! Ah! tu écoutes...! Qu'est-ce que tu as entendu? Rien, oui, rien... Je te donnerai ma fille, je te donnerai mon fils : nous t'avions bien vue, nous nous moquions de toi... Et sais-tu ce dont tu es cause? C'est qu'à l'instant il a ordonné. (*Il baille par degrés.*) Ah, ah! il a ordonné à son fils de partir pour trois ans pour la province; et c'est

vrai, car je l'ai vu monter à cheval: il ne s'y tient pas mal. Ah! tu es curieuse, ah! tu boudes; tu ne dis mot! oui, hin! ha, tu boudes! ah! c'est cruel! ah! quelle douleur! Ah! ah! ah! tout cela m'ennuie; cela me donne envie de dormir. Oui; on va la marier, une paresseuse qui n'est capable de rien...

ROSE.

Mon père.

MATHURIN.

Une vaniteuse qui ne songe qu'à se mirer.

ROSE.

Mais mon père.

MATHURIN.

Sans soin, sans amitié, sans vigilance.

ROSE.

Pouvez-vous dire que je...

MATHURIN.

Qui laisse traîner jusqu'à sa laine. (*Elle sourit d'un air amer.*) Boire, manger, dormir et faire ses quatre repas, voilà ce qu'il lui faut.

ROSE.

Pouvez-vous me faire quelque reproche?...

MATHURIN.

Qui n'a que l'amour en tête, qui n'aime

que son Colas. Seulement le nom de Colas m'en dégoûterait : Colas... un libertin, un vagabond qui est amoureux de toutes les filles, qui en conte à toutes celles qu'il voit ; mais il est parti. S'amouracher d'un garçon, et de qui encore ? Si je le trouve ici ; mais il est parti, hi ! hi ! ah ! ah ! que je l'y trouve. Allons chante ; veux-tu chanter ?

ROSE, fesant une poupée à sa quenouille.

Je vais chanter.

MATHURIN.

Si, si, si, si, je m'endors, tu me réveilleras, entends-tu ? Tu me réveilleras dans une heure. Tiens son diable d'arc ; s'il vient le rechercher, tu le lui donneras.

ROSE.

Mon père, que n'allez-vous sur votre lit ?

MATHURIN.

Je, je, je ne veux pas dormir ; chante, chante.

ROSE.

Mais si vous dormez.

MATHURIN

J'entendrai bien si tu ne chantes pas.

ROSE.

S'il pouvait s'endormir !

ARIETTE.

Il était un oiseau gris
Comme une souris,
Qui, pour loger ses petits,
Fit un p'tit
Nid.
Sitôt qu'ils sont tous éclos,
Bien à propos,
Ils vont chantant, nuit et jour,
Au bois d'amour,
Aimez, aimez-moi,
Mon p'tit roi;
Donne-moi ta foi,
Mon cœur est à toi.
Ah! ah! remontez vos jambes, car on les voit.

Quand ces oiseaux vont chantans,
Dès le printems,
La violette a plus d'odeur,
Plus de fraîcheur;
Le papillon vole mieux,
Dedans les cieux,
Et Jeanneton dit, nuit et jour,
Au bois d'amour,
Aimez, aimez-moi,
Mon p'tit roi.
Ah! ah! remontez vos jambes, car on les voit.

Ces oiseaux ont tant chanté
Pendant l'été,
Que leur gosier et leur bec

Est tout à sec ;
Mais nous savons leurs chansons,
Et nos garçons
S'en vont chantant, nuit et jour,
Au bois d'amour,
Aimez, aimez-moi,
Mon p'tit roi.

Ah ! ah ! remontez vos jambes, car on les voit.

(Colas soutenu par cette cheville, en remontant ses jambes, perd l'équilibre : il tombe sur la table ; de la table, par terre, et il entraîne avec lui la selle et la bride qui sont sur une cheville à côté.)

Ah ! ciel ! ah ! Colas !

MATHURIN.

Qui est-là ? qui est-là ? qu'est-ce que cela ? qu'est-ce que cela ? quel bruit ! quel vacarme !

ROSE.

Mon père... Colas...

COLAS.

C'est moi, c'est moi.

MATHURIN.

Eh bien ! qu'est-ce que tu veux, toi ? Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce qu'on entre comme ça dans une maison ? J'ai cru que le toit... que l'enfer... que le diable... Qu'est-ce que tu demandes, voyons ?

COLAS.

Monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Monsieur Mathurin. Eh bien ?

ROSE.

Ah! certainement, il s'est blessé. Ah! je me meurs, ah! je n'en peux plus. (*Elle se trouve mal.*)

COLAS.

Rose, Rose, vous vous trouvez mal.

MATHURIN.

Rose, Rose, laisse-là, laisse-là ce sot qui entre comme une bombe... Il lui a fait peur, j'ai eu peur moi-même. Ne crains rien, ma fille, c'est moi, c'est moi, c'est Colas.

COLAS.

C'est que je suis glissé, je suis tombé.

ROSE.

Vous ne vous êtes pas blessé ?

COLAS.

Non, bien au contraire.

MATHURIN.

Je veux mourir si je savais ce que c'était... Mais pourquoi viens-tu ici ?

COLAS.

Je venais...

MATHURIN.

Tu venais, parbleu, j'ai bien entendu que tu venais ; mais pourquoi viens-tu ?

COLAS.

Pour vous rapporter ce que...

MATHURIN.

Quoi ?

COLAS.

Cela.

MATHURIN.

Quoi, cela ?

COLAS.

Les voici, cette selle et cette bride que mon père vous a empruntées.

MATHURIN.

Je te jure que je n'en savais rien, mais quand ?...

COLAS.

Vous vous portez bien, monsieur Mathurin, et mademoiselle Rose ?

MATHURIN.

Oui, oui, nous nous portons bien tous. Allons, tourne-moi les talons, et ne remets plus les pieds ici.

COLAS.

Mais je n'ai pas fait un grand mal, parce que...

MATHURIN.

Non, non, mais adieu.

COLAS.

Est-ce que je vous ai offensé ?

MATHURIN.

Non, non ; mais je suis le maître chez moi, et je ne veux pas que tu y viennes.

COLAS.

Eh ! la raison?

MATHURIN.

Demande-la à ton père, tiens, le voilà.

SCÈNE XIV.

COLAS, MATHURIN, ROSE, PIERRE.

COLAS.

Ah ! ciel !

ROSE.

Ah ! grand Dieu !

PIERRE.

J'avais oublié.... Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

COLAS.

Mon père, je venais de la ville où j'ai reçu votre argent.

PIERRE.

Ce n'est pas le chemin de passer par ici.

COLAS.

Sitôt que le Monsieur a vu votre papier.

PIERRE.

Ce n'est pas cela que...

COLAS.

Il m'a compté tout de suite l'argent.

PIERRE.

Ce n'est pas cela que je te demande.

COLAS.

Tout l'argent, toute la somme entière ; j'ai vingt-deux écus de six livres, trois louis d'or en monnaie ; je vais, mon père...

PIERRE.

Mais dis-moi un peu.

COLAS.

Mon père, il serait charmé de vous connaître.

ROSE.

Vous m'avez fait cueillir une salade.

(Les deux pères se donnent un regard d'intelligence.)

MATHURIN.

Tais-toi.

PIERRE.

Tais-toi ; pourquoi es-tu ici ; t'y ai-je envoyé ?

MATHURIN.

Si vous ne l'avez pas envoyé, il a donc plus de soin que vous ; car il m'a rapporté la selle et la bride que je vous avais prêtées.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que cette selle et cette bride ? qu'est-ce que cela veut dire?

MATHURIN.

Les voilà.

PIERRE.

Une selle ?

MATHURIN.

Oui.

PIERRE.

Une selle que j'ai empruntée ? moi ? j'en ai quatre chez moi.

MATHURIN.

Il me la rapporte cependant.

PIERRE.

Me diras-tu ce que cela veut dire ?

COLAS.

Je l'avais empruntée pour un de mes amis dans le village.

PIERRE.

Belles cachotteries, belles précautions, plutôt que de lui en prêter une des nôtres ! enfin.

SCÈNE XV.

COLAS, ROSE, MATHURIN, PIERRE, LA MÈRE BOBI.

LA MÈRE, regardant la lacarne.

Ah! ah! oui, c'est là.

COLAS, d'un air satisfait.

Bon! voilà la mère Bobi.

MATHURIN.

Eh! bien, maman, qu'est-ce que tu veux?

LA MÈRE.

Ce que je veux!

COLAS.

Oui, la mère, donnez-moi le bras.

LA MÈRE.

Ne me touche pas. Ah! qu'on a bien raison de dire que c'est la négligence des pères qui dérange les enfans. A père négligent, enfant libertin; (*Regardant la fille.*) et qui perd mère, perd sagesse. J'ai vu, j'ai vu, que les pères conduisaient les enfans; à présent ce sont les enfans qui conduisent les pères; aussi le ciel est offensé.

MATHURIN.

De quoi?

COLAS.

Je ne demande pas mieux que de rester.

LA MÈRE.

Je le crois bien, petit coquin, tu ne demandes pas mieux.

MATHURIN.

Eh bien! que voulez-vous nous dire?

PIERRE.

A qui en voulez-vous?

LA MÈRE.

Que vous devez rougir l'un et l'autre de ce que je veux dire.

PIERRE.

Oui, pour vous, de ce que vous ne le dites pas.

LA MÈRE.

Je ne le dirai que trop tôt, mais je ne veux pas qu'on le batte.

MATHURIN.

Qui, dites donc?

PIERRE.

Allons donc.

LA MÈRE.

Comment! deux hommes de votre âge; car toi, Gilles-Nicolas-Mathurin, tu es né... sept de janvier de l'année...

MATHURIN.

Après, après, nous savons notre âge.

PIERRE.

Oui.

LA MÈRE.

Je t'ai tenu, sans reproche, dans mon tablier.

MATHURIN.

Ensuite, dites, ou nous nous en allons.

PIERRE.

Nous vous laissons là.

ROSE.

Je crains bien.

COLAS.

Elle va nous parler des aveugles

LA MÈRE.

Tu voudrais bien que tout le monde le fût. Souffrir que ce petit scélérat et cette effrontée se parlent, tant que la nuit dure, à la fenêtre.

ROSE.

Ah! comme c'est faux.

COLAS.

Ah! peut-on mentir?

ROSE, COLAS.

C'est faux, c'est faux.

ROSE.

Oui, c'est faux! mon père sait bien que je me couche en même tems que lui.

COLAS.

Je couche dans la chambre de mon père.

LA MÈRE.

Oui, et tu te lèves, et tu descends par la fenêtre du grenier, par la poulie : on t'a vu, tout le village le sait.

ROSE.

Peut-on dire des choses comme cela!

COLAS.

Si je savais ceux qui l'ont dit, ils auraient affaire à moi.

LA MÈRE.

C'est moi, c'est moi qui le dis; voyons si j'aurai affaire à toi.

COLAS.

Si vous radotez.

PIERRE.

Tais-toi encore un coup.

LA MÈRE.

Je radote : tiens, je n'aurais pas tout dit, mais je vais tout dire.

COLAS.

Je vous en défie.

ROSE.

Oh ciel! pourquoi la défier?

LA MÈRE.

Ne le battez pas, toujours. Comment, tout-à-l'heure, tu n'as pas frappé à cette porte?

COLAS.

Il faut bien frapper pour entrer.

LA MÈRE.

Pour entrer? que n'entrais-tu! que n'entrais-tu! Tu n'as pas fait le tour de la maison, tu n'as pas sauté dans la petite ruelle, tu n'as pas fourré tes pieds dans les trous de la muraille l'un après l'autre, tu n'as pas enjambé par-dessus le mur, et sauté dans mon jardin?

COLAS.

Non, non, non.

LA MÈRE.

Non! non! Comment, je ne t'ai pas vu monter sur mon figuier? La branche a cassé; ah ciel!.... mais rien ne le corrige, il s'est relevé comme un furieux. Tu n'as pas monté sur mon noyer et passé par la lucarne? Tiens, la voilà pour me démentir.

COLAS

Non, non, c'est faux.

LA MÈRE

Ah, race de satan, tu me déments!

COLAS.

Oui, je vous déments.

LA MÈRE, montrant le chapeau.

Eh bien ! déments donc ton chapeau que tu as laissé tomber dans le jardin.

PIERRE.

Comment ?

COLAS.

Ah ! ciel !

ROSE.

Ah ! grand Dieu !

MATHURIN.

Ah ! parbleu, je ne m'étonne plus, par le diable, j'ai cru que c'était l'enfer. Ah ! Pierre Leroux ! ah ! Pierre Leroux !

ROSE.

Ah ! la mauvaise femme ; pouvez-vous ?...

COLAS.

Demandez-moi, qu'est-ce que je vous ai fait ? Oui, je m'en vas ; oui, mon parti est pris ; oui, je vais quitter le pays : je suis au désespoir.

LA MÈRE.

Voilà-t-il pas qu'il est au désespoir ? Ce petit coquin-là me fera mourir de chagrin

(Elle tire son mouchoir, et pleure.)

TRIO.

MATHURIN.

Ceci me paraît fort.

PIERRE.

J'en suis d'accord, j'en suis d'accord.

LA MÈRE, à Mathurin et à Pierre.

Moi, mon avis, dans tout ceci,
C'est qu'il faudrait prendre un parti.

MATHURIN, PIERRE.

Il faut, il faut prendre un parti.

MATHURIN.

Qui l'aurait dit, qui l'aurait cru?

MATHURIN, PIERRE.

Comme cet amour s'est accru!

MATHURIN.

Qui l'aurait dit, qui l'aurait cru?
Voyez-les donc. Eh! qui l'aurait cru?
Comme cet amour s'est accru?

PIERRE.

Voyez, voyez-les donc.
Ah! qui l'aurait dit, qui l'aurait cru?

LA MÈRE.

Moi, je me suis bien aperçu
Comme cet amour s'est accru.
Voyez-les donc,
Voyez-les donc.
Ils me feront tous deux mourir.

MATHURIN, PIERRE.

Voyez, il perd la raison.
Mais, comment pouvoir nous défendre?

MATHURIN.

Fléchirons-nous? Il faut fléchir.

PIERRE.

Non, réfléchissons à loisir.

LA MÈRE

Ils me feront tous deux mourir.
Ah! ne le battez pas.
Ah! ne le battez pas.

MATHURIN, PIERRE.

Que faire?
Que faire?

LA MÈRE, à Rose et à Colas.

Aussi, vous m'obstinez trop fort.
Pourquoi m'obstinez-vous si fort?

COLAS.

Adieu, Rosette, je m'en vas.

ROSE.

Ne t'en va pas, ne t'en va pas.

COLAS.

Ne pleure pas, pense à Colas.

ROSE.

Ne t'en va pas, ne t'en va pas.

LA MÈRE.

Mais, mon fils Colas,
Ne pleure pas.

COLAS.

Adieu, Rosette, je m'en vas;
Espérons tout, mon père est tendre.

ROSE.

Si tu pars, tu ne me retrouveras pas.
Je mourrai,
Car je suis trop tendre.

LA MÈRE.

J'apaiserai.....

ROSE.

Si je te perds, je veux mourir.

COLAS.

Quel déplaisir! quel déplaisir!
J'ai reçu de vous la vie;
Je n'en eus pas d'autre bien.

PIERRE.

D'autre bien? d'autre bien?

COLAS.

Si Rosette m'est ravie,
De vous je ne veux plus rien.

MATHURIN.

Laisse-le dire, il n'entend rien.

COLAS.

Je pars à l'instant;
Voilà votre argent.

MATHURIN.

Pourquoi nous montrer cet argent?

PIERRE.

Insolent, insolent.

COLAS.

Cinq et six, c'est huit : et trois c'est treize,
Et neuf c'est seize,
Ne vous déplaise.
Voilà votre argent.
Si Rose ne m'est unie,
De vous je ne veux plus rien.

LA MÈRE.

Aussi, pourquoi m'obstinez-vous?

ROSE.

Écoute-moi, écoute-moi.

COLAS.

Non, laisse-moi, non, laisse-moi.

MATHURIN, PIERRE.

Que ferons-nous?
Que ferons-nous?
Ne vous déplaise,
Il perdra la raison.

MATHURIN.

Faites-lui serrer cet argent.
Laissez-lui prendre son argent.

LA MÈRE, à Mathurin et à Pierre.

Écoutez-moi,
Écoutez-moi.
Ne vous déplaise,
Il vous rend votre argent.

PIERRE.

Insolent, insolent.

LA MÈRE.

Ah! ne le battez pas.

MATHURIN.

Mais, voyez, il perd l'esprit.

PIERRE.

Il perd la raison.

MATHURIN, PIERRE.

Que ferons-nous? que ferons-nous?
Allons, il faut prendre un parti.

LA MÈRE.

Il faut prendre un parti.
Oui, oui, prenez votre parti.
Ah! croyez-moi,
Mariez-les,
Mariez-les.

MATHURIN.

Les marier!
Les marier!
Et nos projets, où seront-ils?
Où seront-ils?
Qu'en pensez-vous?

PIERRE.

Eh! mais pourquoi?
Je vous le dis,
Ma foi, que ferons-nous?

LA MÈRE.

Ils s'aiment tant,
Ils s'aiment tant,
Que c'est plaisir,
Que c'est plaisir,
Il faut les voir,
Il faut les voir;

Je les ai vus
Et entendus.

MATHURIN.

Mais, qui l'aurait cru?
Comme cet amour s'est accru?

PIERRE.

Mais, qui l'aurait dit?
Qui l'aurait cru?

LA MÈRE.

Voyez-les donc;
Mais, voyez-les donc.

PIERRE, MATHURIN.

Voyez, il a perdu la raison;
Mais, comment pouvoir nous défendre?

LA MÈRE.

Voyez-les donc,
Mais, voyez-les donc.

MATHURIN.

Eh! bien, le conservez-vous?
Il faut ici,
Dans tout ceci,
Prendre un parti;
Et c'est ainsi.

PIERRE.

L'avez-vous cru,
Comme il est résolu?

MATHURIN.

Fléchissons-nous? Il faut fléchir.

PIERRE.

Non, réfléchissons à loisir.

LA MÈRE.

Ils me feront tous deux mourir.

COLAS.

Adieu, Rose, je m'en vas.

ROSE.

Ne t'en va pas, ne t'en va pas.

COLAS.

Ne pleure pas, pense à Colas.

ROSE.

Ne t'en va pas, ne t'en va pas.
Hélas! hélas!

LA MÈRE.

Mais, mon fils Colas,
Ne pleure pas.
Je calmerai, j'apaiserai.

COLAS.

Adieu, Rose, je m'en vas;
Espérons tout, mon père est tendre.

ROSE.

Si tu pars, tu ne me reverras pas.
Je mourrai, car je suis trop tendre;
Si je te perds, je voux mourir.

COLAS.

Quel déplaisir! quel déplaisir!

PIERRE.

Sors d'ici à l'instant, et va m'attendre à la porte.

MATHURIN.

Et toi, monte à la chambre tout à l'heure.

PIERRE.

Impertinent !

MATHURIN.

Petite sotte !

PIERRE.

Ce grand pleureur !

MATHURIN.

Grande niaise !

LA MÈRE.

Va, mon fils, va.

SCÈNE XVI.

PIERRE, MATHURIN, LA MÈRE.

PIERRE.

Cela dérange toutes nos mesures.

MATHURIN.

Il est tems; il n'y a hiver qui tienne.

LA MÈRE.

C'est bien naturel, c'est bien naturel.

PIERRE.

Je ne m'attendais pas qu'il m' attendrirait.

LA MÈRE.

C'est bien naturel, c'est bien naturel ; tenez, mes enfans.

SCÈNE XVII.

MATHURIN, PIERRE, LA MERE, COLAS, ROSE.

VAUDEVILLE.

LA MÈRE.

Fournissez un canal au ruisseau,
Dont les eaux portent le ravage;
Secondez les efforts d'un rameau,
Dont la feuille enrichit un treillage:
Soyez prudent, et croyez-moi;
Je pense qu'en cette aventure,
Il faut seconder la nature,
Puisqu'elle nous fait la loi.

COLAS.

Ah! mon père,
Vous n'aviez tout au plus que vingt ans
Quand on fit votre mariage;
Au lieu d'un vous aurez deux enfans.
Soyez sûr que, dans notre ménage,
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre de ma future,
L'amour, l'amitié, la nature,
Seront pour nous une loi.

ROSE.

Il m'est cher, vous, mon père, encor plus;
Si nos jours ne coulaient ensemble,
Ses désirs deviendraient superflus:

Même nœud nous unit, nous rassemble,
Et nos enfans feront en moi
Pour vous la leçon la plus sûre;
L'amour instruirait la nature,
Si jamais j'oubliais sa loi.

PIERRE.

Mon ami, nous avions résolu
De jeter bien loin cette fête;
Leur amour autrement l'a voulu;
Je crois que j'avais plus de tête:
Mais contre un fils on sent en soi
Un quelque chose qui murmure;
On ne peut braver la nature,
Elle nous fait toujours la loi.

MATHURIN.

Mes enfans, il fera jour demain,
Allons tous cinq nous mettre à table;
Là nous verrons, le verre à la main,
Pour l'hymen l'instant favorable:
Viens, maman, à présent c'est moi
Qui dois rendre ta marche sûre;
Il faut seconder la nature
Sitôt qu'elle fait la loi.

FIN DE ROSE ET COLAS.

LE DÉSERTEUR,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES,

PAR SÉDAINE,

MUSIQUE DE MONSIGNY;

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 6 mars 1769.

PERSONNAGES.

LOUISE, amante d'Alexis.
ALEXIS, soldat de milice.
JEAN-LOUIS, père de Louise.
LA TANTE d'Alexis.
BERTRAND, cousin d'Alexis.
JEANNETTE, jeune paysanne.
MONTAUCIEL, dragon.
COURCHEMIN, brigadier de maréchaussée.
LE CONCIERGE.
GARDES.
PEUPLE.

La scène est proche d'un village situé à quelques lieues des frontières de la Flandre, près desquelles est campée l'armée française.

LE DÉSERTEUR,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un lieu champêtre, dont l'horizon est terminé par une montagne, un hameau dans le lointain, un orme sur le devant de la scène, et sur un des côtés, au pied est un tertre de gazon sur lequel peuvent s'asseoir deux ou trois personnes.

SCÈNE I.

LOUISE, seule.

ARIETTE.

Peut-on affliger ce qu'on aime !
Pourquoi chercher
A le fâcher ?
Peut-on affliger ce qu'on aime !
C'est bien en vouloir à soi-même.
Je l'aime, et pour toute ma vie ;
(Jean-Louis entre.)
Et vous voulez que cette perfidie...
Ah ! mon père, je ne saurais ;

A sa place, moi, j'en mourrais.

Peut-on affliger ce qu'on aime!
C'est bien en vouloir à soi-même.

SCÈNE II.

JEAN-LOUIS, LOUISE, LA TANTE, JEANNETTE, BERTRAND.

(Bertrand a une baguette à la main, dont il niaise.)

JEAN-LOUIS.

Je le veux, je le veux. Eh bien!

LOUISE, à part.

Ah! ciel!

LA TANTE.

On l'a vu, on la vu.

BERTRAND.

Il était de l'autre côté de l'eau.

LOUISE

Vous l'avez vu? Et comment avez-vous fait?

BERTRAND.

En regardant.

LOUISE, levant les épaules de pitié.

En regardant!

LA TANTE.

J'ai vu l'instant qu'il allait se jeter à la

nage : mais son havresac, son épée ; tout cela l'embarrassait. Il fait le tour.

LOUISE.

Il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

Il a bien fait.

JEANNETTE.

Il a bien fait.

BERTRAND.

Oui, oui, il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, Louise, il faut que tu fasses ce qu'a recommandé madame la Duchesse.

LOUISE.

Quelle fantaisie !

JEAN-LOUIS.

Elle le veut ; et voilà sa lettre.

LA TANTE.

Elle le veut; et voilà sa lettre.

LOUISE.

Vous ne voulez pas nous la lire ?

JEAN-LOUIS.

Si, si, si, je vais vous la lire ; mais il faut bien m'écouter, et ne pas m'interrompre, comme vous faites les soirs, quand je lis dans mon gros livre.

LOUISE.

Lisez donc, mon père.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, écoutez. Mettons-nous là.

LOUISE.

Ah ! mon père, mettons-nous plutôt sous cet orme.

JEAN-LOUIS.

Où tu voudras, je le veux bien. Mettez-vous là, vous, Marguerite, et toi ensuite. Passe-là, Jeannette, et toi près de moi; tu y es la plus intéressée. (*Quand ils sont tous, assis il tire sa lettre.*) Oh ça, écoutez-vous ?

LOUISE.

Oui.

LA TANTE.

Oui.

JEANNETTE.

Oui.

BERTRAND.

Ah, que oui.

JEAN-LOUIS.

Vous écoutez tous ?

LOUISE.

Tous.

LA TANTE.

Tous.

JEANNETTE.

Tous.

BERTRAND

Oui, tous, tous.

JEAN-LOUIS.

Ce n'est pas là la lettre que madame la Duchesse a écrite à cet officier; c'est la réponse de l'officier à madame la Duchesse. Tais-toi, toi.

BERTRAND, laisant tomber sa baguette.

Eh mais! je n'ai pas parlé.

LOUISE.

Il n'a pas parlé.

JANNETTE.

Il n'a pas parlé.

JEAN-LOUIS.

J'ai cru qu'il avait parlé. (*Il lit*) « Madame, pour répondre à l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire » Brr... brr... brr...

LOUISE.

Nous n'entendons pas.

JEAN-LOUIS.

Ah! c'est que tout ceci, ce sont des complimens, qui sont peut-être des secrets que madame la Duchesse ne veut pas qu'on sache. Brr... brr... brr...

LOUISE.

Mais, mon père, ce n'est pas la peine que nous écoutions.

Louise.) Oh ça, ma fille, il faut faire ce que madame la Duchesse a dit : tu feras comme si tu étais la mariée ; et toi, tu seras le marié.

BERTRAND.

Ah ! tant mieux.

JEAN-LOUIS.

Il y aura des musettes, des trompettes, des violons ; et il croira que tu es mariée d'hier. Et toi, (*A Jeannette.*) tu lui viendras conter tout cela : tu feras comme si tu gardais tes moutons ici.

LA TANTE.

J'aurais mieux fait qu'elle.

JEAN-LOUIS.

Il vous connaît. Il ne reconnaîtrait pas sa tante ?

LOUISE.

Ah ! mon père, que je suis fâchée de tout cela ! Et si on me fesait un pareil tour, cela me ferait bien de la peine.

JEAN-LOUIS.

Il en aura plus de plaisir après.

LA TANTE.

Eh puis, cela lui apprendra de t'écrire qu'il désire te rencontrer sur la route, ne voir que toi, et repartir.

LOUISE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela qu'il a écrit ; mais quand cela serait, pourquoi m'en punir ?

LA TANTE.

Enfin, c'est madame la Duchesse qui le veut : elle l'a élevé ; elle s'intéresse à lui, que c'est une merveille.

LOUISE.

Un bel intérêt, à lui faire du chagrin!

JEAN-LOUIS.

Ce n'est que pour un moment.

LOUISE.

Il n'en croira rien ; car il n'y a pas six jours qu'il a reçu une lettre de moi.

JEAN-LOUIS.

Tant mieux, cela sera plus perfide.

LA TANTE.

Oui, cela lui fera plus de peine.

JEAN-LOUIS.

Allez vous ajuster tous, vous n'avez pas trop de tems. (*A Jeannette.*) Et toi, reste ici avec moi : voyons si tu feras bien ton rôle.

SCÈNE III.

JEAN-LOUIS, JEANNETTE.

JEAN-LOUIS.

Oh-ça, feras-tu bien ce que je t'ai dit?

JEANNETTE.

Oh que oui, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Voyons, voyons : mets-toi là.

JEANNETTE.

Oui.

JEAN-LOUIS.

Fais comme si tu filais.

JEANNETTE, prenant la baguette que Bertrand a laissée tomber.

Tenez, prenons que c'est là ma quenouille.

JEAN-LOUIS.

Et puis tu chantes

JEANNETTE.

Oui, je chante, quand vous venez de par là.

JEAN-LOUIS.

Non pas moi.

JEANNETTE.

Ah, j'entends bien, j'entends bien : c'est lui.

JEAN-LOUIS.

Eh bien ! chante donc.

JEANNETTE.

Attendez donc que j'aie mis ma quenouille.

ARIETTE.

J'avais égaré mon fuseau,
Je le cherchais sur la fougère,
Colin, en m'ôtant son chapeau,
Me dit : Que cherchez-vous, bergère ?
Un peu d'amour, un peu de soin,
Mènent souvent un cœur bien loin.

JEAN-LOUIS.

Bonjour, la jeune fille. (*Elle se retourne.*) Bien, bien : continue.

JEANNETTE.

C'est que j'ai perdu mon fuseau,
En passant près de ce grand chêne :
Colin alors prend son couteau,
Et coupe une branche de frêne.

Un peu d'amour, etc.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, écoutez donc. (*Elle se retourne encore.*) Bien, bien, fort bien : continue.

JEANNETTE.

Il fit tant, avec son couteau,
En me regardant d'un air tendre,
Que j'eus le fuseau le plus beau,
Et que mon cœur se laissa prendre.

Un peu d'amour, etc.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Monsieur Jean-Louis. Dis-donc monsieur le Soldat, et non pas monsieur Jean-Louis.

JEANNETTE.

Ah ! oui, oui ! monsieur le Soldat : c'est que je vous regardais.

JEAN-LOUIS.

Recommençons ça. La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monsieur le Soldat.

JEAN-LOUIS.

Bon, bon. La jeune fille, je vous serais bien obligé, si vous vouliez bien me dire quelle est cette noce que je viens de voir passer.

JEANNETTE.

C'est celle de Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat invalide, et fermier de madame la Duchesse.

JEAN-LOUIS.

Bien, bien, fort bien : tu diras bien, et tu viendras nous rejoindre au château ; mais n'oublie pas de dire monsieur le Soldat. Tiens, tiens, comme il accourt.

JEANNETTE.

Où donc ? Ah ! oui.

JEAN-LOUIS.

Tiens, comme il grimpe la montagne. Ah! les amoureux n'ont pas la goutte. Je m'en vais : reste. Non, viens vite.

SCÈNE IV.

ALEXIS, seul.

(Il jette son habit, son sabre, son havresac.)

ARIETTE.

Ah ! je respire : il faut que je reprenne
Haleine.
Oui, le voici, cet orme heureux
Où Louise a reçu mes vœux.
Je vais la voir, ah ! quel plaisir !

La voir, lui parler, être ensemble :
De quel bonheur je vais jouir !
Mais.... mais.... je frissonne, je tremble.
L'amour.... la joie : arrêtons un moment.
Ah, quel moment ! ah, quel moment charmant !
Mais, pourquoi ne l'ai-je pas vue ?
Pourquoi sur le chemin n'est-elle pas venue ?
Elle a craint de céder à trop d'empressement,
Trop de pudeur l'aura déçue :
Ne sait-on pas que je suis son amant ?

Allons.... mais, que dirai-je ? Ah ! ciel ! ah ! quel martyre !
Il vont tous être là, nous ne saurons que dire :
La tante, les amis, son père, son voisin,
Et le grand cousin.

Quelle contrainte ! quel dommage !
Ah, si quelqu'enfant du village
Paraissait.... Quoi ! Louise, Amour ne te dit pas :
Va donc, va donc, il t'attend ? Ah ! je gage
Que quelqu'un arrête ses pas.

Je vais la voir, ah ! quel plaisir !

Mais j'entends des musettes, des violons. Voici tout le village ; c'est une noce : cachons-nous. Qu'ils sont heureux ceux-là !

SCÈNE V.

JEAN-LOUIS, LA TANTE, BERTRAND, LOUISE, GENS DE LA NOCE, ALEXIS, caché.

JEAN-LOUIS, à Louise.

Bon, il est caché : ne retourne pas la tête. Il regarde.

LOUISE.

Ah! que cela me fait de peine. Laissez-moi le voir.

JEAN-LOUIS.

Tu le verras assez. Bon, bon, courage. Jeannette, reste là.

SCÈNE VI.

ALEXIS, JEANNETTE.

ALEXIS.

Parlez donc, la jeune fille ?

JEANNETTE.

J'avais égaré mon fuseau, etc.

ALEXIS.

Parlez donc, parlez donc.

(Jeannette veut chanter; mais il la prend par le bras. Elle veut reprendre son couplet; il ne veut pas la laisser continuer.)

JEANNETTE.

Laissez-moi donc, laissez-moi donc : je vous répondrai au troisième couplet.

ALEXIS.

Répondez-moi tout à l'heure.

JEANNETTE, à part.

Ah ! ciel ! je ne pourrai jamais...

ALEXIS.

Eh bien ! répondez donc ?

JEANNETTE.

Ah ! vous me faites peur.

ALEXIS.

Ne craignez rien, ma belle enfant. Qu'est-ce que c'est que cette noce qui vient de passer ?

JEANNETTE.

Cette noce ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

Ce que c'est ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

C'est une noce.

ALEXIS.

De qui ?

JEANNETTE.

J'avais égaré mon fuseau, etc.

ALEXIS.

Est-ce que vous vous moquez de moi, avec votre chanson ? Je vous prie de me répondre.

JEANNETTE.

Eh bien ! quoi ? dites. O ciel ! vous me faites tant de peur, que je ne pourrai jamais...

J'avais é....

ALEXIS.

Comment ? encore votre chanson ? Qu'est-ce que c'est que cette noce ? Pourquoi, dites, n'y ai-je pas vu... Eh ! parbleu, voulez-vous...

JEANNETTE.

Eh bien ! oui, oui ; c'est la noce de Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat invalide, et....

ALEXIS.

Jean-Louis se remarie ?

JEANNETTE.

Non, sa fille

ALEXIS

Sa fille ! sa fille

JEANNETTE.

Elle est mariée d'hier ; c'est aujourd'hui le lendemain.

ALEXIS.

Ciel! c'est vrai, je l'ai reconnu.

JEANNETTE.

Oui, oui, vous devez l'avoir vu.

ALEXIS.

Il est donc vrai, j'ai pu l'entendre!

JEANNETTE.

Ah! comme je sais bien l'entendre.

ALEXIS.

Dieu! cela peut-il se comprendre?

JEANNETTE.

Ah! comme je sais bien m'y prendre.

ALEXIS.

Elle a donc voulu mon trépas;
Ah! ciel! je ne me soutiens pas.

JEANNETTE.

Bon, bon, quel plaisir il aura
Quand il saura que ce n'est pas.

ALEXIS.

Je sens un froid, mon cœur s'en va;
Devais-je m'attendre à cela?

JEANNETTE.

A voir le chagrin qu'il ressent,
Ah! que son plaisir sera grand!

ALEXIS.

Je sens un froid, mon cœur s'en va.

JEANNETTE.

Mais, mais, comme il semble fâché;
Ce que j'ai dit l'a trop touché.

ALEXIS.

Ah! ciel! je ne me soutiens pas;
Elle a donc voulu mon trépas.

JEANNETTE.

Je vais lui dire, oui, je crains
Qu'il n'en prenne trop de chagrin.

ALEXIS.

Elle a donc voulu mon trépas.

JEANNETTE.

Mais, mais, quel plaisir il aura
Quand il saura
Que ce n'est pas.

Mais il me fait de la peine. Ah! je vais lui dire que cela n'est pas vrai. Monsieur, Monsieur, allez au château.

ALEXIS.

Oui, je te poignarderais; et de la même main...

JEANNETTE.

Ah! bon Dieu! il me tuerait: je m'en vas bien vite. Sauvons-nous.

SCÈNE VII.

ALEXIS, seul.

ARIETTE.

Ismène, que t'ai-je fait?
Dis-moi, dis quel est le sujet
Qui te fait m'arracher la vie?
Réponds, réponds. Toujours chérie...
Dans mon cœur... ah! quel trouble affreux!...
Réponds, réponds, toujours chérie...
Tu fais bien de baisser les yeux.

Est-il quelqu'un plus malheureux!
J'accours à sa voix, oui, c'est elle,
C'est ma Louise qui m'appelle;
Et pourquoi? Pour frapper mes yeux,
Pour me rendre témoin... ah! Dieux!

Fuyons ce lieu que je déteste;
Il fut si beau! Non, non, reprends,
Reprends cette lettre funeste;

(Il montre son habit qui est à terre. Des soldats de maréchaussée paraissent, et l'observent.)

Je te la rends, je te la rends,
Fût-il au centre de la terre,
Je m'en vengerai sur ton père.
Ne me suis pas, monstre cruel,
Que notre adieu soit éternel.

SCÈNE VIII.

ALEXIS, LE BRIGADIER, SOLDATS.

QUINQUE.

ALEXIS.

Je m'en vas.

LE BRIGADIER.

Alte-là, soldat.

UN SOLDAT.

Alte-là, soldat.

UN AUTRE SOLDAT.

Où courez-vous?

ALEXIS.

Je m'en vas.

LE BRIGADIER, LES SOLDATS

Quoi, vous désertez!

ALEXIS.

Oui, je m'en vas;
Pour toujours je quitte la France.

LE BRIGADIER.

Mais, c'est déserter.

ALEXIS.

Non, non, je ne déserte pas;
Pour toujours je quitte la France.

LE BRIGADIER.

Comment, il ne déserte pas!

UN SOLDAT.

Il dit qu'il veut sortir de France.

UN AUTRE SOLDAT.

Comment, il ne déserte pas!

UN AUTRE SOLDAT.

On dirait qu'il est en démence.

ALEXIS, à part.

Il faut mourir, hâtons ma perte.

(Aux soldats.)

Je m'en vas, je déserte;
Oui, oui, c'en est fait, je déserte;
Oui, oui, c'en est fait, je déserte.

UN SOLDAT.

Prenez cet habit,
Et voyons s'il fuit.

LE BRIGADIER.

Il l'avait jeté
Pour sa sûreté.

ALEXIS.

N'en doutez pas;
Oui, je m'en vas.

LE BRIGADIER.

Suivons ses pas.

UN SOLDAT.

Suivons ses pas.

LE BRIGADIER, UN SOLDAT.

Voyons, voyons ce qu'il va faire;
Voyons, s'il court vers la frontière.

ALEXIS.

Que le remords soit ton partage,
Mon trépas sera ton ouvrage :
Ne me suis pas, monstre cruel,
Que notre adieu soit éternel.

UN SOLDAT.

Suivons ses pas.
Suivons ses pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une prison. Quelque tables de pierres, et des escabeaux.

—

SCÈNE I.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER.

Tenez, voici de l'eau dans cette cruche, une table de pierre, un escabeau, et votre lit: mais de la manière dont vous y allez, vous n'avez pas dessein qu'on renouvelle le coucher.—Oui, Messieurs, je désertais; oui, je désertais. — On avait beau dire que vous ne déserticz pas.—Je désertais, vous dis-je.— Eh, quel diable d'homme êtes-vous! Oh ça, je vous ai déjà dit qu'il y avait là de l'eau: si vous voulez du vin, pour de l'argent, s'entend; et vous ne devez pas le ménager, si vous en avez; car votre affaire ne sera pas longue. Peut-être...

ALEXIS.

Non, non.

LE GEOLIER.

Eh bien, si vous n'en avez pas, vous boirez de l'eau, vous boirez de l'eau.

ALEXIS.

Oui, je voudrais la voir. O ciel! ô ciel!

LE GEOLIER.

Vous le connaissez! je vais vous l'envoyer. Ah! vous connaissez Montauciel! il est encore ici. Buvez un coup ensemble, dissipez-vous; ce ne sera pas long.

SCÈNE II.

ALEXIS, seul.

ARIETTE.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure;
Eh, ne faut-il pas que je meure?
Chaque minute, chaque pas,
Ne mènent-ils pas
Au trépas?

Mais souffrir une perfidie
Aussi sanglante; aussi hardie,
Y survivre! ah, plutôt mourir!
Ce n'est que cesser de souffrir.

Mourir n'est rien, etc.

Mes jours, je les comptais, je les voyais à toi;
Les tiens étaient les miens, ils ne sont plus à moi.

(Il tire une lettre et lit :)

« Viens, cher amant, je ne vivrai
» Que du jour où je te verrai.
» Mon père attend bien du plaisir
» De l'instant qui va nous unir.
» Et moi, qui t'aime... » et me trahir!
Et je vivrais! plutôt mourir,
Ce n'est que cesser de souffrir.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure, etc.

SCÈNE III.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

(Montauciel est un peu pris de vin.)

MONTAUCIEL.

Camarade, vous me demandez?

ALEXIS.

Moi? non.

MONTAUCIEL.

Ah! que si... La maison, eh! la maison : nous allons boire un coup ensemble; nous allons renouer connaissance, si nous nous connaissons; ou nous allons la faire, si nous ne nous connaissons pas : cela revient au même.

ALEXIS.

Savez-vous si on peut avoir ici une feuille de papier pour écrire ?

MONTAUCIEL.

Ah ! que oui, je vous aurai ça. Eh ! la maison, la maison. Mais, sarpebleu, vous avez eu un tort, vous avez eu deux torts, vous avez eu trois torts ; le premier, c'est de déserter ; le second, c'est d'en convenir. Montauciel n'est qu'une bête : mais, à votre place, ça aurait été mon sergent, mon général, mon caporal ; je leur aurais dit : Non, je ne déserte pas : non sarpebleu, Montauciel ne déserte pas. Eh ! la maison ! (*Il va, pendant la ritournelle, comme s'il appelait, et il revient.*)

ARIETTE.

Je ne déserterai jamais,
Jamais que pour aller boire,
Que pour aller boire a longs traits
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire.

Il est permis d'être parfois
Infidèle à son inhumaine ;
Mais c'est blesser toutes les lois
Que de l'être à son capitaine.

Je ne déserterai, etc.

SCÈNE IV.

LE GEOLIER, MONTAUCIEL, ALEXIS.

LE GEOLIER, apportant une pinte et des gobelets d'étain.

Il y a là une jeune fille qui demande un soldat. C'est sans doute toi, Montauciel?

MONTAUCIEL

Oui, c'est pour moi : fais-la venir, elle ne sera pas de trop. Pour en revenir... (*Il lève la pinte, et la repose en regardant Louise.*) Diable! elle est gentille.

SCÈNE V.

ALEXIS, LOUISE, MONTAUCIEL,

ALEXIS.

Ciel! que vois-je? Quoi! vous voilà?

LOUISE.

Oui, moi.

ALEXIS.

Vous?

LOUISE.

Vous!

ALEXIS.

Oui, vous?

MONTAUCIEL.

Camarade, je vous laisse. C'est votre sœur, c'est votre cousine, c'est tout ce que vous voudrez. Mademoiselle, je ne vous offense pas : je m'appelle Montauciel ; je sais la politesse qu'il faut... Quand on sait ce que c'est de vivre dans les prisons... Camarade, elle est jolie ; je vais, que je m'en vais, sur le préau. Vous pouvez causer : si quelqu'un... Ah! adieu, adieu.

(Montauciel ménage sa sortie, de manière qu'il ne sort qu'à la fin de la ritournelle du morceau qui suit.)

SCÈNE VI.

ALEXIS, LOUISE.

DUO.

ALEXIS.

O ciel! puis-je ici te voir?

LOUISE.

Alexis, Alexis, pourquoi ce désespoir?

ALEXIS.

Ta présence est un outrage.

LOUISE.

Ah! je ne croyais pas, en accourant te voir,
M'exposer au chagrin de te faire un outrage.

ALEXIS.

Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon désespoir?

LOUISE.

Alexis, Alexis, écoute un mot; je gage
Que je vais d'un seul mot calmer ton désespoir.

ALEXIS.

Est-il rien de plus cruel?
Venir ici; l'infidèle!
Et de ma douleur mortelle
Paraître jouir. O ciel!

LOUISE, à part.

Peut-être qu'il finira,
Enfin, il s'apaisera.

ALEXIS.

Comment, puis-je ici te voir?
Ta présence est un outrage.

LOUISE.

Un mot, un mot, écoute-moi; je gage
Que je vais d'un seul mot calmer ton désespoir.

ALEXIS.

Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon désespoir?
Ta présence est un outrage;
Viens-tu redoubler ma rage?

LOUISE.

Ah! je ne croyais pas, en accourant te voir,
M'exposer au chagrin de te faire un outrage.

(Montauciel rentre à la ritournelle de ce duo, et prend la pinte.)

SCÈNE VII.

MONTAUCIEL, ALEXIS, LOUISE.

MONTAUCIEL.

Que je ne vous dérange pas. Vous ne voulez pas boire? Non, non : adieu.

SCÈNE VIII.

ALEXIS, LOUISE.

ALEXIS.

Ah! ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à ton père.

LOUISE.

Il est vrai que mon père...

ALEXIS.

Ce vieillard infâme! son avarice n'a pu, sans doute, tenir contre un peu d'argent. C'est contre de l'argent qu'il troque le bonheur de deux personnes qui ne se seraient occupées que du sien. Il plonge en des remords, en des tourmens affreux... car tu m'aimes encore, et tu m'aimeras toujours. Il fait le malheur de trois personnes à qui il n'est plus permis d'être heureuses. Pour moi, tout est dit. Mais toi, et ton mari... Ce lâche! il te permet de

venir me voir le surlendemain de ta noce : il te permet de venir voir un soldat qui t'aime, qu'il sait bien que tu as aimé ; et dans une prison, que sans toi... Va, je ne t'en veux pas. Ah ! Louise, je t'aime encore : puisses-tu ne te jamais souvenir de moi !

LOUISE.

Alexis !

ALEXIS.

Mais, avec quel front, avec quelle tranquillité...

LOUISE.

Je ne serais pas si tranquille si j'étais coupable....

ALEXIS.

Perfide !

LOUISE.

Je jouis de ton erreur.

ALEXIS.

De mon err...

LOUISE.

Je peux t'apaiser d'un mot.

ALEXIS

D'un mot ! Dis-le, si tu l'oses.

LOUISE.

Je ne suis pas mariée.

ALEXIS.

Tu...

LOUISE.

C'est mon père qui a voulu...

ALEXIS.

Infâme ! que m'importe toi ou lui ?

LOUISE.

Madame la Duchesse....

ALEXIS.

As-tu osé paraître devant elle ?

LOUISE.

C'est elle qui a ordonné ceci.

ALEXIS.

Quoi ?

LOUISE.

Elle a ordonné à mon père de te faire croire que j'étais la mariée.

ALEXIS.

Que veux-tu dire ?

LOUISE.

Oui, elle a ordonné cette noce, ces instrumens, cette fête, ces apprêts. On avait aposté cette petite fille qui t'a parlé pour te tromper ; et tout cela n'était qu'un jeu.

ALEXIS, tombant sur un escabeau, les mains étendues sur la table.

Qu'un jeu !

LOUISE.

ARIETTE.

Dans quel trouble te plonge
Ce que je te dis-là ?
Puisque c'est un mensonge,
Que t'importe cela ?
Cette ruse cruelle
Ne doit plus t'offenser.
Toi, me croire infidèle !
Pouvais-tu le penser !

Vivre et t'aimer, sont pour moi même chose ;
Et quels que soient les devoirs que m'impose
Le serment dont j'attends notre félicité,
Il n'ajoutera rien à ma fidélité :
Je t'aimerai toute ma vie.
J'en jure par ta main que je presse : je prie
Le ciel de nous unir par un même trépas,
Ou puissé-je du moins expirer dans tes bras !

Mais ta peine redouble,
Et semble s'augmenter ;
Que veut dire ce trouble ?
Qui peut te tourmenter ?
Cette ruse cruelle
Ne doit plus t'offenser.
Toi, me croire infidèle !
Louise, Louise, infidèle !
Méchant, méchant, pouvais-tu le penser ?

ALEXIS.

O ciel !

LOUISE.

Est-ce que tu ne me crois pas ?

ALEXIS.

Ah ! je te crois.

SCÈNE IX.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

Mon père, ah ! que vous voilà bien arrivé ! Demandez-lui donc ce qu'il a... Dites-moi la cause de son chagrin.

JEAN-LOUIS.

Bonjour, mon cher Alexis ; que je t'embrasse. Que je suis charmé de te revoir ! Comme te voilà robuste : les troupes font bien un homme. Tu as servi le roi, tu as servi ta patrie : tu n'es plus un paysan. Mais regarde-le donc, comme il est formé. Mon ami, Louise est à toi.

ALEXIS.

Jean-Louis....

JEAN-LOUIS.

La noce quand tu voudras, quand tu voudras.

ALEXIS.

Je t'en prie, Jean-Louis, dis à ta fille d'aller un instant dans le jardin du geôlier.

JEAN-LOUIS.

Pourquoi?

ALEXIS.

Dis-le lui seulement.

JEAN-LOUIS.

Louise, j'ai quelque chose à dire : sors, et je t'irai reprendre.

ALEXIS, lui prenant la main.

Louise, nous déjeûnerons ensemble aujourd'hui, aujourd'hui. Qu'il y a bien longtems que je ne t'ai vue!

LOUISE.

Et vous me renvoyez.

ALEXIS.

Tu vas rentrer.

SCÈNE X.

JEAN-LOUIS, ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

J'ai été bien surpris de te savoir en prison; mais on m'a dit que c'est peu de chose. Est-

ce que tu t'appelles Montauciel? C'est ton nom de guerre apparemment. On m'a dit : voyez, voyez Montauciel, il est là. Mais que je t'embrasse mon garçon, mon gendre, mon cher ami! madame la Duchesse te fera sortir d'ici. Mais tu es triste : je parie que je devine pourquoi tu es ici.

ALEXIS.

Je ne le crois pas.

JEAN-LOUIS.

Si, si. Quand on revient de l'armée, quelqu'aventure, quelque boisson, quelque fille dans une auberge... Mais on t'a vu le long du village, et puis on ne t'a plus vu. On voulait te jouer un tour; mais ton aventure en a empêché. Conte-moi ça, conte-moi ca, tu le peux : j'ai servi, je sais ce que c'est qu'un soldat. Ne vas-tu pas être mon gendre? et je n'en dirai rien à Louise. Et puis une mère, quelques coups, quelques tapes.

ALEXIS.

Jean-Louis, promets-moi que tu feras tout ce que je te dirai.

JEAN-LOUIS.

Oui, à moins que cela ne soit trop difficile.

ALEXIS.

Non... Nous allons déjeûner, toi, ta fille, et moi...

JEAN-LOUIS.

Ce'a est aisé : ensuite.

ALEXIS.

Je te prie, je te supplie d'emmener ta fille âussitôt après; vous partiriez ensemble : nous nous quitterons... nous nous quitterons. Je lui dirai que je suis forcé de rejoindre.

JEAN-LOUIS.

Je le sais : le roi ârrive au camp.

ALLXIS.

Vous vous en retournez; vous vous en retournerez au villàge, et toi, dans deux jours tu reviendras ici : tu demandras un soldat nommé Montauciel; il te remettra une lettre pour toi; et, pour moi, je n'y serai plus.

JEAN-LOUIS.

Non, tu seras au camp; mais dans quinze jours tu auras ton congé.

ALEXIS.

Auras-tu assez de force sur ton esprit pour ne rien faire paraitre devant ta fille de ce que je vais te dire ?

JEAN-LOUIS.

Sans doute.

ALEXIS.

Je crains qu'elle ne renrre.

JEAN-LOUIS.

Non, non.

ALEXIS.

Hier, cette noce...

JEAN-LOUIS.

C'est moi qui ai conduit cela.

ALEXIS.

Le désespoir m'a pris...

JEAN-LOUIS.

Bon, bon, tant mieux; j'en étais sûr.

ALEXIS.

Et dans ma fureur...

JEAN-LOUIS.

Tu as été furieux ? ah ! que c'est bon !

SCÈNE XI.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

Ah ! mon père ! ah ! malheur ! Cette noce l'a mis au désespoir; il a déserté : condamné, il va mourir.

JEAN-LOUIS.

Quoi !

ALEXIS.

Elle le sait. Que je suis malheureux !

JEAN-LOUIS.

Déserté! déserté! condamné! Alexis, Alexis, serait-il vrai, ce quelle dit là ?

ALEXIS.

Cela n'est que trop vrai. Oui, Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Ah ! ciel !

TRIO.

ALEXIS.

Console toi, ma tendre amie,
Mon sort te prouve mon amour ;
Tu diras : S'il m'eût moins chérie,
Il n'aurait pas perdu le jour.

LOUISE.

Mon père, ah ! quel sera mon sort ?
Ah ! que je suis infortunée !
Que le moment où je suis née
Ne fut-il celui de ma mort !

JEAN-LOUIS.

Quoi, mon ami, voilà ton sort !
Maudite, ah ! maudite journée !
Ce serait là ta destinée ;
C'est moi qui dois subir la mort.

ALEXIS

Ne viens point porter des alarmes

Dans mon cœur, prêt à s'attendrir;
Ne pleure pas, sèche tes larmes,
Garde-les pour mon souvenir.

LOUISE.

Quoi, c'est moi; c'est moi qui te tue!
J'étais au comble du bonheur,
Mon père, vous m'avez perdue;
Vous obéir fut mon malheur.

ALEXIS.

Et toi, pour un autre moi-même,
Conserve-toi pour cet objet chéri;
Dans ta fille aime ton ami:
Je meurs content, ta fille m'aime.

LOUISE.

Non, non, je ne saurais plus vivre;
Quoi! je ne pourrai plus te voir?
Il ne reste à mon désespoir
Que la ressource de te suivre.

JEAN-LOUIS, LOUISE.

Je suis au désespoir.

ALEXIS.

Calme ton désespoir.

SCÈNE XII.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

On vous demande.

ALEXIS.

Qui ?

LE GEOLIER.

Vous, allez.

ALEXIS.

Adieu. Adieu.

LOUISE.

Comment ? adieu.

ALEXIS.

Non, Louise, ne t'effraie pas. Je crois que je vais revenir.

LOUISE.

Ah ! mon père.

SCÈNE XIII.

LOUISE, JEAN-LOUIS, LE GEOLIER.

LOUISE.

O ciel! Monsieur, où va-t-il?

LE GEOLIER.

Parler à ces Messieurs.

LOUISE.

Monsieur, Monsieur, ce ne serait pas....

LE GEOLIER.

Ah! ce ne sera pas pour sitôt; peut-être entre cinq et six heures: peut-être à sept heures.

LOUISE.

Ah! ciel!

JEAN-LOUIS.

Non, ma fille, il n'est pas possible: je vais trouver madame la Duchesse; je vais lui tout dire.

LOUISE.

Ah! mon père! elle l'a mis dans la peine; elle ne sera pas là pour l'en tirer.

JEAN-LOUIS.

Je vais... ô ciel! Ah! que je suis malheu-

reux ! Viens me rejoindre ; j'irai plus vite que toi. Et, puis... Non, je cours.

SCÈNE XIV.

LOUISE, LE GEOLIER.

LOUISE.

Monsieur, je me jette à vos genoux, je vous prie...

LE GEOLIER.

Cela n'est pas nécessaire. Que voulez-vous?

LOUISE.

Le roi passe au camp.

LE GEOLIER.

Eh bien?

LOUISE.

Monsieur, dites-moi, le roi en pareil cas... Ah! c'est une justice. Le Roi peut-il faire justice ou grâce?

LE GEOLIER.

Je le crois bien : il ne fait que ça.

LOUISE.

Monsieur, si j'y allais, si je me mettais à ses pieds ; si je lui disais que c'est moi qui suis la cause...

LE GEOLIER.

Eh bien! vous le pouvez, si on vous laisse

approcher. Si cela ne sert à rien, cela ne peut pas nuire.

LOUISE.

Ah ! Monsieur, si j'avais de l'argent !

LE GEOLIER.

Si vous vous adressez au roi, vous n'en avez que faire.

LOUISE.

Ce n'est pas cela que je voulais dire : c'est pour vous, Monsieur.

LE GEOLIER.

Ah ! pour moi ?

LOUISE.

C'est pour vous remercier... c'est pour vous prier... Voici, Monsieur, ma croix d'or que je vous donne : faites retarder jusqu'à demain.

LE GEOLIER.

Retarder ? retarder ?... Cela me paraît creux. Est-ce de l'or ?

LOUISE.

Ah ! que je suis malheureuse !

SCÈNE XV.

LE GEOLIER, seul, examinant la croix d'or.

Je ne peux pas faire tout-à-fait ce que vous demandez-là : mais je lui donnerai, je lui donnerai tout le vin dont il aura besoin. (*S'apercevant que Louise est sortie.*) Cette jeune fille a un bon cœur : ça fait plaisir.

SCÈNE XVI.

MONTAUCIEL, LE GEOLIER, BERTRAND.

MONTAUCIEL, tenant d'une main une pinte de vin, une feuille de papier sous son bras ; de l'autre il tient Bertrand par le poignet.

Eh ! entrez donc ! Est-ce que vous avez peur ? (*Au geôlier.*) Tenez, voilà un jeune homme qui demande ce soldat. Où est-il donc ? Et cette jeune fille ?

LE GEOLIER.

Elle est partie.

MONTAUCIEL.

Et lui ?

LE GEOLIER.

Il est allé parler, il va revenir. Si je le vois, je vais vous l'envoyer.

BERTRAND.

Je vais aller avec Monsieur.

SCÈNE XVII.

MONTAUCIEL, BERTRAND.

MONTAUCIEL.

Non, non, restez : vous allez boire un coup en attendant. Voilà une feuille de papier que je lui apportais.

BERTRAND.

Mais, êtes-vous bien sûr que c'est mon cousin Alexis ?

MONTAUCIEL.

Oui, oui, c'est lui : un soldat.

BERTRAND.

Oui.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est ici d'hier ?

BERTRAND.

Oui, Monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est votre cousin ?

BERTRAND.

Oui, Monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là.

BERTRAND.

Mais, Monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpejeu, mettez-vous donc là, buvons un coup, il va revenir.

BERTRAND.

Monsieur, je vous remercie : on ne boit pas comme ça sans connaître.

MONTAUCIEL.

Est-ce que je vous connais, moi ? et ça ne m'empêche pas de boire avec vous. Il est bon : buvez, buvez donc. (*Bertrand boit.*) Et vous dites que ?...

BERTRAND.

Moi, je ne dis rien.

MONTAUCIEL.

Si vous ne dites rien, chantez, chantez.

BERTRAND.

Ah ! Monsieur, nous sommes dans le chagrin.

MONTAUCIEL.

C'est à cause de cela : c'est dans le chagrin

qu'il faut chanter, cela dissipe. Allons, chantez.

Toujours chanter et toujours boire,
C'est la devise de Grégoire.

Chantez donc.

BERTRAND.

Mais je ne sais pas chanter.

MONTAUCIEL.

Chantez toujours : voulez-vous donc chanter, quand on vous en prie? Sarpebleu! vous chanterez.

BERTRAND.

Mais attendez donc. (*Il chante.*)

CHANSON.

Tous les hommes sont
Bons :
On ne voit que gens
Francs,
A leurs intérêts
Près.
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité,
Dans les autres.
Faire le bien est si doux!
Pour ne rendre heureux que nous
Et les nôtres.

MONTAUCIEL.

Sarpedié, votre chanson est bonne à porter le diable en terre. Ecoutez-moi.

CHANSON.

Vive le vin, vive l'amour !
Amant et buveur tour-à-tour,
Je nargue la mélancolie :
Jamais les peines de la vie
Ne me coûtèrent de soupirs ;
Avec l'amour je les change en plaisirs,
Avec le vin je les oublie.

Voilà une chanson, ça : chantons ensemble.

BERTRAND.

Eh mais ! et mon cousin...

MONTAUCIEL.

Il ne peut pas tarder. Allons, chantons ensemble à présent.

BERTRAND.

Ensemble !

MONTAUCIEL.

Oui, ensemble, c'est plus gai.

BERTRAND.

Mais je ne sais pas votre chanson.

MONTAUCIEL.

Qui est-ce qui vous dit de chanter ma chan-

son ? Dites la vôtre, et moi la mienne : c'est plus gai.

BERTRAND.

Eh ! mais...

MONTAUCIEL.

Allons, morbleu, chantez. (*Il verse un verre de vin, et boit.*) Buvez, et chantez.

DUO.

BERTRAND. } Tous les hommes, etc.
MONTAUCIEL. } Vive le vin, etc.

(A la fin du duo, Bertrand s'enfuit, et Montauciel court après.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA TANTE, JEANNETTE, BERTRAND.

LA TANTE.

Oui, c'est ta faute; oui, c'est ta faute : sitôt que tu l'as vu si fâché, que ne lui as-tu dit que cela n'était pas vrai?

JEANNETTE.

Est-ce qu'on ne m'avait pas défendu de le dire ?

LA TANTE.

Oui, mais ensuite, ensuite.

JEANNETTE.

Il ne m'a seulement pas laissée commencer la chanson.

LA TANTE.

Eh bien! fallait toujours lui dire.

BERTRAND.

C'est vous qui avez voulu tout cela. Oui, c'est vous qui êtes la cause de sa mort.

LA TANTE.

La cause de sa mort! Ah! ciel! peux-tu dire une pareille chose? La cause de sa mort!

BERTRAND.

Oui, il est bien tems.

LA TANTE.

Et toi, grand lâche, grand misérable que tu es, quand on te dit de courir après lui, tu fais semblant d'y aller.

BERTRAND.

C'est moi qui étais le marié : est-ce que je pouvais quitter?

LA TANTE.

Ah! fusses-tu à sa place!

BERTRAND.

A sa place! ah! je n'aurais pas fait comme lui : je me serais bien informé à tout le monde.

LA TANTE.

Ah! ciel! ah! je le pleurerai, je le pleurerai toute ma vie, oui, toute ma vie... Quoi! ce pauvre Alexis...

JEANNETTE.

Eh! ma marraine, ne pleurez donc pas comme ça.

BERTRAND.

Ah! le voici.

LA TANTE.

Comme il est changé !

BERTRAND.

Comme il est triste !

SCÈNE II.

LA TANTE, ALEXIS, BERTRAND, JEANNETTE.

LA TANTE.

Ah ! mon cher Alexis, je suis au désespoir.

ALEXIS.

Bonjour, ma tante, bonjour.

LA TANTE.

Je te demande pardon : c'est nous, c'est moi qui suis la cause de tout ça.

BERTRAND.

C'est moi qui était le marié.

JEANNETTE.

J'ai voulu vous le dire : n'est-il pas vrai que vous m'avez dit que vous me tueriez ?

ALEXIS.

Ne parlons plus de cela, c'est un malheur.

Où est Louise ? Et pourquoi ton père n'est-il pas ici ?

LA TANTE.

Ah ! son père ! son père ! le voilà qui arrive dans le village. Il était en pleurs, il se jette par terre, il se frappait la tête ; il ne veut pas se relever : nous sommes tous à gémir. Si on pouvait te racheter avec de l'argent, nous donnerions tout, jusqu'à nos hardes.

BERTRAND.

Tiens, moi, je donnerais tout ce que j'ai.

ALEXIS.

Et madame la Duchesse sait-elle cela ?

LA TANTE.

Nous y avons tous couru, elle n'est pas au château.

BERTRAND.

Ah ! au château ! la belle noce qu'elle te préparait !

ALEXIS.

Et Louise, l'avez-vous vue ?

LA TANTE.

Non.

BERTRAND.

On ne sait où elle est.

ALEXIS.

Quoi ? personne.... quoi ? personne n'est avec elle ? Ah ! il lui sera arrivé quelque malheur.

JEANNETTE.

Non, je l'ai vue courir ; je l'ai appelée, ell ne m'a pas répondu.

ALEXIS.

Ah ! ma tante, consolez-la, ne la quitte pas ; vous ne pouvez plus me rendre aucun ser vice, vous perdez votre neveu.

LA TANTE.

Je te perds, ah ! quel malheur !

ALEXIS.

Qu'elle soit votre nièce, je vous en prie elle devait l'être.

LA TANTE.

Je te le promets.

ALEXIS.

Eh ! comment a-t-elle pu consentir à c cruel badinage ?

LA TANTE.

Elle ne le voulait pas ; elle s'écriait : Moi à sa place, j'en mourrais. Mais madame la Du chesse l'avait ordonné ; et son père et moi nou l'y avons forcée.

JEANNETTE.

Et puis elle disait comme ça : Il ne le croi ra pas, il ne le croira pas.

ALEXIS.

C'est vrai, je ne devais pas le croire.

BERTRAND.

Oui, oui, c'est bien vrai, tu ne devais pas le croire.

ALEXIS.

Partez, ma tante, partez. Tâchez de m'envoyer Jean-Louis. Si Louise.... si Louise veut me voir encore, venez avec elle, et ne la quittez pas.

LA TANTE.

Oui, mon cher Alexis.

ALEXIS.

Promettez-le moi.

LA TANTE.

Je te le jure... Ah! ciel!

JEANNETTE, à Bertrand, à part.

Est-ce que c'est pour aujourd'hui?

BERTRAND, à part.

On dit que c'est pour quatre heures.

ALEXIS.

Adieu, ma tante, adieu, Bertrand, adieu, la jeune enfant. De qui est-elle fille?

LA TANTE.

De Simonneau.

ALEXIS.

Quoi? cette petite fille que j'ai vue?.. Elle

est bien grandie. Bien mes amitiés à ton père, je t'en prie. Adieu, ma tante.

LA TANTE.

Adieu, mon cher Alexis.

BERTRAND.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER.

Tenez, voilà une plume et de l'encre : la plume est bonne, et voilà du papier blanc : il y en a pour six sous. Et qui est-ce qui me paiera ?

ALEXIS.

Voilà un petit écu.

LE GEOLIER.

C'est bon : je vous rendrai, je vous rendrai... Mais, tenez, je vais vous apporter une pinte de vin : aussi bien voilà Moutauciel.

SCÈNE IV.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL.

Soit, me voilà prêt. Ah! ah! vous allez écrire! vous êtes bien heureux, vous savez écrire, vous... Ah! déluge! ah! mort! ah! sang! ah! que je suis un grand malheureux!

ALEXIS.

Qu'avez-vous?

MONTAUCIEL.

Ce que j'ai? le diable, le diable, puisqu'il faut vous le dire. Que diriez-vous d'un misérable, d'un coquin, comme moi : brave homme d'ailleurs. Comment morbleu, il y a cinq ans que j'aurais eu la brigade, si j'avais su lire. A la compagnie on est dérangé : on boit avec l'un, on boit avec l'autre. Je me fais mettre en prison afin d'avoir un quart-d'heure à moi pour apprendre; et d'aujourd'hui, d'aujourd'hui, morbleu, Montauciel n'a pas étudié. Ah! malheureux! ah! coquin! ah! scélérat!

ALEXIS.

Eh bien! étudiez.

MONTAUCIEL.

Vous avez raison. Voilà de l'écriture qu'un de mes camarades m'a faite; car je suis déjà avancé : j'appelle mes lettres.

ARIETTE.

V, o, u, s, e, t, et te,
Trompette, trompette!
B, l, a, n, c, b, e, c,
Blessé, trompette blessé.

Maudit l'infernal
Faiseur de grimoire,
Dont l'esprit fatal
Mit dans sa mémoire
Tout ce bacchanal.
Sans cette écriture,
Et sans la lecture,
Ne peut-on, morbleu,
Manger, rire et boire,
Marcher à la gloire,
Et courir au feu?

ALEXIS.

Camarade, ne pouvez-vous étudier plus bas?

MONTAUCIEL.

Non, car je ne m'entendrais pas : mais je m'en vais plus loin. (*Il se retire au fond du théâtre.*)

ALEXIS.

En vous remerciant.

MONTAUCIEL.

Pourriez-vous, sans vous déranger, s'entend, après que vous aurez fait votre affaire, pourriez-vous me ranger là une autre file d'écriture? il n'y en a là qu'une; et je crois que je la sais bientôt : sans vous déranger cependant.

ALEXIS

Avec plaisir : quand vous reviendrez.

MONTAUCIEL.

Ah, vous avez le tems.

ALEXIS, écrit, et s'interrompt quelquefois.

ARIETTE.

Il m'eût été si doux de t'embrasser
Avant l'instant que je vois s'avancer!
Ta présence eût mis quelques charmes
Dans l'horreur qui vient m'oppresser :
Mais je ne verrai pas tes larmes;
Il m'est plus doux de m'en passer.
Parmi mes spectateurs, dans cette foule errante
Qui vient s'amuser du malheur,
Mes yeux te chercheront, je verrai ta douleur;
Ton nom sera dans ma bouche mourante;
Que le mien quelquefois revive dans ton cœur!
Aime ton père, et que jamais reproche

A mon sujet ne sorte de ton sein.
Mais... mais... tu ne viens pas, et mon heure s'approche!
Si ton père en est cause, était-ce son dessein ?
Tu ne viens pas, et mon heure s'approche!
Il m'eût été si doux de t'embrasser,
Avant l'instant que je vois s'avancer!

MONTAUCIEL.

Camarade, vous qui savez lire, pourriez-vous me dire comme il y a là ?

ALEXIS, regarde le papier, et le rend.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec ? Qu'est-ce que c'est qu'un blanc bec ? C'est vous qui en êtes un, sarpeguié ; et je vous donnerai de mon poing par le visage.

(Montauciel lui porte le poing sous le nez ; Alexis, se lève, lui donne un coup dans l'estomac : il tombe du coup à la renverse. Le geôlier arrive aux premiers cris : il apporte du vin.)

ALEXIS.

Les hommes sont bien terribles : il y a de cruelles gens.

SCÈNE V.

LE GEOLIER, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que ça? comment, vous vous battez? J'ai cru que vous alliez boire.

MONTAUCIEL.

Ah! morbleu, tu me le paieras. Montauciel! un blanc bec! sacre, mort, un blanc bec!

LE GEOLIER.

Et pour quelle raison?

MONTAUCIEL.

Il ne sera pas toujours en prison : je veux lui faire mettre l'épée à la main. Un blanc bec, un blanc bec! Morbleu, quand il sera hors d'ici, l'épée à la main, mon ami, ou je te coupe le visage.

LE GEOLIER.

Je t'en défie.

MONTAUCIEL.

Tu m'en défies. Pourquoi m'en défier?

LE GEOLIER.

Dans deux heures il va être fusillé.

MONTAUCIEL.

Ah ! je ne m'en souvenais plus : et je ne m'étonne pas.

LE GEOLIER.

Eh! comment votre querelle est-elle venue ? j'ai cru que vous alliez boire ensemble.

MONTAUCIEL.

J'ai été honnête avec lui, parce qu'il est savant: il sait lire et écrire. J'ai été me fourrer dans ce coin là pendant toutes ses écritures. Je lui ai apporté un papier que voilà, et l'ai prié de me dire comment il y avait à un endroit que je n'ai pas pu lire. Il m'a dit : Allez, vous n'êtes qu'un blanc bec; et il m'a jeté mon papier au nez.

LE GEOLIER.

Il a tort.

MONTAUCIEL, ramassant le papier.

Eh bien ! comment y a-t-il là ?

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Vous êtes...

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il y a là dessus, vous êtes un blanc bec ?

LE GEOLIER.

Oui.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. B, l, a, n, c?

LE GEOLIER.

Blanc.

MONTAUCIEL.

B, e, c?

LE GEOLIER.

Bec, blanc bec.

MONTAUCIEL.

Comment, il n'y a pas là, trompette blessé?

LE GEOLIER.

Parbleu, non; il y a, vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il n'a donc pas tant de tort de m'avoir donné un coup de poing. Était-ce un coup de poing?

LE GEOLIER.

Je n'en sais rien: mais en tout cas il était fier, car tu étais tombé par terre.

MONTAUCIEL.

Eh! voilà Courchemin.

SCÈNE VI.

LE GEOLIER, COURCHEMIN, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER

Eh ! bonjour Courchemin.

COURCHEMIN.

Eh ! bonjour, Crik ; bonjour Montauciel : ouf. Ah, que j'ai besoin d'un verre de vin.

MONTAUCIEL.

Le voilà... Et d'où viens-tu comme ça ?

COURCHEMIN, après avoir bu.

En te remerciant... Je suis venu au grand galop, ventre à terre : on me l'avait commandé. Mais j'ai vu, j'ai vu... Sarpebleu que j'ai chaud. (*Il s'essuie.*) J'ai vu une fille qui courait à pied, en tenant ses souliers à la main. Ah ! je n'ai jamais vu aller de cette vitesse-là. elle sautait les fossés, elle coupait les vignes, les haies, les sentiers ; elle avait plus d'une affaire.

LE GEOLIER.

Et pourquoi es-tu venu ici ?

COURCHEMIN.

J'ai remis un paquet au grand prévôt.

LE GEOLIER.

Et le Roi est-il venu au camp ?

COURCHEMIN.

Oui.

MONTAUCIEL.

Tête, mort, ventre!

LE GEOLIER.

Qu'est-ce donc que tu as ?

MONTAUCIEL.

Comment? le roi est venu au camp, et Montauciel n'y était pas ?

COURCHEMIN.

Tu es donc aussi fou qu'à l'ordinaire.

MONTAUCIEL.

Le Roi est venu au camp, et Montauciel n'y était pas? Mille bombes! je n'ai pas vu le roi. Je n'étudierai de ma vie. (*Il déchire son papier.*)

LE GEOLIER.

Y a-t-il quelque chose de nouveau au camp ?

MONTAUCIEL, à part.

Morbleu!

COURCHEMIN.

Tais-toi donc. Il y a l'histoire d'une jeune fille.

LE GEOLIER.

D'une fille ?

MONTAUCIEL.

D'une fille ? Dis-donc, dis-donc.

COURCHEMIN.

Attendez-donc, que je me rappelle.

ARIETTE.

Le Roi passait, et le tambour
Battait aux champs : une fille bien faite
Perce la file ; elle crie, elle court,
Tombe à genoux en pleurs ; le Roi s'arrête,
Le Roi l'écoute, on ignorait pourquoi.
Alors on a fait un silence,
Puis aussitôt un même cri s'élance,
Vive à jamais, vive, vive le Roi !

On m'a conté qu'elle disait : Ah, Sire !
C'est mon amant, et s'il faut qu'il expire,
Que j'éprouve le même sort !
Mais non, qu'il vive, et commandez, oui, Sire,
Plutôt qu'à lui, qu'on me donne la mort.

Que suis-je, moi ? moins que rien sur la terre :
Trop faible, hélas ! pour travailler aux champs,
Et mon amant pourrait aider mon père
Dans ses travaux, au déclin de ses ans.

De vieux soldats pleuraient même des courtisans.
Le Roi pourtant ne pleurait pas : la grâce

Est accordée ; on ne sait ce que c'est.

MONTAUCIEL.

Ensuite ?

LE GEOLIER.

Eh bien ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit.

MONTAUCIEL.

Après ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit : au milieu de la place,
Le Roi passait, et le tambour
Battait aux champs : une fille bien faite
Perce la file ; elle crie, elle court,
Tombe à genoux en pleurs, le Roi s'arrête.
Le Roi l'écoute, on ignorait pourquoi.
Alors on a fait un silence,
Puis tout-à-coup un même cri s'élance,
Vive à jamais, vive, vive le Roi !

MONTAUCIEL.

Et le tambour battait aux champs !

LE GEOLIER.

Et l'a-t-on envoyé en prison ?

COURCHEMIN.

Bon, en prison : on croit que la grâce est accordée ; car on lui a donné un papier.

MONTAUCIEL.

Qu'est-ce que c'est que ce papier ?

COURCHEMIN.

Est-ce que je sais ? Mais il y avait là des seigneurs, des grands seigneurs, qui lui ont dit de tendre son tablier ; et ils lui ont jeté beaucoup d'or, beaucoup d'argent.

LE GEOLIER.

De l'argent !

COURCHEMIN.

Savez-vous ce qu'elle a fait ?

LE GEOLIER.

Non.

COURCHEMIN.

Elle a jeté tout l'or, tout par terre : elle a dit que cela l'empêcherait de marcher.

MONTAUGIEL.

C'était donc bien lourd ?

LE GEOLIER.

Bon, elle a jeté tout cet or ?

COURCHEMIN.

Oui.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc avec tes raisons : elle a jeté cet or ; tu nous en contes.

COURCHEMIN.

Et si c'était la grâce de ce déserteur que nous avons arrêté hier ?

MONTAUCIEL.

J'en serais charmé, j'en serais charmé : nous nous couperions la gorge ensemble.

LE GEOLIER.

A cause de cette querelle?

MONTAUCIEL.

Sans doute.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc avec ta querelle : je t'en ferai une autre.

(On entend des coups de tambour.)

COURCHEMIN.

Qu'est-ce que j'entends ?

LE GEOLIER.

C'est l'appel : il y a quelque chose de nouveau.

MONTAUCIEL.

Voyons.

SCÈNE VII.

ALEXIS, seul, entrant du côté opposé.

ARIETTE.

On s'empresse, on me regarde ;
J'ai vu s'avancer la garde :

Les malheureux n'ont point d'amis:
Je crains d'interroger ; juste ciel ; je frémis !
Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,
Sans l'avoir vue,! ô ciel ! non , non ,
Quelque chose que je me dise ;
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

Hier, avec quelle joie
J'accourais!... je courais à la mort.
De quels tourmens suis-je la proie!
Ai-je donc mérité mon sort?

Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise
Sans l'avoir vûe ! ô ciel ! non , non ,
Quelqne chose que je me dise,
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

SCÈNE VIII.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL, entrant, une bouteille à la main.

Ah ! te voilà, te voilà : je te cherchais. C'est à présent qu'il faut du cœur.

ALEXIS.

Quoi, Montauciel ?

MONTAUCIEL.

On vient te chercher. Bois cela, bois cela, te dis-je, c'est le cœur du soldat. J'ai cru que tu avais ta grâce : mais non.

ALEXIS.

On vient me chercher ?

MONTAUCIEL.

Oui, bois cela.

ALEXIS.

Je te remercie. Ah! Louise !

MONTAUCIEL.

Tu sais bien cette querelle de tantôt ? Eh bien! je te le pardonne, meurs en paix ; c'est moi qui ai tort. Bois donc cela, je t'en prie, je t'en supplie : ne me refuse pas. C'est le dernier coup de vin que tu boiras.

ALEXIS prend le gobelet, le présente à Montauciel qui verse, et il boit.

Donne : en te remerciant.

MONTAUCIEL.

Pauvre garçon ! Un second, je t'en prie.

ALEXIS.

Je te remercie... Montauciel, fais-moi un plaisir.

MONTAUCIEL.

Quoi ?

ALEXIS.

Puis-je compter sur toi ?

MONTAUCIEL.

A la mort et à la vie.

ALEXIS.

Promets-moi de rendre cette lettre.

MONTAUCIEL.

Où ? j'y vais.

ALEXIS.

Tu ne le peux pas, tu es en prison.

MONTAUCIEL.

C'est vrai : mais je sors aujourd'hui.

ALEXIS.

Il viendra un paysan, nommé Jean-Louis. Tu lui rendras cette lettre, ou tu la feras rendre à son adresse.

MONTAUCIEL.

Que je meure à l'instant si j'y manque. Ah ! les voilà, les chiens, les enragés, les... Morbleu, je crois que j'irais à sa place.

ALEXIS.

Adieu, Montauciel.

MONTAUCIEL.

Que je t'embrasse !

ALEXIS.

Si cette jeune fille de ce matin vient ici, dis-lui que j'ai pensé à elle jusqu'au dernier moment.

MONTAUCIEL.

Brave garçon! brave garçon! Mes amis, mes camarades, ne le manquez pas.

SCÈNE IX.

ALEXIS, MONTAUCIEL, SOLDATS.

ALEXIS.

Vous venez me chercher... Si quelqu'un.... Ciel! c'est elle.

SCÈNE X.

ALEXIS, MONTAUCIEL, LOUISE, SOLDATS.

(Louise entre, ses souliers à la main, ses cheveux en désordre. Elle ne dit que: Alexis, ta... et tombe évanouie entre les bras d'Alexis, qui l'approche d'un siége, sur lequel elle reste sans connaissance.)

ALEXIS.

Adieu, chère Louise, adieu!
Ma vie était à toi... je la perds, vis heureuse;
C'est là, c'est là mon dernier vœu.
Que je te plains!... que ta peine est affreuse!
Pourquoi ne meurt-on pas d'amour et de douleurs!
Ce serait à tes pieds... Qu'un jour le ciel propice....
Je ne peux retenir mes pleurs.

(Aux soldats.)

Amis, terminez mon supplice,
Que je meure en soldat... Abandonnons ce lieu.
Adieu, chère Louise, adieu;
Adieu, chère Louise, adieu.

SCÈNE XI.

LOUISE, seule, revenant à elle par degrés.

AIR.

Ou suis-je? ô ciel! j'ai les pieds nus,
Qui m'a mise en ce lieu? pourquoi m'ont-ils quittée?
Et ces soldats, que sont-ils devenus?
Mon cœur... Ah! ciel! que je suis agitée!
Le Roi l'a dit, il va venir.
Ah! je ne peux me soutenir!
Oui, sa grâce est accordée;
Mais... je n'ai plus nulle idée:
Arrêtez, arrêtez donc...
Mais c'était ici sa prison;
Je me rappelle ses accens:
Il me parlait .. quel bruit j'entends!

(On entend derrière le théâtre un cri de vive le Roi! Louise voit dans son sein le papier sur lequel est écrit qu'Alexis a sa grâce.)

Ce papier! Dieu il n'est plus tems!

(Elle sort du côté opposé à l'entrée de la Tante et de Jean-Louis.)

SCÈNE XII.

LA TANTE, JEAN-LOUIS.

LA TANTE.

Louise! Louise! il a sa grâce!

JEAN-LOUIS.

Il a sa grâce, il a sa grâce!
Ah, ma fille, il a sa grâce.

(Ils s'embrassent, et sautent de joie.)

SCÈNE XIII.

Le théâtre change; il représente une place publique. On voit des soldats sous les armes. Alexis est au milieu d'un groupe de personnes qu'il désire de séparer. Il est soutenu par deux soldats; et fesant pour marcher des efforts inutiles, il dit :

ALEXIS, SOLDATS.

ARIETTE.

Hélas! n'arrêtez pas
Mes pas;
Courez, courez, elle était expirante!
J'ai laissé Louise mourante.
Hélas n'arrêtez pas
Mes pas.

(Cependant le tambour bat, et les troupes défilent dans le fond du théâtre. Le peuple crie : vive le Roi!)

SCÈNE XIV.

JEAN-LOUIS, LA TANTE, ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

Mon ami, que je t'embrasse !

LA TANTE.

Mon neveu, que je t'embrasse !

ALEXIS.

Hélas! n'arrêtez pas
Mes pas
Courez, elle était expirante!

ENSEMBLE.

La voici, la voici!

SCÈNE XV.

LOUISE, ALEXIS, BERTRAND, MONTAUCIEL, JEANNETTE, LA TANTE, PEUPLE, SOLDATS.

ALEXIS.

Ah! Louise!

LOUISE.

Alexis.

(Ils se tiennent embrassés ; on les soutient.)

CHŒUR.

Oublier jusqu'à la trace

D'un malheur peu fait pour vous :
Quel bonheur! il a sa grâce;
C'est nous la donner à tous.
Vive le Roi!

BERTRAND.

Où sont-ils? Rangez-vous,
Laissez-nous.

(Il embrasse Alexis.)

MONTAUCIEL.

Où sont-ils? Rangez-vous
Laissez-nous.

(Il embrasse Alexis.)

JEANNETTE.

Pardonnez-moi, je vous prie,
Si j'ai fait tous vos malheurs;
Je n'oublirai de ma vie
Combien j'ai causé de pleurs.

CHŒUR.

Oubliez, etc.

JEAN-LOUIS.

Ma fille était trop chérie,
Et nous fesions ton malheur.

LA TANTE.

Tous les jours de notre vie
Sont bien dus à ton bonheur.

CHŒUR.

Oubliez, etc.

ALEXIS, à Louise.

Qu'ai-je besoin de la vie,
Si ce n'est pour ton bonheur?

LOUISE, à Alexis.

Hélas! j'étais si chérie,
Et je fesais ton malheur.

MONTAUCIEL, à Alexis.

Et ta maîtresse! et la vie!
Et tu soutiens ton bonheur!
Ami, je te porte envie,
On ne peut avoir plus de cœur.

CHŒUR.

Oubliez, etc.

ALEXIS, LOUISE.

Oublions jusqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour nous;
L'amour a fait { ta / ma } disgrâce,
Il n'en sera que plus doux.

CHŒUR.

Quel bonheur! il a sa grâce;
C'est nous la donner à tous.
Vive le Roi!

FIN DU DÉSERTEUR.

FÉLIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR SÉDAINE,

MUSIQUE DE MONSIGNY,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 24 novembre 1777.

PERSONNAGES.

FÉLIX, l'enfant trouvé.
MORIN, fermier.
MORINVILLE, fils de Morin, et militaire.
LA MORINIÈRE, procureur, fils de Morin.
SAINT-MORIN, fils de Morin, jeune homme qui se dispose à être abbé.
THÉRÈSE, fille de Morin.
M. DE VERSAC, amant de Thérèse.
M. DE GOURVILLE.
MARGUERITE, servante.
LA NOURRICE.
UN TABELLION.
CHASSEURS.
PAYSANS, PAYSANNES.

FÉLIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme : sur un des côtés, dans le fond, on voit un lit dont les rideaux sont tirés : il y a une lampe allumée.

SCÈNE I.

FÉLIX, seul.

ARIETTE.

Non, je ne serai point ingrat,
Non, dût-il m'en coûter la vie !
Eh bien ! je me ferai soldat,
Depuis long-tems j'en ai l'envie.

Sans lui je n'existerais pas...
Enfant abandonné de la nature entière...

C'est lui qui me prit dans ses bras,
Qui me porta dans sa chaumière,
Qui conduisit mes premiers pas.
Sans lui verrais-je la lumière ?
Sans lui je n'existerais pas.
Et je séduirais sa fille !
Je troublerais sa famille !
Dans le sein de ce vieillard
J'enfoncerais le poignard !

Non, dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne serai point ingrat ;
Eh bien ! je me ferai soldat,
Depuis long-tems j'en ai l'envie.

Mais la quitter ! ma douce amie !...

Non, dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne serai point ingrat ;
Eh bien ! je me ferai soldat,
Depuis long-tems j'en ai l'envie.

SCÈNE II.

FÉLIX, THÉRÈSE.

(Félix prend son bâton, et va pour sortir sitôt qu'il voit entrer Thérèse.)

THÉRÈSE.

Ou allez-vous donc ?

FÉLIX.

Je vais dans la forêt.

THÉRÈSE.

A cette heure-ci ?

FÉLIX.

Qu'importe ! toutes les heures à présent me sont bien égales.

THÉRÈSE.

La nuit !

FÉLIX.

Eh bien ! la nuit ?

THÉRÈSE.

On dit que, depuis quelques jours, il y a des contrebandiers qui font du désordre.

FÉLIX.

Je n'ai rien à démêler avec eux.

THÉRÈSE.

Et vous vous en allez ?

FÉLIX.

Je le dois.

THÉRÈSE.

Eti que dira mon père de ne pas vous voir ce soir à souper ?

FÉLIX.

Personne ne pensera à moi.

THÉRÈSE.

Personne ne pensera à toi? Ah! Félix! peux-tu me dire une chose aussi cruelle? Personne ne pensera à toi!... Que je suis malheureuse!

FÉLIX.

Ah! Thérèse, j'ai tort, je t'en demande pardon; je ne le sais que trop que tu penseras à moi.

THÉRÈSE.

Est-ce que tu crains mes frères?

FÉLIX.

Tu sais bien que je ne crains personne.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc ne veux-tu pas rester?

FÉLIX.

Pourquoi? Pourquoi? Peux-tu me le demander? tu veux que je sois présent à la signature de ton contrat, au repas de tes fiançailles! Tu veux que je voie ton futur, ce gentilhomme qui nous méprise tous, et qui ne t'épouserait pas si tu n'avais pas une dot!

THÉRÈSE.

Elle fait mon malheur.

FÉLIX.

Je pardonné à ton frère le Procureur, et à ton frère l'Abbé, de souffrir ses brusqueries

et ses mauvaises plaisanteries ; mais ton frère l'officier, qui porte une épée ! A sa place...

THÉRÈSE.

Ne sors pas ce soir ; attends du moins que mon père soit ici.

FÉLIX.

J'entends un de tes frères, adieu.

THÉRÈSE.

Est-ce que je ne te verrai pas ce soir ?

FÉLIX

Oui, je te verrai, et nous nous parlerons peut-être pour la dernière fois.

THÉRÈSE.

Pour la dernière fois !

FÉLIX.

Oublie-moi, Thérèse, oublie-moi.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, seule.

ARIETTE.

Quoi ! tu me quittes, tu t'en vas,
Et tu veux que je t'oublie !
Arrache-moi plutôt la vie ;
Félix, je ne m'en plaindrai pas.

Quoi ! tu me quittes, tu t'en vas...
Il faudra que j'y succombe,
C'est pour moi l'arrêt du trépas ;
Il me semble que ma tombe
S'ouvre à l'instant sous mes pas...

Si je me jette aux genoux de mon père,
S'il prend pitié de notre amour,
Félix périt de la main de mon frère.
Ils lui joûront un mauvais tour.

Et tu veux que je t'oublie,
Et tu me quittes, tu t'en vas!
Arrache-moi plutôt la vie,
Félix, je ne m'en plaindrai pas.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, MARGUERITE, MORINVILLE.

MARGUERITE, entre en repoussant Morinville.

MADEMOISELLE Thérèse! mademoiselle Thérèse ! mademoiselle Thérèse ! faites donc finir votre frère le capitaine.

THÉRÈSE.

Marguerite, si vous étiez à votre ouvrage, il n'irait pas vous chercher.

(Marguerite sort.)

MORINVILLE.

Bonjour ma sœur.

THÉRÈSE.

Bonjour mon frère.

(Ils s'embrassent.)

MORINVILLE.

Qu'est-ce que tu as? Tu es triste : allons, morbleu, de la gaîté; dans trois jours on t'appellera madame la Baronne.

La veille du mariage,
Il la prit par le menton :
Et le lendemain, Mesdames...

SCÈNE V.

MORIN, THÉRÈSE, MORINVILLE.

MORIN.

Mon fils, nous n'avons pas besoin ici de vos chansons de garnison, et je vous prie de vous taire; votre sœur n'entend ici que des choses honnêtes, et n'a que faire de vos sottises...

MORINVILLE.

Parbleu, mon père, elle ne sera pas toujours une grande innocente.

MORIN.

Où sont vos frères?

MORINVILLE.

Le Procureur range ses paperasses; il a apporté des liasses de procès, pour se dissiper à la noce; l'Abbé est allé rendre ses devoirs au pasteur.

MORIN.

Peut-être aurait-il dû commencer par moi.

MORINVILLE.

Et l'amoureux de ma sœur, monsieur le baron de Versac, est-il arrivé?

MORIN.

Il viendra peut être.

MORINVILLE.

Comment, il n'est pas venu?

MORIN.

Non, mais il a tort de tarder : depuis que les contrebandiers sont serrés de près, ils se sont faits voleurs; il y a moins de contrebande, mais on égorge.

MORINVILLE.

Monsieur de Versac ne va jamais sans un fusil.

MORIN.

Ni eux non plus.

SCÈNE VI.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, THÉRESE.

(La Morinière entre en mettant dans sa poche un sac de procès. Saint-Morin a un livre sous le bras.)

MORIN.

Ah! vous voilà, Messieurs! cela est heureux.

LA MORINIÈRE.

Bonjour, mon père. (*Il l'embrasse.*) J'atteste devant vous que vous ne pouviez m'ajourner à comparaître pour quelque chose qui me fît plus de plaisir que le contrat de mariage de ma sœur. Bonjour, ma sœur; je te fais mon compliment.

MORIN, à Saint-Morin qui arrive.

Bonjour, mon fils.

SAINT-MORIN.

Bonjour, mon père. Je suis assuré que le ciel bénira ce mariage; il convient à tout le monde.

MORINVILLE.

Mais Mons de la chicane! quand ma sœur aura épousé un bon et honorable gentil-

homme, est-ce que tu comptes rester toujours procureur ?

LA MORINIÈRE.

Pourquoi non ? va, va, pour la considération, tant vaut l'homme, tant vaut l'état.

(Thérèse sort.)

SAINT-MORIN.

J'entends monsieur de Versac.

MORINVILLE.

Allons au-devant de lui.

SCÈNE VII.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, un fusil à la main.

MORIN, à part.

Plus je pense à ce mariage, plus il me déplaît.

MORINVILLE.

Bonjour, monsieur de Versac; vous commenciez à nous inquiéter.

M. DE VERSAC, se tournant vers la porte par où il entre.

Ici Blandine, Blandine, venez ici; prends

garde à ma chienne, toi, attache-la dans l'écurie. Bonjour à monsieur l'abbé de Saint-Morin, bonjour, la Morinière; bonjour mon cher Morinville. Eh bien, papa Morin, comment ça va-t-il? où est la fille? où est ma belle future? ma belle accordée, comme vous dites.

SAINT-MORIN.

Je vais chercher ma sœur.

SCÈNE VIII.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, M. DE VERSAC, UN TABELLION.

M. DE VERSAC.

Mets-toi là, monsieur le Tabellion, et faisnous un bon contrat, si tu en sais faire; n'oublie pas de parler de la dot.

MORIN.

Vous savez ce que je vous ai dit, monsieur de Versac, je ne délivre la dot que dans trois ans, si je le peux encore. J'en ferai rente jusqu'à ce tems, puisque, de tout ce que je possède, rien n'est encore absolument à moi.

M. DE VERSAC.

Eh oui! eh oui! vous nous avez déjà dit cela.

MORINVILLE.

Eh! morbleu, mon père, où allez-vous songer?

MORIN.

C'est que tout ce bien-ci, provenant d'une somme considérable que j'ai trouvée...

MORINVILLE.

Oui, il y a mille ans.

MORIN.

Il n'y a pas le tems prescrit, et tout ceci ne m'appartient que dans le tems prescrit.

LA MORINIÈRE.

Eh bien! la prescription est formelle après trente ans, entre âgés et non privilégiés, article 7 de la coutume de Paris, folio 11, verso 12, édition de Rouen. Mais qu'est-ce que tout cela dit? ce bien-ci est bien à vous.

MORINVILLE.

Et à nous ensuite. Après, après....

MORIN.

Après ma mort.

M. DE VERSAC.

Écrivez, écrivez.

LA MORINIÈRE.

Il serait bien étonnant qu'après vingt-sept ans....

MORIN.

Mon fils, j'ai assez vécu pour que rien ne me surprenne.

LA MORINIÈRE.

Écrivez : je suis aussi sûr qu'il ne viendra personne....

M. DE VERSAC.

Que je suis sûr, moi, que mon contrat va être fait ce soir. Allons, écrivez.

LA MORINIÈRE.

Écrivez, écrivez.

SCÈNE IX.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, M. DE VERSAC, THÉRÈSE, UN TABELLION.

M. DE VERSAC.

Ah! voici la belle Thérèse. Bonjour, charmante et future baronne; mais quel nom, quelle qualité donnerons-nous au beau-père?

MORIN.

D'honnête homme.

MORINVILLE.

Ce n'est pas là une qualité.

LA MORINIÈRE.

Qui est-ce qui ne l'est pas? Demandez plutôt. Il n'y a personne ici qui ne le soit.

M. DE VERSAC.

Papa Morin, n'avez-vous pas servi ? n'avez-vous pas été autrefois dans le service ?

MORIN.

J'ai tiré à la milice, et voilà tout.

M. DE VERSAC.

Eh bien, ancien militaire; mettez, mettez ancien militaire. Ah ! belle Thérèse, lorsque je serai obligé d'aller à la cour, mon château ne pourra jamais être mieux gouverné que par vous; vous y aurez vos amusemens, et moi les miens : voulez-vous les connaître ?

ARIETTE.

Courir les bois, courir les plaines,
Est le plaisir le plus charmant,
La trompe en main, le nez au vent :
Quand nos peines
Ne sont pas vaines,
C'est le plaisir le plus charmant,
Le plus charmant.

La nuit arrive, vite à table,
Que le vin coule à grands flots ;
Auprès d'une femme aimable
La gaîté dicte le propos ;
Mais si la belle aime le repos,
Serviteur à l'adorable,
Serviteur à l'adorable,

Laissez-nous parmi les pots,
Femme estimable,
Laissez-nous, parmi les pots,
Noyer la raison dans les flots
De ce jus délectable.

Courir, etc.

Voici, ma belle Thérèse, voici ma petite façon de penser; dites-moi la vôtre.

THÉRÈSE.

Elle ne vous satisferait pas. Mais, mon père, le souper est prêt, et demain on ferait ce contrat aussi bien qu'aujourd'hui.

SCÈNE X.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, M. DE VERSAC, THÉRÈSE, UN TABELLION, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh vite! eh vite! allez donc : les voilà qui se tuent dans la forêt; on crie au meurtre, à l'assassinat, des coups de fusil, c'est comme une tuerie. Allez donc, allez donc.

THÉRÈSE.

Ah! ciel! ah! mes frères, courez-y, allez-y, je vous en prie, je vous en supplie. Ah! Félix!

LA MORINIÈRE

Voyons, voyons ce que c'est.

MORINVILLE.

Courons-y.

M. DE VERSAC.

Je leur mettrai trois balles dans le ventre.

MORIN.

Restez ici, ma fille.

LE TABELLION, rangeant ses papiers.

Mort et mariage, ma journée ne sera pas mauvaise. Mademoiselle, personne ne touchera à cela ?

THÉRÈSE.

Non, non.

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, seule.

ARIETTE.

Hélas! hélas! où peut-il être ?
Dans cette forêt que fait-il ?
Ah! s'il est quelque péril
Il s'y jette; il n'est plus maître
De n'y pas voler; que fait-il ?
Ah! grands Dieux, où peut-il être ?

Et demain il veut me fuir,
Demain il part, il veut me fuir:
Si je ne peux supporter sans frémir
Un moment de crainte et d'absence,
Ah! quelle sera ma souffrance!
Demain, combien je vais gémir!
Demain.... ah! je voudrais mourir!

Où peut-il être? et que fait-il?
Dans cette forêt, etc.

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, SAINT-MORIN, entrant en finissant sa lecture.

THÉRÈSE.

Eh bien! mon frère, mon frère, avez-vous vu Félix? Et qu'est-il arrivé?

SAINT-MORIN.

Je ne sais; j'avais à finir une lecture que malheureusement je n'avais pu faire en route.

THÉRÈSE.

Quoi! vous ne les avez pas suivis! vous n'avez pas couru avec eux dans la forêt!

SAINT-MORIN.

Non.

THÉRÈSE.

Que vous êtes heureux de ne pas prendre plus de part à ce qui se passe!

SAINT-MORIN.

C'est ce qui vous trompe, ma sœur; personne n'a fait des vœux plus ardens pour ceux qui ont été attaqués. Où allez-vous? J'avais à vous dire...

SCÈNE XIII.

SAINT-MORIN, seul.

J'ai bien affaire d'aller me faire estropier, peut-être, en courant après des voleurs.

ARIETTE.

Qu'on se batte, qu'on se déchire,
Peu m'importe; c'est un délire
D'aller, de courir aux abois
De gens qui se tuent dans un bois
Pendant la nuit, c'est un délire:
Quand on peut ici s'enfermer,
Ils s'en vont se faire assommer.
Chacun pour soi,
C'est ma devise;
C'est la devise
A moi permise:
Chacun pour soi,
Voilà ma loi.

Qu'on se batte, etc.

SCÈNE XIV.

MORIN, M. DE GOURVILLE, LA MORINIÈRE, MARGUERITE.

(Des domestiques et des garçons de ferme portent M. de Gourville.)

MORIN.

Approchez, approchez, mettez Monsieur dans ce fauteuil ; apportez du vin, allumez du feu dans la chambre jaune.

M. DE GOURVILLE.

Ah! grand Dieu! que je suis malheureux! que je vous ai d'obligations! Les scélérats!

MORIN.

Buvez, Monsieur, ce coup de vin ; un coup de vin remet les sens.

M. DE GOURVILLE, prenant le gobelet.

Et mon domestique ?

MORIN.

On l'apporte.

M. DE GOURVILLE.

Ils ont tué le postillon.

(Il boit.)

LA MORINIÈRE.

Monsieur, ne perdons pas de vue ce que vous avez dit ; il faut verbaliser.

M. DE COURVILLE.

Maudit pays, il semble qu'il y ait une destinée... Et où est mon libérateur?

MORIN.

Qui, Monsieur?

M. DE COURVILLE.

Je ne sais pas.

MORIN.

Voulez-vous recommencer?

M. DE COURVILLE.

Non, je me sens mieux.

MORIN.

Eh! Monsieur, comment vous ont-ils attaqué?

M. DE COURVILLE.

Ah! mes amis, voilà, voilà ce qui m'est arrivé. J'ai changé de chevaux à la poste ; nous allions ; je me suis endormi dans ma voiture ; j'ai été réveillé par un coup de fusil et par le mouvement de la chaise qui s'est arrêtée ; j'ai vu tomber le postillon ; j'ai sauté sur mes pistolets, mais aussitôt j'ai été renversé avec la chaise dans un fossé : le choc,

le heurt, la situation dans laquelle je suis tombé, tout cela m'a mis hors de défense; les coquins m'ont entouré, m'ont saisi, ils m'ont tiré hors de ma chaise.

LA MORINIÈRE.

Combien étaient ils?

M. DE GOURVILLE.

Je ne sais; ils m'ont fermé la bouche avec ce linge.

(Il le jette à terre.)

LA MORINIÈRE.

Ne le perdez pas.

M. DE GOURVILLE.

Ils m'entraînaient dans l'épaisseur du bois, lorsqu'un dieu, un homme, un ange... Quels coups j'ai vu donner d'un bâton, d'une massue qu'il avait; il ne portait pas un coup qu'il n'en renversât un; ils l'ont entouré, ils ont tiré sur lui; il doit être blessé; mais il les poursuit. Quel homme, grand Dieu! quel homme! où est-il? et ne le verrai-je pas?

SAINT-MORIN.

Monsieur, Monsieur; vous avez bien des grâces à rendre au ciel.

M. DE GOURVILLE.

Et à celui qui m'a délivré. Ils m'avaient lié les mains, je ne pouvais me joindre à lui.

MARGUERITE.

Il sont comme cela un troupiau de voleux; depuis quelque tems ils n'en font jamais d'autres.

MORIN.

Qu'est-ce que vous faites là ? Allez allumer du feu dans la chambre jaune, et songez à vos affaires.

M. DE GOURVILLE.

Dans ce pays-ci il semble qu'il y ait une fatalité qui me poursuit. Il y a vingt-sept ans que j'y passai, il y a vingt-sept ans que j'y fis la plus grande perte.

MORIN.

D'argent ?

M. DE GOURVILLE.

Oui, d'argent, de tout. Monsieur, je vous en prie, avez-vous envoyé chercher un chirurgien pour mon domestique ?

MORIN.

Oui, Monsieur. Et il y a vingt-sept ans ?...

M. DE GOURVILLE.

Oui.

MARGUERITE, rentrant.

Vous m'envoyez allumer du feu, et il y en a.

MORIN.

Passons dans l'autre chambre. Monsieur, donnez-moi le bras.

M. DE GOURVILLE.

Je marcherai bien ; conduisez-moi où est mon domestique.

SCÈNE XV.

MORIN, M. DE GOURVILLE, LA MORINIÈRE, MORINVILLE, M. DE VERSAC, MARGUERITE.

MORINVILLE.

Je les ai poursuivis, mais le diable ne les attraperait pas ; j'ai tiré quelques coups de fusil à travers la forêt : atrappe qui peut.

M. DE VERSAC.

Nos chiens sont en défaut ; j'ai perdu la piste.

M. DE GOURVILLE.

Quoi ! Messieurs, serait-ce un de vous ?

M. DE VERSAC.

Oui, Monsieur, c'est moi ; je vous ai vu, je vous ai délié, voilà la corde.

LA MORINIÈRE.

Ne la perdez pas, elle est essentielle au procès-verbal.

M. DE GOURVILLE, après les avoir considérés.

Messieurs, je vous remercie.

SCÈNE XVI.

LA MORINIÈRE, MORINVILLE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, MARGUERITE.

MORINVILLE.

Il l'a, parbleu, échappé belle.

MARGUERITE.

Allons, venais donc; on vous attend pour souper.

MORINVILLE.

Ah! te voilà, Manon, je te tiens.

QUINQUE.

MARGUERITE.

Finissez donc, monsieur le Capitaine.

MORINVILLE.

Non, non, il faut que tu prennes la peine
Toi-même de m'embrasser.

SAINT-MORIN.

Mon frère, mon frère.
Mon père

Pourrait s'en offenser;
Je vous conseille de la laisser.

MARGUERITE.

Vous embrasser,
Moi-même! non, il faut vous en passer.
Mademoiselle
M'appelle.

MORINVILLE.

Non, non, on ne t'appelle pas,
On ne t'appelle pas.

MARGUERITE.

Eh bien! vous ne finirez pas;
Ahi! ahi! vous me cassez le bras.

SAINT-MORIN.

Manon, Manon, laisse-le faire;
Manon, Manon, laisse-le faire,
Il ne te tûra pas.

LA MORINIÈRE.

Moi, je n'ai vu que leurs talons.

M. DE VERSAC.

Cinq cents pas, à perte d'haleine,
J'ai couru sur ces fripons :
Ils étaient une douzaine.

LA MORINIÈRE.

Ah! pour le moins une douzaine.

LA MORINIÈRE, M. DE VERSAC.

Laisse-le faire, Manon.

Sotte Manon.

(A la fin du quinque, Morin paraît.)

MORIN.

Eh bien! venez-vous donc souper, vous autres! Est-ce qu'il faut que je vous attende?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FÉLIX, seul.

ARIETTE.

Il faut, il faut que je les quitte
Ces lieux si chéris de mon cœur;
Ces lieux, que ma Thérèse habit,
Ne sont plus rien pour mon bonheur.

Demain ils feraient mon supplice,
Demain ils feraient mon tourment;
Je l'y chercherais vainement!

O sort qui, dès mes jeunes ans,
Ne me fûtes jamais propice,
Je vous pardonnais l'injustice
Qui me priva de mes parens!
Mais quand il faut que je les quitte
Ces lieux qui fesaient mon bonheur,
Ces lieux que ma Thérèse habite,
Contre vos coups mon cœur s'irrite,
Je vous accuse de rigueur!

SCÈNE II.

FÉLIX, MORIN.

MORIN.

Pourquoi, Félix, pourquoi ne t'es-tu pas trouvé à souper avec nous? Mon gendre futur t'aurait fait bien des amitiés, je l'avais prévenu.

FÉLIX.

Votre gendre? Non, j'avais à arranger bien des choses pour mon départ.

MORIN.

Je ne peux que l'approuver, quoiqu'il me fasse de la peine; mais il est si fâcheux de ne point connaître ses parens! Ah! si tu les trouves, tu feras leur bonheur. Jeune, fort, bien élevé....

FÉLIX.

Grâce à vous.

MORIN.

Et à toi-même; tu étais tout disposé à être un honnête homme, je n'ai jamais eu de peine à t'inspirer de bons sentimens, ils étaient en toi.

FÉLIX.

Et vous dites que c'est en l'année 1749?

MORIN.

Oui, le dix-huit mai.

FÉLIX.

Il y eut donc alors un grand désastre? On me l'a raconté bien des fois; mais redites-le moi encore. Quelquefois une circonstance... oubliée...

MORIN.

Ah! le désastre fut terrible. Il était tard; j'étais couché; tout d'un coup j'entends un grand bruit, on crie : la chaussée du grand étang est rompue : il avait fait la veille un orage affreux. Je me lève, je crie, je cours; toute la campagne était submergée, les hommes, les femmes, les bestiaux étaient à la nage; les maisons étaient renversées; des granges entières, de gros arbres étaient emportés; je passai la nuit sur la montagne; le matin, comme je traversais le chemin, je vois embarrassé dans des branches de saule une femme sans connaissance; c'était ta nourrice; je la crus morte; tu étais sur elle, tu dormais, pauvre petit! Je te prends dans mes bras, tu te mets à sourire, je te portai dans ma cabane, et j'allai chercher du secours pour enlever cette bonne femme, qui ne reprit connaissance que le lendemain; la raison ne lui revint que huit jours après. Je n'ai jamais vu un si grand malheur. A deux lieues d'ici on trouva une dame noyée dans

sa voiture. Quelques jours ensuite je trouvai une valise; mais c'est une autre affaire : enfin on a interrogé ta nourrice plus de cent fois; comme elle ne parlait qu'allemand, ce ne fut que long-tems après que nous sûmes qu'elle était du village de Nonstorff, que c'était un grand monsieur qui avait fait marché avec elle, qui l'a conduite à une dame qui passait; cette dame l'a emmenée avec elle pour te nourrir, et il n'y avait que quinze jours qu'elle était avec toi lorsque ce malheur arriva.

FÉLIX.

Et l'on n'a pu en savoir davantage?

MORIN.

Non; du reste interroge-la, envoie-la chercher; elle est dans le village, mais elle n'en sait pas plus que je ne t'en ai dit.

FÉLIX.

Ah! père Morin, que je vous ai d'obligations! Et j'aurais été assez malhonnête.. Non, non, je ne serai point ingrat.

MORIN.

Tu ne peux pas l'être; dès l'âge de six ans tu m'as été utile, depuis l'âge de quinze, tu m'as toujours valu deux garçons de ferme, sans compter ta fidélité; ainsi je ne fais tort à personne, en te donnant ce que voilà dans ce petit sac.

FÉLIX.

Quoi ! qu'est-ce que c'est que cela ?

MORIN.

Quatorze années à vingt écus.

FÉLIX.

Gardez-les

MORIN.

Non, ils sont à toi, ma maison est toujours la tienne : si tes recherches ne sont pas heureuses, reviens ici : tu y seras reçu comme mon enfant ; si tu l'étais, j'en serais glorieux.

FÉLIX.

Et ce paquet-ci ?

MORIN.

Ce sont toutes les hardes dont tu etais enveloppé lorsque je t'ai trouvé un hochet d'argent avec un petit anneau d'or, de la dentelle, un ruban rouge, et le procès-verbal de ta trouvaille, fait et signé par feu notre pasteur.

FÉLIX.

Adieu, mon père ; adieu, Pierre Morin.

MORIN.

Tu n'aurais dû partir qu'après le mariage de ta petite sœur.

DUO.

FÉLIX.

Non, non, je pars. Demain, l'aurore
Ne me verra point ici.

MORIN.

Tu peux différer encore ;
Pourquoi donc partir ainsi ?
Ta sœur te verrait encore.
Aurais-tu quelque chagrin,
Ou quelque secrète peine ?

FÉLIX.

Non, je n'ai point de chagrin,
Je n'éprouve aucune peine.

MORIN.

Dis-le moi, pourquoi demain ?
Reste ici cette semaine.

FÉLIX.

Non, non, je pars demain matin ;
Adieu, mon cher, mon cher parrain.

MORIN.

Tu peux différer encore ;
Pourquoi donc partir ainsi ?
Ta sœur te verrait encore ;
Pourquoi donc partir ainsi ?

FÉLIX.

Non, non, je pars. Demain, l'aurore
Ne me verra point ici.

SCÈNE III.

FÉLIX, MORIN, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Mon père, le tabellion demande si le contrat sera fini ce soir; il se fait tard, il s'en irait.

MORIN.

Non, non, demain nous verrons cela; qu'il couche ici, je vais lui parler.

SCÈNE IV.

FÉLIX, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Tiens, Félix, voilà ton engagement, tu n'as plus qu'à le signer.

FÉLIX.

Pourquoi signer? la parole, en pareil cas, ne vaut-elle pas mieux que la signature?

MORINVILLE.

Non.

FÉLIX

Non? Ne t'ai-je pas dit que je servirais

dans ton régiment, dans ta compagnie, quelques années à ma volonté, et que peut-être y resterais-je toujours ? voilà mon mot, cela suffit, je crois.

MORINVILLE.

Oui, avec moi : je te connais, je n'ai pas besoin de ton billet ; mais il faut que je le présente à l'état-major, et cela est indispensable.

FÉLIX.

Allons, soit.

MORINVILLE.

Tiens, signe là, c'est bien ; voici trois louis pour boire à la santé du Roi.

FÉLIX.

Garde tes trois louis, je n'en ai pas besoin pour désirer qu'il se porte bien.

MORINVILLE.

Allons, je te les donnerai au régiment.

FÉLIX.

Je pars demain au point du jour.

MORINVILLE.

Tu fais bien, et le parti que tu prends est le meilleur ; élevé ici comme tu sais, tu ne devais jamais trouver à t'y établir.

FÉLIX.

Est-ce que tu penses ainsi, toi ?

MORINVILLE.

Non.

FÉLIX.

Eh bien, tais-toi donc.

MORINVILLE

Sais-tu qu'à présent tu es mon soldat, et qu'il faut que tu me respectes comme ton officier.

FÉLIX.

Va, au régiment, je ferai ce que je dois; donne-moi le billet qui doit m'enseigner la route.

MORINVILLE.

Le voilà.

FÉLIX.

Adieu.

SCÈNE V.

MORINVILLE, seul.

ARIETTE.

Je t'attends à la caserne,
Pour te faire baisser le ton;
Courbé sous le mousqueton,
Tu verras comme on gouverne
Quiconque veut prendre un ton.

Ici, combien ce garçon
Nous a fait mettre en colère;
Il avait toujours raison,
A ce que disait mon père.
Voyez-le disait mon père,
Sage, vrai, discret, sincère,
Félix ne manque jamais
A faire ce qu'il doit faire;
Et lui, fier de ses succès,
Il nous méprisait tous; mais

Je l'attends, etc.

SCÈNE VI.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE.

MORINVILLE.

La Morinière, je viens de faire une affaire excellente, je viens d'engager Félix.

LA MORINIÈRE.

Et que dira mon père?

MORINVILLE.

Il consent qu'il parte; j'ai dans l'idée qu'il aime Thérèse, et qu'elle ne le hait pas; mais je le tiens.

LA MORINIÈRE.

Et moi, je crains bien que cet homme attaqué, à qui nous avons rendu service, ne nous

en rende un fort mauvais; mon père l'a interrogé, et de question en question... il est presque vraisemblable que c'est lui qui...

SCÈNE VII.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN.

MORIN.

Eh bien! mes enfans, ne vous l'avais-je pas dit? jamais il ne m'est rien arrivé de considérable que je n'en aie eu un pressentiment.

MORINVILLE.

Quoi donc, mon père?

MORIN.

Je parie que cet honnête homme est celui à qui appartient ceci.

MORINVILLE.

Bon, ne voilà-t-il pas de vos idées?

SAINT-MORIN.

N'allez pas croire cela.

LA MORINIÈRE.

Je vous jure qu'il n'y a rien de plus faux.

MORIN.

Je sais bien ce qu'il a dit; quelques mots

qu'il a proférés, quelques discours qu'il a tenus, et que je vais éclaircir.

MORINVILLE.

Et si c'est lui, que prétendez-vous faire ?

MORIN.

Remettre entre ses mains tout ce que je possède.

LA MORINIÈRE.

Tout ?

MORIN.

Tout.

MORINVILLE.

Tout?

MORIN.

Tout.

MORINVILLE.

En vérité, si vous n'étiez pas mon père, je ne sais pas ce que je vous ferais.

LA MORINIÈRE.

Et moi, ce que je vous dirais.

SAINT-MORIN.

Bon ! mon père veut rire.

MORIN.

Non, non, je ne ris point.

LA MORINIÈRE.

En supposant encore que ce soit lui, ce qui

est faux, et très-faux, vous seriez obligé tout au plus à rendre la somme trouvée.

MORIN.

Ce ne sont pas là les conditions auxquelles j'ai accepté ceci, je vais les chercher.

SCÈNE VIII.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN.

SAINT-MORIN.

Prenons garde à cela, il le ferait comme il le dit.

LA MORINIÈRE.

Il faut l'empêcher, cela nous ruinerait.

MORINVILLE.

Cela ferait manquer le mariage du baron. Ah, le voilà! le préviendrons-nous?

SCÈNE IX.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC.

M. DE VERSAC.

CHANSON.

Eh! mes amis, que faut-il donc
Pour triompher de Thérèse?
Je lui dis :
Quand de mon cœur je vous fais don,
Êtes vous aise,
Belle Thérèse ?
D'épouser un noble baron,
Êtes-vous aise ?
Mais parlez-moi, répondez donc ;
Êtes-vous aise,
Quand de mon cœur je vous fais don
Êtes-vous aise,
Belle Thérèse ?
Voudriez-vous m'embrasser? Non,
Non!
Non.
Eh! mais, grands Dieux, que faut-il donc
Pour triompher de Thérèse ?

(Pendant cette chanson, les frères parlent entr'eux.)

MORINVILLE.

Il faut le prévenir.

M. DE VERSAC.

Que diable avez-vous donc à chuchotter entre vous autres; savez-vous que cela n'est pas honnête?

SAINT-MORIN.

C'est que nous sommes exposés à être fort embarrassés.

M. DE VERSAC.

Quoi donc?

MORINVILLE.

Mon père s'est fourré dans la tête que ce Monsieur, cet homme qui a été attaqué ce soir, est celui qui jadis...

LA MORINIÈRE.

Qui jadis a perdu la somme qu'il a trouvée.

M. DE VERSAC.

Bon! il n'y a pas le sens commun : et quel est son dessein?

MORINVILLE.

Non-seulement il veut la lui rendre, mais lui remettre tout ce qu'il a en propre.

M. DE VERSAC.

Diable! cela est embarrassant : votre sœur est bien aimable, mais cela ferait quelque difficulté.

SAINT-MORIN.

Laquelle?

M. DE VERSAC.

Je vous le dirai ; mais puisque votre père est si délicat, ne pourrait-on pas ?... Eh parbleu ! il y a un moyen excellent.

SAINT-MORIN.

Quoi donc ?

M. DE VERSAC.

C'est de lui faire croire que c'est mon père, que c'est feu mon père qui avait perdu cet argent. Comment était faite la valise ?

SAINT-MORIN.

Je n'en sais rien.

MORINVILLE.

Ni moi.

LA MORINIÈRE.

Mais en ce cas-là, ce serait à vous qu'il rendrait le bien, et, d'une façon ou d'une autre, nous en serions privés.

M. DE VERSAC.

Non, j'épouse votre sœur, et cela ne sortirait pas de la famille.

LA MORINIÈRE.

Et nous ?

M. DE VERSAC.

Ah ! je vous ferais quelque avantage.

SCÈNE X.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, MORIN.

MORIN.

Enfin, mes enfans, point d'humeur; je me consulte. Ah! Monsieur de Versac, vous savez....

M. DE VERSAC.

Oui; mais cela n'est pas possible.

MORIN.

Pourquoi non?

M. DE VERSAC

Non, vous dis-je : 1° je ne le veux pas.

MORIN.

Je ne le veux pas, je ne le veux pas; écoutez : huit mois après avoir trouvé cet argent, j'allai consulter notre pasteur : voici les conditions qu'il m'imposa, qu'il me donna par écrit, et que, j'ai juré d'observer.

MORINVILLE.

Voyons donc ces belles conditions.

LA MORINIÈRE.

Cela doit être beau.

SAINT-MORIN.

Bien édifiant.

MORIN.

Vous l'avez connu, mes enfans, c'était un homme de bien.

M. DE VERSAC.

Écoutons un bon radotage.

MORIN.

Les voici : cet écrit est de sa main.

Conditions auxquelles Pierre s'engage d'employer l'argent qu'il a trouvé, et dont il va acheter des terres.

1°. « De les faire valoir en sa conscience » comme un bon métayer pour son propriétaire, comme un administrateur pour une » communauté, un tuteur pour son pupille. »

M. DE VERSAC.

Après, après.

MORIN.

2°. « De faire toute perquisition, et de ne » se refuser à aucune, pour retrouver celui ou » celle à qui ledit bien, acheté de ladite » somme, peut appartenir. »

3°. « De le rendre en entier », de le rendre en entier.

MORINVILLE.

Nous entendons.

MORIN.

« De le rendre entier, et sans nulle retenue, » à celui qu'il reconnaîtra en être le propriétaire lequel propriétaire doit se contenter dudit bien, tel qu'il se comportera lors » de sa remise, quand même il serait de » moindre valeur que la somme trouvée; s'il » l'excède, j'exhorte ledit propriétaire à récompenser le métayer, suivant les soins qu'il » en aura pris, et à lui en laisser la conduite » s'il est homme de bien et craignant Dieu.

4°. « Ledit Pierre chargera ses héritiers des » mêmes conditions, à moins qu'il n'y ait » trente ans et plus qu'il possède ledit bien... »

LA MORINIÈRE.

Oui, mais il y a cent ans.

MORIN.

A moins qu'il n'y ait trente ans et plus qu'il possède ledit bien; et il n'y en a que vingt-sept, vous le savez : « à moins qu'il n'y ait » trente ans et plus qu'il possède ledit bien, sans » nulle apparence de revendication, et alors » je crois qu'il lui est permis d'en disposer » comme de chose à lui appartenante. » Eh bien! qu'en dites-vous, dois-je respecter cela?

M. DE VERSAC.

Moi, je ne connais de respectable que les dettes du jeu.

MORINVILLE.

Je dis que cet acte est nul, il n'est pas signé.

LA MORINIÈRE.

Ni daté.

MORINVILLE.

Mon père, je vous conseille de ne lui en pas parler, vous seriez cause de quelque malheur.

MORIN.

Quel malheur donc ?

MORINVILLE.

S'il reprenait ce bien-ci, je lui ferais mettre l'épée à la main.

LA MORINIÈRE.

Et moi, je lui ferais un procès dont il ne verrait jamais la fin : nous avons une loi précise et formelle qui vous décharge de ces conditions; la loi *De partibus inventis*.

M. DE VERSAC.

Et s'il n'y en a pas, avec des amis on en peut faire une.

SAINT-MORIN.

Sans doute, ce que dit La Morinière est fort bien; mais je n'approuve pas la violence de Morinville, violence que cependant j'aurais peut-être si j'étais militaire; mais il y a une probité, une droiture, un honneur qui doivent

faire la base de nos actions, et auxquelles il ne faut jamais manquer; ainsi, raisonnons, mon père : depuis que vous êtes établi, combien, bon an, mal an, pouvez-vous avoir donné aux pauvres de la paroisse ?

MORIN.

Je ne le sais pas, le bien que je fais est la première chose que j'oublie.

SAINT-MORIN.

Combien nourrissez-vous de ménages à peu près ?

MORIN.

Mais quatre, cinq, six, je ne sais.

SAINT-MORIN.

Mettons-les chacun à deux cents livres.

MORIN.

Il y en a qui me rendent; mais cela va bien là.

SAINT-MORIN.

Eh bien, c'est mille livres par an; combien y a-t-il que vous êtes établi ?

MORIN.

Vingt-six ans.

SAINT-MORIN.

C'est vingt-six mille livres données aux pauvres; ainsi vous avez outre-passé la somme

que vous avez trouvée, de douze à quatorze mille livres : allons, mon père, il n'y a pas de bon sens, le ciel bénira ce gentilhomme, il a fait la charité.

MORINVILLE.

C'est bien.

LA MORINIÈRE.

C'est juste.

(*Monsieur de Versac prend l'écrit, le déchire et le met dans sa poche.*)

M. DE VERSAC.

Je vois que c'est au mieux.

MORIN.

Et moi, je vois, je vois que dans le monde il n'est point d'état qui ne se soit arrangé avec sa conscience, et qui ne se soit fait des moyens pour se dispenser d'être juste ; au reste, voilà mes conditions, je vous les ai lues ; si ce Monsieur est l'homme en question, je les suivrai, soyez-en sûrs. Où sont-elles, où sont-elles donc ? où est-ce que j'ai mis cet écrit ?

M. DE VERSAC.

Quoi, ce papier ?

MORIN.

Oui.

M. DE VERSAC.

Ce papier qui était là ?

MORIN.

Oui.

M. DE VERSAC.

J'en ai fait des bourres pour mon fusil ; il est inutile.

MORIN.

Monsieur de Versac, vous auriez bien dû n'y pas toucher; heureusemeut je le sais par cœur. Mais ce Monsieur est resté presque seul.

SAINT-MORIN

Il est avec ma sœur.

MORIN.

Je vais le retrouver.

SCÈNE XI.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC.

MORINVILLE.

Il ne faut pas le quitter que cet étranger ne soit parti.

SAINT-MORIN.

Non, sans doute.

LA MORINIÈRE.

Tantôt l'un, tantôt l'autre.

M. DE VERSAC.

Demain, au point du jour, nos chasseurs arrivent, et nous le ferons bien décamper.

MORINVILLE.

Vas-y, Saint-Morin; ah! les voilà!

SCÈNE XII.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, M. DE GOURVILLE, MORIN.

MORIN, portant une lumière.

Monsieur, c'est ici votre chambre; il y a là une porte qui donne sur le verger, vous pourrez sortir par là sans passer par la maison.

M. DE GOURVILLE.

Je vais me jeter sur ce lit tout habillé jusqu'au point du jour.

MORINVILLE.

Monsieur, si vous aviez voulu partir aussitôt que votre chaise aurait été en état ....

SAINT-MORIN.

Elle l'est peut-être, je vais y voir.

(Saint-Morin sort.)

LA MORINIÈRE.

On vous donnerait des guides

M. DE VERSAC.

Je me charge, moi, de vous en servir.

MORINVILLE.

Nous vous accompagnerons plutôt tous les quatre.

M. DE COURVILLE.

Non, je vous suis très-obligé. Si je ne vous incommode pas, je désire me reposer ici quelques jours, et je n'abondannerai pas mon domestique.

MORINVILLE.

On en aurait soin.

LA MORINIÈRE.

Nous y veillerons.

MORIN.

Monsieur, Monsieur, j'ai dans l'idée que personne n'a plus de droit que vous de rester ici tant qu'il vous plaira.

MORINVILLE.

Ah! morbleu, il va lui parler.

LA MORINIÈRE.

Mon père, mon père, Monsieur veut du repos; si nous le laissions?

MORIN.

Vous avez raison. Monsieur je vous souhaite bien le bonsoir; ferai-je éteindre la lampe?

M. DE GOURVILLE.

Non, laissez-la brûler, vous me ferez plaisir.

MORIN.

Bonsoir, Monsieur.

M. DE GOURVILLE.

Je vous remercie.

(Ils s'en vont, et Monsieur de Gourville se met derrière les rideaux.)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, FÉLIX, M. DE GOURVILLE, derrière les rideaux.

MARGUERITE.

Quoi! Monsieur Félix, vous vous en allez.

FÉLIX.

Oui, Marguerite.

MARGUERITE.

Ah! mon bon Dieu, comme je sommes donc malheureux!

FÉLIX.

Pourquoi?

MARGUERITE.

Qu'est-ce qui nous fera danser le di-

manche? qu'est-ce qui tuera les loups? qu'est-ce qui rendra service à tout le village? et puis Mademoiselle Thérèse, et votre mère nourrice. Ah! comme nous allons être dans la désolation.

FÉLIX.

Thérèse se marie demain.

MARGUERITE.

Ah! oui, c'est bien malgré elle; c'est bien aisé à voir.

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, FÉLIX, THÉRÈSE, M DE GOURVILLE, derrière les rideaux.

THÉRÈSE.

MARGUERITE, laissez-nous

MARGUERITE.

Dépêchez-vous de parler, car c'est ici que sera la chambre de ce Monsieur qu'ils ont pensé tuer; il va venir se coucher, ainsi, si vous avez quelque chose à vous dire, dépêchez-vous; votre fiancé est à boire avec vos frères, je leur dirai que vous êtes dans votre chambre. Ah! Monsieur Félix lui aurait bien mieux convenu que cet olibrius de baron qui ne sait ce qu'il dit.

SCÈNE XV.

FÉLIX, THERÈSE, M. DE GOURVILLE, derrière les rideaux.

THÉRÈSE.

Quoi ! Félix, il faut se séparer.

FÉLIX.

Il faut se quitter, ma petite sœur.

THÉRÈSE.

Ah ! mon cher Félix, quel malheur pour nous !

FÉLIX.

Supportons-le, s'il est possible, avec fermeté.

THÉRÈSE.

Tu seras donc dans le régiment de mon frère ?

FÉLIX.

Je me croirai moins éloigné de toi.

THÉRÈSE.

Quoi! nous ne nous verrons plus !

FÉLIX.

Je te jure, ma chère petite sœur, je prends le ciel à témoin....

THÉRÈSE.

Ciel! qu'est-ce que tu as? qu'est-ce que tu as à la main! tu as du sang, est-ce que tu serais blessé?

FÉLIX.

Ne t'effraye pas, ce n'est rien. Lorsque ce soir, dans la forêt, j'ai bâtonné ces coquins qui ont arrêté cet étranger, ils m'ont tiré quelques coups de pistolet, et une balle, je crois, ma déchiré les doigts.

M. DE GOURVILLE, passant sa tête entre les rideaux.

Ciel! c'est lui.

THÉRÈSE.

Je t'en prie, que je voie ce que c'est; montre-moi ta main.

FÉLIX.

Ce n'est rien, te dis-je. Ah! plût au ciel que je l'eusse perdue, cette main, et que je fusse à toi le reste de mes jours!

THÉRÈSE.

Félix, Félix! il ne m'est plus permis de vivre.

FÉLIX.

Vis en moi comme je vivrai en toi: consolons-nous avec l'idée que notre infortune conserve la paix dans ta famille, la vie à ton père, et l'honneur à celui que tu aimes. De quelle

infamie, ma Thérèse, n'aurais-je pas eu à rougir, si j'avais abusé de l'empire que tu m'as donné sur ton cœur ? On dirait : Le scélérat ne s'est servi de leurs bienfaits que pour les outrager. Prends cet argent que ton père m'a donné, tu en aideras cette bonne nourrice, qui infirme et presqu'aveugle, pourrait, si ton père mourait, tomber dans la misère.

THÉRÈSE.

J'en aurai soin comme de ma propre mère; elle ne me quittera pas.

FÉLIX.

Garde-moi ce paquet de hardes, il m'est inutile, puisque je suis soldat, et que je renonce à de vaines perquisitions. Eh ! que m'importe ce que j'aurais trouvé : je ne veux plus tenir à rien; je te perds.

THÉRÈSE.

Tu me perds ! (*Elle s'assied.*)

DUO.

FÉLIX,

Adieu, Thérèse, adieu, cher ame de ma vie,
Adieu, ma sœur, ma chère amie;
Suspends tes pleurs, suspends tes cris !

THÉRÈSE.

Adieu, Félix !
Adieu, mon cher, mon cher Félix !
Ah ! malheureuse que je suis !

FÉLIX.

Ah! mon cœur, mon cœur se déchire!
Quelle douleur! ah! quel martyre!
Deviens plus heureuse que moi,
Est-il donc un bonheur sans toi?

THÉRÈSE.

Dis-moi, non... mais enfin... pourquoi...
Je ne sais ce que je veux dire;
Félix, sois plus heureux que moi,
Il n'est pas de bonheur sans toi.

FÉLIX.

Notre vie eût été si belle!
A ses devoirs toujours fidèle,
Félix aurait fait ton bonheur.

THÉRÈSE.

Nos jours si remplis de douceurs....

FÉLIX.

Toujours près d'elle!

THÉRÈSE.

Moi, près de lui!

FÉLIX.

N'y pensons pas.

THÉRÈSE.

Hélas! hélas!

FÉLIX.

Adieu, cher ame de ma vie;
Adieu ma sœur, ma chère amie;
Suspends tes pleurs, suspends tes cris!

THÉRÈSE.

Adieu, Félix.
Adieu, mon cher, mon cher Félix!
Ah! malheureuse que je suis!

(Ils entendent tousser sous les rideaux du lit; ils se font signe qu'il y a quelqu'un; ils s'embrassent dans le fond du théâtre, emportent la lumière, et se séparent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE VERSAC, CHASSEURS.

M. DE VERSAC.

ARIETTE.

A LA chasse, à la chasse, à la chasse,
Suivons l'animal à la trace :
Vous qui dormez, réveillez-vous,
Suivez-nous, suivez-nous.
Un chasseur
Dormeur
Et sans cœur,
Sans ardeur,
A la chasse n'est jamais vainqueur.

A la chasse, etc.

(Il lève les rideaux du lit.)

Ah ! diable nous fesons buisson creux.

SCÈNE II.

M. DE VERSAC, MARGUERITE.

M. DE VERSAC.

Est-ce qu'il est parti ?

MARGUERITE.

Oui.

M. DE VERSAC.

Dans sa chaise ?

MARGUERITE.

Non.

M. DE VERSAC.

Où est-il donc ?

MARGUERITE.

Avec notre maître. Il est sorti par la petite porte.

M. DE VERSAC.

Avec le père Morin ? Ah ! diable !

MARGUERITE.

Ne vous fâchez pas ; il est allé du côté des étangs ; vous le trouverez.

M. DE VERSAC.

Et les Morin, où sont-ils ?

MARGUERITE.

Dans leur chambre, à faire enrager le monde : puissent-ils y rester !

M. DE VERSAC.

Allons, enfans, du côté des étangs,
A la chasse, à la chasse, etc.

SCÈNE III.

MARGUERITE, seule.

Il ne demande seulement pas des nouvelles de sa prétendue. Eh mais, demandez-moi donc, ce petit monsieur Saint-Morin qui vient dans ma chambre !

ARIETTE.

Ah, qu'une fille est à plaindre !
Tout est à craindre
Pour son honneur.
Encor si tout séducteur
Ne voulait que la surprendre
Avec un propos flatteur ;
Mais il faut encor défendre
Et sa personne et son cœur.
On ne sait auquel entendre.

Et ce petit homme sournois,
Qui, dans ma chambre, en tapinois....

Qu'une pauvre fille est à plaindre !
Tout est à craindre
Pour son honneur.
Encor si tout séducteur
Ne voulait que la surprendre
Avec un propos flatteur;
Mais il faut encor défendre
Et sa personne et son cœur.
On ne sait auquel entendre,
Et toujours il faut défendre
Et sa personne et son cœur.

Ah ! j'oublie mademoiselle Thérèse.

SCÈNE IV.

M. DE GOURVILLE, MORIN, FÉLIX.

FÉLIX, après avoir regardé le lieu.

ADIEU !

M. DE GOURVILLE.

Jeune homme, vous vous en allez ?

FÉLIX.

Oui, Monsieur ?

M. DE GOURVILLE.

Où allez-vous ?

FÉLIX.

Je vais servir, je vais à l'armée.

M. DE GOURVILLE.

Je vous prie de m'accorder une grâce.

FÉLIX.

Quoi, Monsieur? dites.

M. DE GOURVILLE.

Restez ici aujourd'hui.

FÉLIX.

Je ne le peux pas.

M. DE GOURVILLE.

Restez ici aujourd'hui pour l'amour de moi.

MORIN.

Félix, vous ne pouvez pas refuser Monsieur, et je vous en prie aussi.

FÉLIX.

N'est-ce pas aujourd'hui la noce de Thérèse?

MORIN.

Cela n'est pas sûr.

FÉLIX.

Vous le voulez, je reste.

MORIN.

Ah! Monsieur, ce garçon-là est un homme étonnant pour la fidélité, pour le travail, pour les sentimens d'honneur; tous ces biens, tous ces champs que vous avez vus si bien cultivés, c'est en quelque façon à ses soins que je les dois.

M. DE GOURVILLE.

Je n'ai point vu de ferme, de terre qui rassemblât tant d'ordre, d'abondance et de richesses ; combien rapporte-t-elle ?

MORIN.

Ah ! Monsieur, c'est selon : lorsqu'il y a beaucoup de pauvres, elle ne rapporte rien ; mais dans les bonnes années, et de dix il y en a sept, elle peut donner deux milles écus.

M. DE GOURVILLE.

Deux mille écus !

MORIN.

Oui, Monsieur, et ils sont à vous.

M. DE GOURVILLE.

Je vous en remercie.

MORIN.

Vous ne m'entendez pas, Monsieur, ils sont à vous. Oui, Monsieur, ils sont à vous, ils vous appartiennent, oui, Monsieur, tous ces biens sont à vous.

M. DE GOURVILLE.

Comment ?

MORIN.

Par ce que j'ai appris de vous, par toutes les circonstances rassemblées, par tout ce que vous m'avez dit, vous êtes celui dont j'ai trouvé la valise le lendemain de ce désastre.

M. DE GOURVILLE.

Moi !

MORIN.

Oui, Monsieur; sept cent trente-trois louis d'or dans trois bourses de soie, dites-vous, cinq médailles et un cachet d'or, le voici.

M. DE GOURVILLE.

Oui, c'est mon chiffre.

MORIN.

J'ai acheté ce bien-ci avec votre argent; je l'ai acheté sous la condition de vous le remettre, et je vous le rends.

M. DE GOURVILLE.

Monsieur Morin, tant de probité m'étonne.

MORIN.

J'en suis fâché pour les autres hommes.

M. DE GOURVILLE.

Ceci est bien surprenant! mais ces terres sont beaucoup au-dessus de la valeur de ce que vous avez trouvé.

MORIN.

Je les ai achetées pour vous, tant mieux; j'en ai été le métayer, Monsieur, j'ai fait le bien de mon maître.

M. DE GOURVILLE.

Puisque vous me remettez ce bien, je l'accepte; mais...

SCÈNE V.

MORIN, FELIX, M. DE GOURVILLE, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Vous l'acceptez, vous l'acceptez! seriez-vous assez malhonnête, après que nous vous avons sauvé la vie; auriez-vous la cruauté de dépouiller un vieillard qui, pendant trente ans, à la sueur de son corps, a travaillé pour améliorer un bien qui ne vous appartient pas, et dont, sans doute, vous aurez la barbarie de le chasser?

M. DE GOURVILLE.

Cela peut être.

MORINVILLE.

Cela peut être. Eh bien! mon père, entendez-vous, cela peut être. Parlez, Monsieur, que prétendez-vous faire?

M. DE GOURVILLE.

Ce que je ferai?... Je ne sais, Monsieur, ce que je ferai. Je ne sais...

(Ici Thérèse paraît dans le fond de la scène; Félix la voit et sort avec elle.)

SCÈNE VI.

MORIN, MORINVILLE.

QUATUOR.

MORINVILLE.

Je ne sais, ô ciel, est-il possible!
Père dénaturé, vous perdez vos enfans!
O ciel! ô ciel, est-il possible!

MORIN.

Eh, que m'importent mes enfans
Quand il faut remplir mes sermens.

MORINVILLE.

Vos sermens! de plaisans sermens!
Depuis vingt ans, depuis trente ans,
Vous êtes possesseur paisible
De biens à vous appartenans,
Et vous en privez vos enfans,

MORIN.

Je suis père, je suis sensible;
Mais peu m'importent mes enfans
Quand il faut remplir mes sermens.

MORINVILLE.

Vous écrasez votre famille;
Et votre fille, et votre fille
Qu'allait épouser le baron,
Croyez-vous qu'il l'épouse? non.

MORIN.

Je me moque bien du baron.
Croyez-vous donc que votre sœur, ma fille,
Ose penser comme vous? non :
Je suis sûr qu'elle entend raison,
Et me tiendra lieu de famille.

LA MORINIÈRE, arrivant.

Quoi donc? quoi donc?

MORINVILLE.

Il l'a dit à cet homme; et son bien qu'il lui rend,
Est accepté; le barbare le prend.

LA MORINIÈRE.

Il lui rend!
Il le prend!
O ciel! ô ciel, est-il possible!
Père désaxuré, vous perdez vos enfans!

MORIN.

Et que m'importent mes enfans
Quand il faut remplir mes sermens.

SAINT-MORIN, arrivant.

Quoi donc? quoi donc?

MORINVILLE, LA MORINIÈRE.

Il l'a dit à cet homme, etc.

MORINVILLE.

Il le prend!
Il le prend!

LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN.

Il lui rend!
Il le prend!

MORINVILLE, LA MORINIÈRE SAINT-MORIN.

O ciel ! etc.

MORIN.

Eh, que m'importent, etc.

SCÈNE VII.

MORIN, seul.

ARIETTE.

Il est, dans le fond de mon ame,
Une voix qui me dit : C'est bien ;
Aussitôt que l'honneur réclame,
On ne doit hésiter sur rien.

La ville et ses mœurs étrangères
Ont corrompu leurs sentimens,
Et les vertus héréditaires
Ont abandonné mes enfans.

C'est ma faute, celle d'un père
Qui leur fait quitter son métier ;
C'était à labourer la terre
Que je devais les employer.

Je tomberai dans la misère,
Mais j'aurai fait ce que j'ai dû ;
Je verrai finir ma carrière
Avec honneur, ainsi que j'ai vécu.

J'entendrai toujours dans mon ame

Cette voix qui me dit : C'est bien.
Aussitôt que l'honneur réclame,
On ne doit hésiter sur rien.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, MORIN.

MARGUERITE.

Le tabellion dit comme ça qu'il va venir, et qu'il attend que vous l'attendiez, si vous voulez l'attendre; et que si vous ne voulez pas, qu'il vous attend... Enfin, il va venir.

MORIN, à part.

Que faire ... s'il ne me conserve pas pour son métayer ?

SCÈNE IX.

MORIN, FÉLIX, THÉRÈSE.

TRIO.

FÉLIX.

Ne vous repentez pas, ô Pierre,
D'avoir rempli votre serment ;
Vous n'étiez que dépositaire ;
Vous avez tout, votre cœur est content.

MONIS.

Bien malheureux qui se repent
D'avoir fait ce qu'il a dû faire;
Je n'étais que dépositaire,
Je n'ai plus rien, mais mon cœur est content.

FÉLIX.

Je travaillerai,
Je vous nourrirai,
Et je vous rendrai
Ce qu'en mon enfance
J'ai reçu de vous.
Ma reconnaissance
Trouvera bien doux
Mes travaux pour vous;
C'est ma récompense.

THÉRÈSE.

Nous travaillerons;
Nous vous nourrirons,
Et nous vous rendrons
Ce qu'en nôtre enfance
Vous fîtes pour nous.
La reconnaissance
Trouvera bien doux
Ses travaux pour vous;
C'est sa récompense.

FÉLIX.

Jusques aux derniers jours qui vous seront comptés,
Soumis et fidèle,
Je veux, par mon zèle
Payer vos bontés.

THÉRÈSE.

Jusques aux derniers jours qui vous seront comptés,
Thérèse, fidèle,
Saura, par son zèle,
Payer vos bontés.

FÉLIX.

Je vous servirai comme un fils :
Ma reconnaissance
Trouvera bien doux
Mes travaux pour vous ;
Ils seront ma récompense.

MORIN.

Ah ! ma fille ! Ah ! mon cher Félix,
Que n'êtes-vous l'un de mes fils !
A votre reconnaissance
Je dois le bien le plus doux ;
Ce que je tiendrai de vous
Deviendra ma récompense.

THÉRÈSE.

Entendez-vous, mon cher Félix !
Mon père dit :
Mon père dit :
Que n'êtes-vous l'un de mes fils ?
La reconnaissance
Trouvera bien doux
Nos travaux pour vous ;
C'est ma récompense.

SCÈNE X.

FÉLIX, MORIN, THÉRÈSE, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Félix, vous n'êtes pas parti ? vous devriez déjà être à deux lieues d'ici, pour rejoindre le régiment. Allez.

FÉLIX.

Je ne pars plus.

MORINVILLE.

Comment ! vous ne partez plus ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

THÉRÈSE.

Quoi donc, mon frère, vous obligeriez Félix...

MORINVILLE.

Taisez-vous, Thérèse ; vous devriez rougir.

MORIN.

Vous êtes bien hardi en ma présence de lui ordonner de se taire

MORINVILLE.

Mon père, il est mon soldat ; il faut qu'il parte, j'ai son billet.

FÉLIX.

J'ai signé que je servirais à ma volonté, et je ne le veux plus.

MORINVILLE.

A votre volonté : dites à la mienne.

FÉLIX.

A la vôtre ? Non, à la mienne, vous dis-je; voyons le billet.

MORINVILLE.

Je ne vous dis qu'un mot, partez, ou je vous ferai enlever aujourd'hui par la maréchaussée.

FÉLIX.

Soyez assuré qu'elle ne m'emmènera point en vie.

THÉRÈSE.

Quoi, mon frère ! vous oseriez arrêter Félix, et priver mon père...

MORINVILLE.

Dis, te priver toi-même : tu l'aimes, et je vois clair ; mais nous y mettrons bon ordre, et le baron, le procureur, Saint-Morin et moi... cela n'est pas fini.

SCÈNE XI.

M. DE GOURVILLE, FÉLIX, THÉRÈSE, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, LE TABELLION.

M. DE GOURVILLE, à la Morinière.

Attendez, pour dire de pareilles raisons, que vous ayez vu ce que je vais faire.

LA MORINIÈRE.

Voyons

MORINVILLE.

Cela ne se passera pas comme cela.

M. DE GOURVILLE, au tabellion

Mettez-vous là : où est cet acte ?

LE TABELLION.

Le voici.

M. DE GOURVILLE.

Monsieur Morin, vous m'avez dit que vous aviez à ce jeune homme de grandes obligations ; moi, je lui dois la plus grande reconnaissance ; c'est lui qui m'a sauvé la vie : je lui donne tout ce que vous m'avez remis avec trop de bonne foi ; je le lui donne, sous la condition qu'il épousera votre fille.

MORINVILLE.

Et le baron ! et le baron !

LA MORINIÈRE.

Quoi ! Félix épouserait notre sœur !

FÉLIX.

Vous dites, Monsieur, vous dites que ce bien est à moi. Ah ! Pierre ! il est à vous, je vous le rends.

M. DE GOURVILLE.

Brave jeune homme ! (*A Morin.*) Consentez-vous à ce mariage ?

MORIN.

De tout mon cœur.

FÉLIX.

Ah ! Thérèse !

THÉRÈSE.

Ah ! Félix !

M. DE GOURVILLE.

Belle Thérèse, y consentez-vous ?

THÉRÈSE.

Ah ! Monsieur !

MORINVILLE.

Le mariage n'est pas fait.

LA MORINIÈRE.

Écoutons l'acte.

M. DE GOURVILLE.

Lisez.

LE TABELLION.

Nous, soussignés Alexandre Philippe de Resteinn, seigneur d'Harseïn, de Leidseim et autres lieux, marquis de Gourville, et ministre du roi dans les cours étrangères.

MORINVILLE.

Diable ! j'enrage.

LA MORINIÈRE.

Allons doucement.

LE TABELLION.

Avons par ces présentes donné, accordé et concédé aujourd'hui et pour toujours...

M. DE GOURVILLE.

Au reste, l'acte est en bonne forme, il n'y a plus qu'à remplir le nom du jeune homme.

MORIN.

Félix.

M. DE GOURVILLE.

Son nom de famille ?

MORIN.

Félix.

M. DE GOURVILLE.

Il n'a pas d'autre nom ?

MORIN.

Non Monsieur, il n'en a pas d'autre ; Félix, il ne faut pas rougir pour cela, ce n'est pas votre faute. Monsieur, je vous demande bien pardon, je ne l'en estime pas moins, et suis prêt à souscrire ce que vous voulez ; mais je vous avouerai que c'est un enfant que j'ai trouvé.

MORIEVILLE.

Et qu'on a élevé ici par charité.

(*Félix le regarde fièrement.*)

M. DE GOURVILLE.

Quel qu'il soit, il ne peut que vous honorer.

MORIN.

Je l'ai trouvé le dix-sept mai, jour de Saint-Félix, et on lui en a donné le nom.

M. DE GOURVILLE.

Le dix-sept mai, dites-vous ; et en quelle année ?

MORIN.

En mil sept cent quarante-neuf.

M. DE GOURVILLE.

En quarante-neuf ! Ciel ! se pourrait-il ! Non, non ; et n'avez-vous rien qui vous indique ses parens ?

MORIN.

Non, mais sa nourrice est ici.

M. DE GOURVILLE.

Faites-la venir, faites-la venir, je vous en prie, je vous en supplie; et n'est-ce pas dans le tems même de ce désastre?

MORIN.

Le lendemain.

M. DE GOURVILLE.

Et vous n'avez nul autre indice que sa nourrice?

MORIN.

Ses petites hardes, et les joyaux qu'il avait alors, et que j'ai gardés.

M. DE GOURVILLE.

Voyons-les.

THÉRÈSE.

Ah! Félix! si par le moyen de ce Monsieur... eh! que sait-on? j'espère et je crains...

FÉLIX.

Je vais la chercher.

MORIN.

La voici; voici la nourrice.

SCÈNE XII.

M. DE GOURVILLE, FÉLIX, THÉRÈSE, MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, UN TABELLION, LA NOURRICE. MARGUERITE, CHASSEURS, PAYSANS, PAYSANNES.

LA NOURRICE.

Eh! où est-ce donc qu'est mon fils; on dit qu'il part?

M. DE GOURVILLE.

La mère nourrice, écoutez-moi; d'où êtes-vous? de quel pays? de quelle contrée? vous êtes Allemande?

LA NOURRICE.

Oui.

M. DE GOURVILLE.

De quel endroit?

LA NOURRICE.

De Nonstorff.

M. DE GOURVILLE.

Qui vous a donné cet enfant?

LA NOURRICE.

Un grand homme, un matin, le troisième de mai; il me mena à sa mère qui était dans une voiture, et me fit partir tout de suite avec elle.

M. DE GOURVILLE.

Vous donna-t-il de l'argent.

LA NOURRICE.

Cinq louis d'or.

M. DE GOURVILLE.

Le reconnaîtriez-vous?

LA NOURRICE.

Je crois que oui. Eh! ne me trompé-je pas... Aber, Herr, mais, Monsieur n'est-ce pas vous?

M. DE GOURVILLE.

Regardez-moi bien.

LA NOURRICE.

Non, non, je ne me trompe pas; vous aviez un habit, un habit... Blau (*) einen grassen rappen, zwei Bediente!

M. DE GOURVILLE.

Ja! ein blaues Kleid, Zwei Bediente! (**)

(*) Bleu, un grand cheval noir, deux domestiques.

(**) Un habit bleu, deux domestiques.

LA NOURRICE.

Einen Hut mit Gold bordirt, und — und — und knopflocher überall, überall: ja sterr! das sind Sie, das sind Sie, ich bin's gewiss! (*)

M. DE GOURVILLE.

Und dieser ist der junge Mensch, der nemliche, den ich euch übesrgeben habe — der nemliche! (**)

LA NOURRICE.

Der nemliche — ja! ja! der nemliche — der nemliche! (***)

M. DE GOURVILLE.

Der nemliche... Ciel! c'est mon fils!

FÉLIX.

Votre fils! quoi! vous seriez mon père?

M. DE GOURVILLE.

Oui, mon fils, je le suis, et je n'en puis douter, c'est à votre père que vous avez sauvé la vie.

(*) Un chapeau bordé d'or, et... et... et... des boutiniers partout; et oui, Monsieur, c'est vous, j'en suis sûre.

(**) Et c'est ce jeune homme, le même que je vous ai remis?

(***) Le même: oui, Monsieur, le même, le même.

FÉLIX.

Que je serais malheureux si vous vous trompiez ! Ah ! Thérèse !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MORINVILLE.

Son fils! son fils! son fils!
Comment Félix serait son fils?
Oui, c'est son fils, il est son fils.

LA MORINIÈRE.

Son fils! son fils!
Eh mais, que faire,
Si c'est son père?
Je n'en sais rien;
Il rend le bien.

FÉLIX

O ciel! je serais votre fils?

M. DE GOURVILLE.

Oui, oui, vous êtes mon fils.

FÉLIX.

Que je suis heureux! Ah, mon père!

LA NOURRICE.

Oui, c'est son fils, oui, c'est son fils.

THÉRÈSE, à M. de Courville.

Que vais-je devenir? c'est son fils!

MARGUERITE, à M de Gourville.

Fuyez, Monsieur, et sauvez-vous;
Ils viennent tous

Armés de fourches, de bâtons.
Tous nos garçons
Veulent que de cette maison
Vous sortiez vite; et le baron
Veut vous chasser de la maison.
Saint-Morin s'est mis du tapage
Avec les femmes du village.
Ah! sauvez-vous; ah! sauvez-vous;
Ils viennent tous.

(Le baron paraît à la tête des chasseurs et des hommes du village, et Saint-Morin, de l'autre côté, à la tête des femmes.)

LE BARON, LES CHASSEURS.

Il faut partir,
A l'instant même il faut partir,
Et du village il faut sortir.

SAINT-MORIN, LES FEMMES.

Il faut partir,
Monsieur, Monsieur, il faut partir.

MORIN.

Taisez-vous tous,
Point de colère,
Approchez-vous
Écoutez-nous,
Point de colère.

FÉLIX.

Taisez-vous tous,
Point de colère,
Approchez-vous,
Il est mon père.
Mes chers amis,
Voici mon père.

MORIN.

Il est son fils.

M. DE GOURVILLE.

Oui, mes amis, voilà mon fils.

FÉLIX.

Je suis son fils.

MORINVILLE.

Tant mieux, j'en suis bien aise,
Il devrait épouser Thérèse.

M. DE VERSAC.

Quoi! c'est son fils!

LA MORINIÈRE.

Oui, c'est son fils.

MORINVILLE.

Bon gentilhomme, il est marquis.

FÉLIX.

Mon père, donnez-moi Thérèse.

M. DE GOURVILLE.

Je l'ai signé, j'en suis fort aise.

THÉRESE.

Ah! Félix, ah, que je suis aise.

MORINVILLE.

On veut qu'il épouse Thérèse,
Baron, n'ayez aucun dépit.

M. DE VERSAC.

Moi, j'en suis aise :
Félix est un garçon d'esprit;
Nous nous verrons, si c'est son fils.
Puisque le père est un marquis;

Nous nous verrons, j'en suis fort aise.

FÉLIX, THÉRÈSE.

Ah, pour nous quels doux momens,
Après de cruels instans!
Qui l'aurait dit ma Thérèse?

CHŒUR.

Vivez ensemble long-tems,
Vous, Félix, et vous Thérèse.
Ah, grands Dieux, que je suis aise!
Vivez ensemble long-tems,
Que ce soit pendant cent ans.

(Ils embrassent tous Félix et M. de Courville, suivant leurs différentes affections. Morinville rend le billet: Félix le prend en riant, et l'embrasse ainsi que M. de Versac, Marguerite et Morin, etc.)

FIN DE FÉLIX.

TABLE

DES PIECES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

NOTICE sur Lemonnier. 1
LE CADI DUPÉ, opéra-comique en un acte, Par Lemonnier. 7
NOTICE sur Sédaine. 50
LE ROI ET LE FERMIER, opéra-comique en trois actes, par Sédaine. 61
ROSE ET COLAS, opéra-comique en un acte, par le même. 137
LE DÉSERTEUR, opéra-comique en trois actes, par le même. 207
FÉLIX, opéra-comique en trois actes, par le même. 291

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

301988

842.08
R425a
~~v.57~~

Suite du Répertoire du Théâtre Français.

NAME	DATE	NAME	DATE

301988